N° 320 — Tome LXXXVII 16 Octobre 1910

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt et unième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÈLEMY, JULES BERTAUT, R. DE BURY,
THOMAS CARLYLE (EDMOND BARTHÈLEMY *trad.*), AMI CHANTRE,
HENRY D.-DAVRAY, EUGÈNE DEFRANCE, LUCILE DUBOIS, GEORGES EEKHOUD,
ALBERT ERLANDE, J. GALZY, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT,
INTÉRIM, TRISTAN LECLÈRE, CHARLES MERKI,
JEAN NOREL, PIERRE-PAUL PLAN, PIERRE QUILLARD, JEAN-JACQUES ROUSSEAU,
ANDRÉ ROUVEYRE, EMILE SAILLENS, CARL SIGER, A. VAN GENNEP.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | Étranger : 1 fr. 50

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMX

SOMMAIRE

N° 320 — 16 OCTOBRE 1910

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU AVIATEUR

—

Habent sua bata libelli.

M. Alexandre Jullien, l'excellent et savant libraire de Genève, me montrait, il y a quelques semaines, une note de *la France littéraire* de Quérard (tome VIII, 1836), signalant une œuvre de Jean-Jacques Rousseau imprimée en 1801 et actuellement, m'apprenait-il, tout à fait inconnue. Cette note est ainsi rédigée :

« *Le Nouveau Dédale, ouvrage inédit de J.-J. Rousseau, et copié sur son manuscrit original, daté de l'année 1742.* Paris. Madame Masson, an IX (1801), in-8, 16 pages (50 centimes). »

Comment cette pièce, cataloguée par Quérard et qu'il avait vraisemblablement vue, à en juger par le détail de sa description, avait-elle pu rester ignorée des nombreux éditeurs de Rousseau et échapper aux recherches de tant d'érudits qui, notamment depuis 1880, se sont voués à une étude passionnée de tout ce qui, de près ou de loin, touche à la personne et à l'œuvre du *Citoyen de Genève ?* Et que pouvait bien être ce petit ouvrage de 16 pages écrit en 1742 ? Cette année est celle où, ne se doutant pas encore que la destinée le voue à la profession d'écrivain, Jean-Jacques, depuis peu installé à Paris, présente à l'Académie des Sciences son *Système de Musique*, de quoi il espérait la fortune « dans l'ardeur de la partager avec celle à qui il devait tout ».

Le *Nouveau Dédale*, était-ce quelque poème, quelque piécette de théâtre, quelque essai insignifiant dont le peu de valeur justifiait en une certaine mesure l'indifférence des édi-

teurs du siècle dernier, accablés sous la richesse et l'abondance d'inédits d'une importance considérable? Eût-ce été cela, à notre époque de curiosité méticuleuse, où la moindre bribe découverte prend les proportions d'un trésor, il valait encore la peine de chercher la solution du problème. Or, le *Nouveau Dédale* est mieux qu'une bribe, comme on va le voir. C'est un document qui acquiert, en l'année où nous sommes, un intérêt d'à-propos tout particulier.

§

Les premières tentatives que je fis à la Bibliothèque nationale — et sans grand espoir, car je savais que des recherches avaient été faites inutilement avant moi, — n'aboutirent à aucun résultat. Je pensai que, si on ne le trouvait pas rue de Richelieu, c'était, ou que le *Nouveau Dédale* avait, sous une précédente administration, disparu ainsi que tant d'autres petites brochures dont le dépôt légal semblait autrefois plus encombrant qu'utile, ou que, reliée dans un recueil, la pièce se cachait quelque part, sous une cote que seule pouvait révéler la connaissance du sujet traité par Rousseau. Il restait donc une chance. Les investigations s'étaient portées du côté de la littérature, de la politique, de l'histoire, de la botanique, de la musique, etc., et n'avaient rien donné. Il était donc indispensable d'avoir, sur le *Nouveau Dédale*, des renseignements plus circonstanciés que la note de Quérard.

Un livre publié en 1789, livre qui n'a pas eu un grand succès, qui — bien que certainement connu de du Peyrou — a été passé sous silence, qui semble avoir été ignoré de Musset-Pathay, et qui n'est guère cité que dans une note dédaigneuse de Petitain, vint, sur ces entrefaites, à mon secours, justifiant une fois de plus l'adage cher aux bibliographes qu'il n'est pas de méchant bouquin qui ne renferme quelque chose de bon.

L'ouvrage en question (1) n'est, je m'empresse de le dire,

(1) *Vie de J.-J. Rousseau, précédée de quelques lettres relatives au même sujet*, par M. le comte de BARRUEL-BEAUVERT. A Londres, et se trouve à Paris, chez tous les marchands de nouveautés, 1789, in-8.

Le livre est orné d'un portrait de Rousseau, qui a été gravé spécialement, comme en témoignent, page 126, ces lignes d'une lettre de l'auteur à du Peyrou : « J'aurai « l'honneur, Monsieur, de vous envoyer un exemplaire de cet ouvrage dès qu'il sera « imprimé ; mais la gravure qu'on fait pour l'embellir en retarde la publication. » Ce portrait, anonyme, me semble avoir échappé à M. de Girardin, auteur de la récente *Iconographie de Rousseau*. Le Philosophe y est représenté à mi-corps,

nullement méprisable. S'il est vrai qu'on y peut relever un certain nombre d'inexactitudes, erreurs de dates et confusions de personnes, il donne, d'autre part, plusieurs renseignements curieux que je n'ai pas rencontrés ailleurs.

On peut imaginer ma joie, quand je tombai sur le passage qu'on va lire, et qui expose le sujet du *Nouveau Dédale*. Il s'agit d'aviation, rien de moins! Jean-Jacques Rousseau aviateur, après Léonard de Vinci, après Cyrano-Bergerac, quelle nouveauté !

Nouveauté, pourtant, n'est pas le mot qui convient. Un souvenir confus de lecture antérieure dansait dans ma mémoire, ne parvenant pas à se fixer nettement, comme il arrive souvent d'une phrase lue et entendue à un moment où elle n'arrête pas assez la pensée pour s'y graver et qu'un incident fortuit évoque plus tard d'une façon si peu précise qu'on ne sait s'il s'agit d'une réalité ou d'une chose perçue en rêve.

Quelqu'un, en effet, avant 1789, a parlé de Rousseau aviateur, c'est Grimm. Mais la fatalité a voulu qu'en citant le passage Musset-Pathay a ajouté une note qui l'aura fait considérer comme peu digne de retenir l'attention, et la note ayant été reproduite dans la dernière édition de la *Correspondance*, celle qui est généralement consultée (1), ce sentiment s'est propagé dans l'esprit de tous les lecteurs. Je ne puis m'expliquer que de cette façon pourquoi le *Nouveau Dédale* a échappé jusqu'ici à l'enquête des Rousseauistes. Confrontées, les citations de Barruel et de Grimm devaient fatalement mettre les initiés sur la piste de la pièce désirée.

Mais donnons tout de suite le texte de Barruel-Beauvert. Il occupe les pages 17 à 23 de son ouvrage; c'est le début d'une des lettres annoncées au titre et qui précèdent la *Vie de Rousseau*.

dans un ovale, encadré de trois quarts, regardant à gauche. Sur une targe grise, au bas, on lit : J^N^ J^S^ ROUSSEAU. L'estampe mesure, au trait carré, 0,0134 de haut sur 0,085 de large.

(1) *Correspondance littéraire, philosophique et critique de Grimm, Diderot, Raynal, etc...*, publ. par M. Tourneux, Paris, Garnier, 1878, t. V, pp. 102-103.

LETTRE A M. LE COMTE DE LA GORCE,

COLONEL ATTACHÉ A L'ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE.

A l'abbaye royale de Saint-Antoine
à Paris le 14 novembre 1788.

J.-J. Rousseau appréhendait beaucoup, comme vous savez, mon cher ami, qu'après sa mort on ne lui attribuât des ouvrages dont jamais il n'eut connaissance, et il redoutait, avec juste raison, que ses éditeurs les mieux intentionnés ne le traitassent en ennemi ; mais nous devons nous en rapporter à la probité et aux lumières de MM. du Peyrou, Mercier et Le Tourneur, qui n'ont pu adopter légèrement les écrits qu'on leur a donnés pour être du philosophe, je ne dirai point *de Genève*, mais de tous les pays et de tous les siècles.

Il vaudrait mieux, pour la gloire d'un grand homme, rejeter les choses qu'il a faites dans sa jeunesse, et qu'il n'a pas jugées dignes de publier lui-même, que de les mêler avec ses chefs-d'œuvre et ses coups de maître : cependant bien des personnes auraient lieu de s'en plaindre! *Trahit sua quemque voluptas*... Il faut des mets pour tous les goûts; ainsi, mon cher compatriote, ne trouvons pas mauvais qu'on insère dans l'édition de Jean-Jacques, LE NOUVEAU DÉDALE (1), qu'il aura sans doute composé lorsque sa tête n'était pas encore mûre, et que, n'ayant aucune notion de chymie, il croyait entrevoir la possibilité de s'élever dans les airs par des moyens purement méchaniques. Plusieurs jésuites l'avaient imaginé avant Rousseau, et M. Blanchard, goûtant fort cette idée, l'avait coulée à fond (2). Heureusement pour lui, ses non succès innombrables, humilians et coûteux le découragèrent et l'attachèrent à la découverte fortuite de M. Montgolfier, dont le procédé, celui des ballons remplis d'air spécifiquement plus léger que l'air atmosphérique, est, sans contredit, le plus raisonnable de tous, et l'expérience l'a démontré.

M. le marquis d'Arlandes et M. Pilâtre des Rosiers furent, s'il vous en souvient, les premiers aéronautes modernes, et poussés par un vent favorable, ils traversèrent Paris, il y a environ 5 ans, à près d'un mille d'élévation. Le zèle de Pilâtre, son ardeur infatigable, que ne tempérait point l'étude de la physique qu'il professait, le ren-

(1) Molière a fait *le Dépit amoureux, l'Etourdi, les Fourberies de Scapin;* Pierre Corneille a fait *Mélite, Clitandre, l'Illusion, la Galerie du Palais-Royal, la Place Royale, la Veuve, la Suivante;* Racine a fait *la Thébaïde, Alexandre;* Jean-Baptiste Rousseau a fait *le Flatteur, le Capricieux;* Voltaire a fait *Samson,* il a fait le poème de *la Guerre de Genève;* il a fait un *Chrétien contre six juifs*. Le début en littérature de l'abbé Raynal est connu; et presque tout ce que j'ai écrit jusqu'à ce moment, moi, votre ami, le comte de Barruel, n'a pas le sens commun (*note de Barruel*).

(2) M. Blanchard a renoncé à son illustre projet (*note de Barruel*).

dirent bientôt la victime de son courage ; et, nouvel Icare, il périt pour avoir voulu employer deux moyens dont l'effet réuni produisit une détonation inévitable.

M. Charles, physicien, et M. Blanchard, qui ne l'est pas, vinrent ensuite, et la destinée du dernier a bien voulu qu'il franchît la mer qui sépare la France de l'Angleterre (1).

C'est dommage, mon cher Comte, que ces belles tentatives ne soient que des jeux sérieux entourés de dangers. C'est dommage qu'on n'ait pas encore trouvé la manière de se diriger, malgré les vents et en louvoyant, comme sur l'Océan, mais la différence qui est entre l'élasticité du fluide qu'on boit et celui qu'on respire, ne me permet point de comparer ces éléments, pour les ressources de la navigation (2).

Attacher des ailes à un ballon, c'est supposer que l'air, qu'elles déplaceraient, offrirait assez de résistance pour avancer ou reculer au gré du navigateur ; ce qu'il n'a pas été possible, jusqu'ici, d'exécuter : y mettre des rames !... Cela ne réussirait pas mieux : des voiles !... elles se reployeraient sur elles-mêmes ou occasionneraient des mouvements qui ne serviraient à rien. Quant au projet de s'attacher des ailes aux bras, on sait comment ceux qui l'ont essayé dans l'antiquité s'en sont trouvés, puisque la fable de Dédale, celle d'Icare et celle de Phaéton, dont la moralité est semblable, furent sans doute écrites d'après des sujets réels. Un exemple moderne serait plus frappant, et c'est celui du marquis de Bacqueville, qui voulut prendre son essor du haut de son hôtel (à Paris, quai des Théatins), mais le mouvement de ses ailes ne pouvant être assez considérable et assez fréquent, il tomba sur des bateaux, au bord de la rivière, et se fracassa les membres.

Il est prouvé aujourd'hui qu'il ne faudrait rien moins que des ailes de moulin-à-vent pour supporter en l'air un enfant de dix à douze ans ; et comment faire mouvoir cette énorme machine ?... Jean-Jacques avait donc tort de croire qu'on pourrait voyager dans les plaines de l'air avec de fortes ailes ; et il a bien senti qu'il n'avait pas raison, puisqu'il s'est gardé de publier son petit ouvrage. — Pour ce qui est des moines, qui prétendaient s'élever, en faisant le *vuide parfait* (qui ne saurait exister) c'était de l'absurdité, ou du charlatanisme.

(1) M. Blanchard parcourt maintenant tous les pays étrangers et y montre pompeusement des ascensions et des descentes qui ne font pas marcher à la perfection l'art de diriger sa promenade aérienne, mais qui lui valent des fêtes et surtout des bijoux, dont il prend soin de nous détailler, dans les gazettes et les journaux, la qualité, la quantité, l'utilité, le poids, la forme, la façon, l'usage, l'odeur, la couleur, la valeur intrinsèque et la valeur arbitraire (*note de Barruel*).

(2) Ce n'est pas la peine de refaire des calculs que vous avez vus dans toutes les brochures qu'on a imprimées il y a quelques années, sur les *Mongolfières* pleines de fumée de paille, ou de gaz tiré de la fermentation de divers mélanges chimiques, et l'on peut consulter l'intéressant de M. de Feujas (*note de Barruel*).

Enfin, n'espérons pas la moindre chose d'une hardiesse aveugle, qui ne conduit qu'à faire des singeries, et, ce qui est moins plaisant, se casser le cou ; mais attendons tout du temps, le plus habile des créateurs, des *perfectionneurs* et des destructeurs...

Voici maintenant ce que dit le baron Grimm, dans sa lettre du 15 juin 1762 :

Il (Rousseau) faisoit d'assez mauvais vers dont plusieurs furent insérés dans le *Mercure*. Il faisoit aussi des comédies dont la plupart n'ont point vu le jour. *L'Amant de lui-même* qu'il a fait jouer et imprimer, prouve qu'il n'avoit pas la vocation de Molière. *Dans le même temps, il s'occupoit d'une machine avec laquelle il comptoit apprendre à voler. Il s'en tint à des essais qui ne réussirent point. Mais il ne fut jamais assez désabusé de son projet pour souffrir de sang-froid qu'on le traitât de chimérique. Ainsi ses amis, avec de la foi, peuvent s'attendre à le voir quelque jour planer dans les airs...*

Au mot chimérique, Musset-Pathay met en note : « C'est la seule trace de ce prétendu projet qui a l'air d'être imaginé par Grimm pour amener la plaisanterie qui en termine le récit. (1) »

La partialité de Musset-Pathay, peut-être un peu trop marquée — toute légitime qu'elle soit, — l'a ici trompé : pour une fois, en parlant de Rousseau, l'imposteur Grimm n'a pas menti, et son témoignage, dont l'intention est manifestement malveillante, tourne à la confusion de l'odieux Allemand, puisqu'au lieu de ridiculiser Jean-Jacques comme il l'espérait, il vient nous donner, à nous lecteurs de 1910, une preuve de plus de son intelligence de précurseur. Les lignes de Grimm nous renseignent même précieusement sur le fait que Rousseau tenait à son idée, malgré les railleries, et l'on en peut déduire que s'il se tut et garda son manuscrit en portefeuille, ce ne fut pas convaincu d'erreur, *mais pour avoir la paix*.

§

Retourné à la Bibliothèque nationale, je n'eus qu'à interroger les fiches de la division *Mécanique* pour voir bientôt apparaître la brochure, non comme je l'avais supposé reliée avec d'autres pièces au milieu d'un recueil, mais isolée, sous

(1) (Musset-Pathay), *Histoire de la Vie et des Œuvres de J.-J. Rousseau*, Paris, 1821, 2 vol. in-8, tome II, p. 110.

sa couverture originale, couverture vierge d'impression, de papier rougeâtre. Comme on le verra sur le fac-similé reproduit plus loin, le titre n'est pas absolument conforme à la description de Quérard. Il y a d'autres détails dans l'adresse et la date *an XI* (*1801*) ne figure nulle part, non plus que l'indication du prix.

La plaquette compte 16 pages, chiffrées à partir de la 4ᵉ, le feuillet du titre étant compris dans la pagination. Au verso de ce titre, se trouvent dix lignes de l'éditeur, disposées comme on le verra, entre deux filets. La page 16 est occupée par les quatre dernières lignes du texte, suivies d une annonce de librairie. Le papier et la typographie ne démentent pas la date d'impression indiquée par *la France littéraire*. Peut-être a-t-il été fait un autre tirage, daté.

L'exemplaire conservé à la Bibliothèque nationale porte la cote Vz 2290.

§

Et maintenant si le *Nouveau Dédale* retrouvé n'apporte pas à l'aéronautique un grand secours technique, non plus qu'à la littérature une contribution sensationnelle, il peut retenir quelques instants l'attention.

Son authenticité, c'est-à-dire son attribution à Rousseau, me semble ne pouvoir être contestée, non seulement à cause des témoignages de Grimm et de D'Alembert, mais à cause de la langue et des idées (1). Toutefois, le manuscrit n'a pas été scrupuleusement reproduit ; ainsi, nous voyons que l'éditeur

(1) Dois-je dire que l'abstention de du Peyrou m'a incité à examiner l'hypothèse d'une supercherie possible ? Le manuscrit du *Nouveau Dédale* (qui existait en 1788 et qui, nous en avons la preuve par le texte de Barruel, n'était pas inconnu des éditeurs des *Œuvres de J.-J.Rousseau* alors en cours de fabrication) aurait pu être une œuvre apocryphe, mise en circulation vers cette date par quelque mystificateur,de l'entourage de Grimm et de D'Alembert,avec l'intention de jeter un peu de ridicule sur la mémoire de Jean-Jacques, ou même déjà de son vivant, pour le tourmenter. Le fait que ces éditeurs rejetaient une petite pièce de quelques pages qu'il eût été aisé de caser dans un des nombreux volumes de leur publication, pouvait en effet soulever un doute. Mais ayant mis longuement en balance les arguments pour et contre, et ne donnant ici que ma conclusion, pour faire court, je ne crois pas que ce doute puisse résister à une lecture attentive du texte.

Veut-on maintenant — toujours avec l'idée que l'ouvrage serait apocryphe — envisager le cas où il aurait pu provenir non plus d'un des détracteurs de Rousseau, mais d'un quelconque individu qui aurait voulu, dans un espoir de gain, exploiter auprès de la crédulité publique un nom célèbre ? La chose est encore moins plausible, car cet individu supposé aurait-il mis tant de temps à imprimer une pièce qui représente si peu de frais, et, avant tout, pour rendre admissible la paternité du Philosophe à son élucubration, aurait-il été choisir un sujet aussi inattendu sous la plume de celui-ci que la navigation aérienne? Nous savons

a commis la faute de supprimer, pour les résumer, deux passages dont l'un au moins (page 8) aurait pour les lecteurs d'aujourd'hui un certain intérêt, celui où Jean-Jacques, après avoir justifié son titre, devait décrire le mécanisme inventé par lui. En outre, je crois que l'éditeur ou l'imprimeur a omis un autre passage : au bas de la page 5, avant l'alinéa « *Les eaux ne sont pas*... », il doit y avoir une lacune. Une transition se trouvait probablement là pour mettre en scène un navigateur moderne ou un bateau, et cette lacune rend boiteuse la première ligne de la page 6. D'où il résulte que le reste du texte a pu subir aussi des altérations. Mais nous avons bien la pensée de Rousseau, et il eût été vraiment regrettable que ce petit ouvrage continuât à être ignoré, ne serait-ce que pour la page charmante où Jean-Jacques demande « quel privilège peuvent avoir les oiseaux pour nous exclure de leur séjour, tandis que nous sommes admis dans celui des poissons ».

Le passage est empreint de cette naïveté qui touche au sublime, qui est propre au génie, et fait penser involontairement à La Fontaine. Le rapprochement, — de Rousseau avec le Bonhomme, — tout étrange qu'il puisse paraître au premier abord, a été fait plusieurs fois par des contemporains de Jean-Jacques, notamment de ceux qui l'ont connu vers la fin de sa vie ; et si, certes, les deux noms ont une signification bien différente, il n'est pas difficile de trouver dans les caractères de Rousseau et de La Fontaine un grand nombre de traits communs : la sensualité, la paresse apparente et féconde, le goût des promenades et de la solitude, l'étourderie, la gaucherie qui à maintes reprises les a fait supposer l'un et l'autre tout à fait ineptes ; et surtout, la sincérité, la recherche de la vérité (1) et encore bien d'autres choses. On cite des anecdoctes qui leur sont presque communes, telle, par exemple, celle où l'on montre Rousseau entrant ou Café Procope après la représentation de *Narcisse* et disant : « La pièce est tombée ; « elle mérite sa chute ; elle m'a ennuyé ; elleest de Rousseau « de Genève, et c'est moi qui suis ce Rousseau. » On attribue à

bien que la question était, vers 1788, d'actualité, comme on dit, mais elle n'excitait alors que la dérision et non l'enthousiasme du public, et un faussaire, guidé par l'esprit commercial, eût imaginé autre chose.

(1) « La Fontaine ne ment jamais en prose », a dit finement Mme de la Sablière. Il ne mentait pas davantage en vers.

La Fontaine, dans une circonstance semblable, un propos qui offre avec celui-ci une analogie frappante et, quand bien même les deux anecdotes auraient été inventées de toutes pièces, on ne voit pas qu'elles l'aient pu être, et cela, à un siècle de distance, dans une autre intention que de peindre les deux personnages par un trait qui les fît reconnaître, et elles conservent de toute façon leur valeur d'argument.

Un autre passage du *Nouveau Dédale* où se reconnaît bien la manière de Jean-Jacques est celui où il glose sur le ridicule. « C'est presque toujours le sort de la vérité, dit-il, d'être mo- « qué. L'ironie et la raillerie sont les véritables armes de l'er- « reur. Il lui est bien plus aisé de trouver cela que des rai- « sons. » Et celui où il vante le charme des « projets les moins possibles » (p. 10), dont tout l'alinéa est à relire. Et celui encore qui suit, démontre sa plume, où il dit : « Cela me « donne quelque regret de faire main-basse sur la prétendue « possibilité de voler ; mais enfin, *l'amour de la vérité est « aussi ma chimère*, et puisque je me suis engagé à cette « recherche (1), il est d'autant moins juste de me contraindre « à en déguiser le résultat que le désir d'avoir des ailes n'est « pas assurément au nombre de ces passions qui causent « beaucoup d'inquiétudes, et dont on craint d'être désabusé. »

On pourrait encore noter comme curieux le premier alinéa de la page 8 : « Voilà une nouvelle source d'avantages pour la « Société. Faut-il nous l'interdire, parce qu'un misérable « bandit pourra peut-être s'en prévaloir? De semblables « raisonnemens nous porteroient à retrancher ce qu'il y a de « plus excellent sur la terre, car de quoi n'abuse-t-on point ? « Plus de chevaux, ils favorisent les mauvais coups et la fuite « des criminels ; plus de navigation, elle nourrit les corsaires ; « plus d'habits, ils engendrent le luxe ; que dis-je, plus de « lois même, ni de religion, elles sont la source de la chicane « et du fanatisme », passage singulier en ce qu'on y retrouve bien la manière de raisonner, mais pas tout à fait le point de vue de l'auteur de la *Lettre à D'Alembert*...

Je voudrais signaler un dernier point, par scrupule : la date

(1) Le texte imprimé porte *à* cette recherche. N'y aurait-il pas ici une faute d'éditeur et le manuscrit ne disait-il pas plutôt *en* ou *dans* cette recherche? La version de Mme Masson créerait alors un contre-sens, en modifiant la signification du mot *engagé*.

de 1742, indiquée comme celle du manuscrit, me paraît pouvoir être mise en discussion, et je croirais celle de 1752 plus vraisemblable, pour diverses raisons, celle-ci, entre autres : Qu'on veuille bien se reporter au passage cité de Grimm : « Dans le même temps (c'est-à-dire au moment de la publi-« cation de *l'Amant de lui-même*, 1753), il s'occupoit d'une ma-« chine avec laquelle il comptoit apprendre à voler. » Les souvenirs de Grimm peuvent se confondre sur une période d'un ou deux ans. Mais Rousseau n'a fait la connaissance de Grimm qu'en 1747. Il serait vraiment singulier qu'ayant été sollicité par le problème de la navigation aérienne dès 1742, au temps où il cherchait la fortune, il eût laissé s'écouler plusieurs années sans qu'un seul de ses amis eût entendu parler de son projet. Il est tentant de croire qu'il l'aura plutôt conçu à l'époque où il fréquentait Grimm et où ce dernier commençait à le persifler, d'où son silence pour se soustraire aux railleries. Mais ce n'est là qu'une proposition sur laquelle il est sans doute délicat d'insister.

PIERRE-PAUL PLAN.

Paris, 4 octobre 1910.

LE NOUVEAU
DÉDALE;
OUVRAGE INÉDIT
DE J.-J. ROUSSEAU,

Et copié sur son Manuscrit original daté de l'année 1742.



A PARIS,

Chez Mme. Masson, Libraire, Papetière, et Commissionnaire. *Aux Hommes célèbres*, rue Galande, l'avant-dernière boutique à gauche, près la place Maubert maison Grandjean, oculiste, n°. 27.

On ne lira pas sans intérêt tous les efforts de tête qu'a faits un homme de génie, pour l'art de voler dans les airs avant la découverte des aérostats, due à la simple observation de la fumée ascendante. J.-J. Rousseau n'avoit su interroger que les forces méchaniques. Mais combien son esprit se montre souple et aimable dans ces moyens d'ailleurs insuffisans! Cet écrit, véritablement de J.-J. Rousseau, porte l'empreinte de son style. On peut certifier que le manuscrit existe, pour convaincre les plus incrédules.

LE NOUVEAU DÉDALE

par J.-J. Rousseau

et copié sur son manuscrit original daté de l'année 1742.

—

C'est un spectacle digne d'admiration de voir les hommes s'exposer au milieu des mers, et se livrer au plus terrible des élémens avec autant d'assurance, que des armées entières agissent, s'arrangent, font leurs évolutions et se battent à deux ou trois cents lieues de terre et avec la même hardiesse que si elles sentoient derrière elles des camps bien commodes et bien alignés. A force de voir la marine et les vaisseaux, on s'accoutume à les considérer sans étonnement, de même qu'on n'en montre point à l'aspect du soleil et des plus beaux phénomènes ; mais les yeux de la raison ne sauroient cesser d'admirer ce que ceux du corps voient de sang-froid ; et pour se convaincre que l'habitude seule nous rend ces objets familiers, on n'a qu'à considérer l'étonnement et l'admiration de celui qui montant sur un vaisseau pour la première fois, en examine la construction, les agrès et la manœuvre. Quel spectacle de voir un homme assis avec une petite boëte devant soi, tranquille au milieu du bruit (p. 4) affreux des vagues et des orages, faire mouvoir une masse énorme avec toute la légèreté d'un cheval d'Espagne ! dompter à sa voix la mer et les vents, et les faire servir en dépit d'eux à le pousser dans une route opposée. Les Américains prirent les vaisseaux de Colomb pour de grands oiseaux, et l'on dit que les Tartares regardèrent Doria comme un sorcier, en le voyant sur la mer Noire cingler contre le vent. C'est en effet un paradoxe très surprenant, et bien des hommes seroient assez tartares à cet égard, si ce spectacle étoit moins familier.

Que si l'on vient à réfléchir sur les avantages que la navigation nous procure, les pensées d'admiration se changeront en vifs

sentimens de reconnoissance pour le premier qui a osé nous frayer la route des mers; et bien loin de le charger d'injures à l'exemple de tel poëte inconsidéré, l'antiquité qui déifioit les gens à si bon marché, auroit dû lui dresser des autels. Considérez quel seroit l'état du monde si le passage des eaux nous étoit fermé; nul commerce, nulle communication avec les régions les plus voisines, dès qu'un bras de mer passeroit entre deux. Notre domaine réciproque seroit réellement appauvri d'autant de pays dont la mer nous sépareroit ; l'Angleterre et la Sicile seroient pour nous des mondes éternellement inconnus et nous ferions sans doute de beaux raisonnemens pour prouver qu'ils peuvent être habités, desquels on ne manqueroit pas de se moquer comme de raison. La terre, comme du tems d'Hérodote, et même du tems de Pline, étoit (p. 5) assez peu de chose. Les deux tiers de l'Europe, la Perse, l'Arabie, l'Egypte, l'Ethiopie et la Barbarie composoient à peu près toutes les régions habitables. Avanciez-vous vous le midi ? vous étiez étouffés, rôtis par les feux de la zône torride. Alliez-vous au septentrion ? vous heurtiez de la tête contre le ciel, qui s'abaisse trop de ce côté-là, ou bien vous étiez suffoqué par les plumes qui y volent en abondance ; à l'orient ou à l'occident, vous étiez arrêté par la mer ou par les déserts. Les grands voyages étoient si rares, dans ce tems d'ignorance et d'erreur, que les Argonautes furent immortalisés pour avoir fait dans le Pont-Euxin une route de cent lieues, avec cette précaution qu'ils tiroient tous les soirs leur vaisseau à terre, et le lendemain le remettoient à flot pour continuer leur route. Il ne paroît pas que dans toute l'antiquité il se soit fait des découvertes bien considérables pour la géographie, même par les Phéniciens. La raison en est que leur marine étant encore très imparfaite, et eux se trouvant contraints faute de guides dans la haute mer, de naviguer toujours terre à terre, sur des vaisseaux assez lourds, et qui avoient besoin d'équipage prodigieux ; il leur étoit impossible de tenter les routes hardies qui font les grandes découvertes et que nous pratiquons si heureusement depuis près de trois cents ans.

Les eaux ne sont pas navigables partout, ni dans tous les tems ; tantôt des glaçons énormes, tantôt des écueils ; ici des courans, là des orages continuels ; chaque mer à ses saisons contraires (p. 6) pendant lesquelles il n'est pas stable. Il faut

donc convenir que les voyages sont longs, dispendieux, difficiles, et souvent impossibles ; que ceux de terre sont dangéreux et ne conduisent pas partout ; d'où il s'en suit qu'il seroit à souhaiter pour le bien du genre humain qu'on trouvât quelque nouveau moyen plus universel, qui à la commodité des voyages de mer, joignît la sûreté de ceux de terre, et le pouvoir de pénétrer dans les continens les plus reculés.

Si c'est par de telles considérations que des hommes ingénieux ont essayé en différens tems et de diverses manières de frayer une nouvelle route dans les airs, des intentions aussi nobles devroient justifier le projet même le plus chimérique. Un méchant homme n'en est pas moins blâmable pour avoir réussi dans une mauvaise entreprise par des moyens fort adroits, et par conséquent un homme généreux qui, aveuglé par son zèle, tente un projet utile, mais impossible, devroit toujours être excusé par les motifs.

Mais est-il bien vrai que l'impossibilité de monter dans les airs, soit démontrée ? et s'est-on parfaitement assuré de la solidité des raisons qui l'établissent ? Si pour détruire une proposition, il n'étoit question que de la tourner en ridicule, j'avoue que la navigation aérienne n'auroit pas beau jeu. Son idée porte avec elle un certain air de paradoxe et de chimère tout propre à mettre les railleurs de belle humeur. Cependant l'évidence la plus respectable ne seroit pas à l'abri de pareilles attaques. La circulation du sang étoit (p. 7) déjà parfaitement démontrée, quand les anciens médecins et les scholastiques entêtés faisoient là-dessus de fort jolis badinages, qui ne manquoient pas d'attirer les rieurs de leur côté. Croire que le sang circule, ç'auroit été autant de divertissemens perdus. C'est presque toujours le sort de la vérité d'être moqué. L'ironie et la raillerie sont les véritables armes de l'erreur. Il lui est bien plus aisé de trouver cela que des raisons.

Nous marchons sur la terre, nous voguons sur l'eau, nous y nageons même et nous la parcourons au dedans. Pourquoi la route des airs seroit-elle interdite à notre industrie ? L'air n'est-il pas un élément comme les autres ? Et quel privilège peuvent avoir les oiseaux, pour nous exclure de leur séjour, tandis que nous sommes admis dans celui des poissons ? L'air et l'eau ont ensemble une parfaite analogie : tous deux sont fluides, tous deux sont transparens, tous deux sont habités,

avec cette différence que l'un a bien plus que l'autre de convenances avec nos organes, puisque nous respirons dans l'air et que nous étoufferions dans l'eau. Il n'est donc question entre eux que d'un peu d'identité et de pesanteur de plus ou de moins ; et dans tout cela je ne vois pas la moindre chose qui nous doive rendre l'air plus respectable, et nous faire regarder comme un grand crime la hardiesse de le fouler sous nos pieds.

Considérons la chose d'un autre sens, et supposons qu'on a trouvé le moyen de perfectionner si bien l'usage de nos voitures aériennes, qu'on (p. 8) les conduit avec toute la facilité du monde, et qu'on y peut même apporter des armes et des provisions. Voilà une nouvelle source d'avantages et de commodités dans la société. Faut-il nous l'interdire, parce qu'un misérable bandit pourra peut-être s'en prévaloir ? De semblables raisonnemens nous porteroient à retrancher ce qu'il y a de plus excellent sur la terre; car de quoi n'abuse-t-on point ? Plus de chevaux, ils favorisent les mauvais coups et la fuite des criminels ; plus de navigation, elle nourrit les corsaires ; plus d'habits, ils engendrent le luxe ; que dis-je, plus de lois même, ni de religion, elles sont la source de la chicane et du fanatisme.

Cette réponse est triviale, parceque le blâme des meilleures choses, par la considération de leurs abus, est un sophisme souvent combattu et souvent renouvellé. Une autre réflexion sert à lever entièrement tout scrupule sur cette matière : c'est que chaque invention utile au genre humain, quoique commune à tous les hommes, fournit cependant très réellement des avantages aux bons contre les méchants, en donnant de nouvelles armes au corps de la Société pour les attaquer ou pour s'en défendre.

Nota.—Après quelques autres discussions sur la possibilité du vol aérien, J.-J. transporte ses lecteurs au labyrinthe de Dédale, et là leur représente le génie sublime se créant lui-même des ailes pour se soustraire au pouvoir de Minos et à l'ennui d'une prison qu'il n'avoit pas faite pour lui, car l'âme d'un grand homme n'en doit avoir d'autre que l'immensité de l'univers. Suivent encore quel-(p. 9) ques courtes digressions, puis il dit à ses lecteurs après leur avoir offert un si bon modèle de ce qu'ils pourroient faire.

Revenons à nos ailes : quand elles seront donc ainsi bien arrangées, il faut les oindre d'huile légèrement pour les ren-

dre imperméables à l'eau. Nous les attacherons bien proprement le long de nos bras, après nous être équipés le plus légèrement qu'il sera possible ; il ne restera plus qu'à nous essayer quelques tems, en nous balançant avec beaucoup de précaution. Nous ne ferons d'abord que raser la terre comme de jeunes étourneaux; mais bientôt enhardis par l'habitude et l'expérience, nous nous élancerons dans les airs avec une impétuosité d'aigle, et nous nous divertirons à considérer au-dessous de nous le manège puérile de tous ces petits hommes qui rampent misérablement sur la terre.

Encore cela vaudroit-il mieux que de se faire porter par deux canards, comme la tortue de la fable; et nous, nous pourrons de là-haut crier à pleine tête, que nous sommes les rois des animaux, sans craindre de perdre le bâillon ni la vie par une harangue à contre-tems, etc., etc.

Ou plutôt pour me servir d'une image plus galante, je crois voir notre aimable jeunesse transformée en autant de petits amours, qui sans craindre les périls de Léandre, en pourront courir la bonne fortune; il ne seroit pas même bien difficile d'imaginer plus d'une tendre héroïne également hardie, complaisante et légère, qui daigneroit quelquefois leur épargner la moitié du chemin.

(p. 10.) Jusqu'ici, tout va le mieux du monde, et ces imaginations n'ont assurément rien que de fort joli. Le mauvais est que les idées des projets les moins possibles sont justement celles qui nous amusent davantage. Quel malheur pour nous que le plaisir qu'on y prend ne soit pas en leur faveur un degré de probabilité, ou plutôt ne seroit-ce point le plus grand des malheurs que les choses fussent autrement ? L'auteur de la nature ne s'est pas contenté de faire naître sous nos pas une foule de biens effectifs, il a permis que nous trouvassions dans la faiblesse même de notre esprit, et même dans notre imagination frivole, la source de mille autres chemins, qui pour n'être qu'en idée, n'en sont guères moins sensibles. Si toutes les chimères étoient détruites, nous perdrions avec elles une infinité de plaisirs réels.

Cela me donne quelque regret de faire main-basse sur la prétendue possibilité de voler : mais enfin l'amour de la vérité est aussi ma chimère; et puisque je me suis engagé à cette recherche, il est d'autant moins juste de me contraindre à en

déguiser le résultat que l'espoir ou le désir d'avoir des ailes n'est pas assurément au nombre de ces passions qui causent beaucoup d'inquiétudes, et dont on craint d'être désabusé.

Suivant Borelli la force des muscles qui mouvent les ailes d'un oiseau surpasse dix mille fois le poids de cet oiseau, et puisque suivant le même Borelli, la force avec laquelle le deltoïde est capable d'agir n'est que de soixante-onze mille trois cent soixante livres, en doublant ce nombre (p. 11) et en le composant avec la force dont l'homme auroit besoin pour faire agir ses ailes proportionnellement à celles de l'oiseau, il s'ensuit, par une conclusion sans réplique, que quand cet homme ne pèseroit que cent livres, il s'en faudroit encore de huit cent cinquante-sept mille deux cent quatre-vingts livres, c'est-à-dire plus de six fois sa force actuelle, que cette force n'égale celle dont il auroit besoin pour faire usage des ailes que nous lui supposons.

Je ne puis cependant me résoudre d'omettre ici l'invention singulière que propose Honoratus Fabri, pour s'élever en l'air. Vous prenez, dit-il, une cartouche de carton ; vous la remplissez d'une composition de poudre à canon, de limaille de fer et de charbon pilé ; vous y attachez un bâton et vous y mettez le feu ; cela vous donne une fusée qui s'élève jusqu'aux nues. La raréfaction causée par l'embrâsement de la poudre et par le ressort de l'air agit en tous sens, fait sortir la poudre enflammée par le trou inférieur de la fusée, et chasse en haut cette même fusée. Or, les fontaines de Héron, les cannes à vent et les autres instrumens semblables nous apprennent que l'air enfermé, comprimé et pressé dans un petit espace, n'a guères moins de force que la poudre même, ou plutôt que la force de la poudre n'est dans le fond que la force de l'air. Donc dans le même cas il doit produire les mêmes effets. Fondé sur ce raisonnement, je dis que l'on prenne par exemple un tube de verre, qu'on l'emplisse de beaucoup d'air introduit avec force par un souf- (p. 12) flet, et contraint par une soupape ; qu'on attache un bâton léger, (il faut que le bâton soit de telle pesanteur que le centre de gravité de toute la matière soit sensiblement plus bas que le tube), à ce tube qu'on lui donne une direction perpendiculaire à l'horizon, et qu'enfin on le perce par-dessous, on verra avec étonnement ce tube, monter et s'élever de lui-même jusqu'à ce que tout l'air sura-

bondant en soit écoulé. Comme la raison en est la même que celle des fusées, notre physicien suppose que cela n'a pas besoin de démonstration.

Mais ce fait étant accordé, qui nous empêchera d'en pousser plus loin les conséquences. Augmentons la longueur et le diamètre de nos tubes jusqu'à ce que nous en trouvions un capable d'une assez grande quantité d'air, pour élever des quintaux, outre son propre poids, par sa seule force élastique. Alors en suspendant une chaise à ce tube, un homme qui s'y assiéra sera infailliblement élevé en haut; et si l'on ajoute à cela un gouvernail avec quelques soufflets par lesquels on puisse de nouveau insérer de l'air dans le tube, avant que le premier soit écoulé, vous pourrez impunément voler dans les airs aussi longtems qu'il vous plaira. Après nous avoir enseigné ce beau secret, Fabre nous dit froidement que quoique cela soit très-vrai théoriquement parlant, il ne s'est jusqu'ici trouvé personne d'assez sot pour vouloir en tenter l'expérience.

Mais sans entreprendre de réfuter sérieusement un pareil sujet, j'avouerai seulement que je serois (p. 13) curieux de voir un autre tube assez fort pour enlever un homme; mais le comble de mon admiration seroit de voir cet homme se promener longtems à droite et à gauche par le milieu des airs, avec un instrument qui cependant n'auroit d'autre force que pour monter continuellement. *Hinc diu per muttas horas pro medium aera ambulabit, quo nihil fere mirabiles esse potest.* Fabri a raison de dire qu'on ne sauroit rien voir de plus merveilleux. Cependant après toutes ces belles choses il resteroit encore à savoir comment notre homme s'y prendroit, enfin, pour descendre sans se casser le cou? Cela a quelque rapport avec l'embarras d'Arlequin. Il propose à Pierrot une invention admirable qu'il a trouvé pour le faire voler en l'air. Je prends, dit-il, quatre bons barils de poudre; je les attache ensemble, j'y accommode très proprement un petit plancher sur lequel on te place tout à ton aise; je fais une grande traînée, qui communique aux barils; j'y mets le feu; et voilà Pierrot qui vole on ne peut pas mieux. Oh! mais, dit Pierrot; cela me feroit mourir. Ah! répond Arlequin, si l'on ne mouroit pas je me ferois tout d'or. Avec ce secret-là, de bonne foi le secret d'Arlequin n'est-il pas encore préférable à celui du père

Fabri : on n'y voit du moins qu'une seule difficulté à surmonter, après quoi, il n'y a plus le moindre embarras à tout le reste.

Laisons donc les tubes du bon Jésuite. L'invention en paroît d'autant moins propre à produire l'effet cherché, que plus on les remplit d'air, plus on augmente leur poids ; ils perdent (p. 14) donc en pesanteur ce qu'ils gagnent en force ; et malgré l'expérience des fusées, et de quelque façon qu'on s'explique, il est peu naturel de vouloir, en les rendant plus pesans, les faire vaincre l'air extérieur en légèreté.

Voici encore une autre difficulté presque aussi considérable, sur la manière dont il faudroit naviguer en l'air ; pour flotter sur l'eau, il suffit qu'un corps soit plus léger qu'elle ; car le lest, par exemple, n'est pas destiné à donner au vaisseau un degré de pesanteur, mais à lui faire porter des voiles et le tenir en assiète. Or s'il falloit que ce vaisseau nageât entre deux eaux et à différentes profondeurs au gré du pilote, supposé qu'il y pût respirer, alors il faudroit que le vaisseau fût avec cette eau, dans un équilibre parfait, et qu'outre cela il fût au pouvoir du conducteur d'augmenter ou de diminuer le poids du vaisseau tant et si peu qu'il lui plairoit, pour le faire monter et descendre à son gré.

Voilà justement le cas de la navigation aérienne. Il s'agit de voguer, non pas sur la surface de l'air, mais au milieu des airs, par immersion. La question se réduit donc à ces deux points qu'il est bon d'établir nettement :

Premièrement. Trouver un corps plus léger qu'un pareil volume d'air, car par un des premiers principes d'hydrostatique ce corps s'élèvera, et pourra par son excès de légèreté, soutenir un poids et rester encore en équilibre dans l'air.

Mais dès qu'on l'aura rendu assez léger pour monter, comment l'empêcher de monter davan-(p. 15) tage, et comment le rendre assez pesant pour descendre ? C'est une seconde difficulté qui n'est guère moins embarrassante que la première ; mais aussi il est clair que quiconque pourroit résoudre ces deux questions auroit trouvé la solution du problème de la navigation aérienne.

Nota. Suit immédiatement après cette ingénieuse et étonnante discussion de J.-J. sur la navigation aérienne, une démonstration de la pesanteur comparative de l'air et du mercure, et de la raison pour

laquelle le premier tient le second en équilibre à diverses hauteurs dans les tubes qui le contiennent. On ne remarque point dans tous ces raisonnemens l'étalage pompeux et scientifique de nos modernes physiciens, qui, comme des prêtres de l'antiquité, semblent prendre à tâche d'embrouiller leurs explications d'expressions énigmatiques, soit pour étonner les sots qui aiment le merveilleux, soit encore pour en imposer à l'aveugle conduite ; au contraire tout y est exposé avec ordre, sagesse, méthode et simplicité. On croit voir un homme qui, le flambeau de la vérité à la main, vous conduit dans les détours obscurs et tortueux de l'abyme où la science semble être cachée, vous met le doigt sur la difficulté que vous désespériez de vaincre, et dont la solution se refusoit constamment à tous les efforts de votre esprit : c'est encore un homme qui, à chaque pas qu'il fait dans le chemin de la vérité, consulte la raison pour se rendre compte de sa découverte, développe les doutes qu'elle peut faire naître; fait taire l'amour-propre dont l'aveu (p. 16) complaisant et trompeur persuade les esprits présomptueux : ceux-ci évitent les obstacles des difficultés pour se dissimuler à eux-mêmes l'impossibilité où ils sont de les surmonter.

SOUS PRESSE

De l'impossibilité physique du système de Copernic et de la Chimère, dite *Attraction neutonnienne*. Un vol. in-8o de 400 pages.

LE POÈME ROYAL

Bête voluptueuse ou Reine orientale,
Toi, dont l'heure attendue est la chute du jour,
Cette chambre et sa nuit vont bien à ta chair pâle,
Ne crains rien, si tu vois une ombre : c'est l'Amour !
Pour amuser tes yeux de créole farouche,
Voici des fleurs ayant des formes d'oiseau-mouche,
Des jasmins blancs avec des roses au cœur noir !
Leurs gerbes mêleront leurs odeurs nostalgiques
Et nous épuiserons, dans l'air de ce boudoir,
Les rêves que l'on fait, des nuits, sous les tropiques !
O splendide jouet des baisers tyranniques,
Esclave qu'un rayon mourant sait émouvoir,
Pour flétrir les bouquets dont j'ai jonché ta couche,
Des deux mains, ardemment, presse-les sur ta bouche,
J'en connais le poison et le mortel pouvoir.

CHANT ROYAL DE L'AMOUR

Fière d'être vaincue et pleurant d'être aimée,
Lorsque tu te jetas, soumise, sur mon cœur,
Quand ma bouche sur ta bouche se fut fermée,
J'ai tressailli : l'Amour était le vrai vainqueur !
Autour de nous, rôdait sa terrible présence
Et, quand la nuit d'avril fut entière au silence,
Mes deux bras à tes bras se nouèrent plus fort !
Pas un mot ne sortit de nos lèvres peureuses.
Un vertige nous prit, soudain, et c'est alors
Que le destin nous dit, en phrases ténébreuses,
Que nous appartenions au père de la Mort !

Oh ! pourquoi déserter de ton île embaumée
Les bosquets célébrés et l'air plein de saveur,
Pour venir, jusqu'à nous, joyeux, la main armée ?
Le coup porté, pourquoi demeuras-tu rêveur ?
Toi qui peux te jouer du monde avec aisance,
Amour ! qui sais tuer avec insouciance
Et qui, le trait lancé, te réjouis et dors,
Quel philtre as-tu versé sur nos heures fiévreuses ?
Tu laisses, jusqu'au sol, traîner tes ailes d'or !
Tu pleures, en voyant quelles âmes heureuses
Tu viens d'abandonner à ton enfant, la Mort !

Jadis, avec éclat, ta victoire acclamée
Par les dieux saluant ta suprême grandeur,
Sonnait, comme le chant martial d'une armée
Célébrant le retour de son dominateur !
Quel usage, aujourd'hui, fis-tu, de ta puissance ?
A qui donc songes-tu, dans cette ombre plus dense,
Les yeux baissés, semblable au spectre du remords?
Tes pas furent pesants et leurs empreintes creuses,
Tout le long du chemin, se remarquent encor !
Amour ! as-tu pitié des forces valeureuses
Que tu viens de livrer à ton enfant, la Mort !

Que nous importe, ô dieu ! La torche est allumée,
Nous la voyons brûler, près de nous, sans frayeur
Et, quand elle sera faible, puis consumée,
Nos jeunes passions se tourneront ailleurs !
Mais, rien n'effacera de ma libre existence,
De bonheur surhumain, le souvenir immense
Que surent m'imposer la beauté de son corps,
La volupté, l'émoi de nos nuits chaleureuses,
Le bois de pins, la mer qui fermait le décor
Où, craintif, tu rivas les chaînes glorieuses
Qui nous ont attachés à ton enfant, la Mort !

Vainqueur, sois sans effroi, dis-toi bien que mon sort
Méprise les sanglots et les larmes pieuses.
Tu sais de quel sommet ma voix prend son essor
Et, seul, le chant royal aux strophes somptueuses
Te vante dignement, ô Père de la Mort !



Dans mon âme éperdue, une voix triomphale
Proclame le bonheur dont mes jours sont comblés !
C'est un cri d'albatros dominant la rafale,
C'est l'hymne du soleil sur la mer, dans les blés !
C'est le chant de Midi dans le pays que j'aime !
Je l'entends, il m'exalte et sa force suprême
Me mêle au mouvement du monde épanouï !
Disperse, ô vent d'été, sur tes routes fuyantes,
Comme un nouveau pollen, mon amour ébloui,
Car je veux retrouver dans l'espace et les plantes,
Dans les sons, les parfums, les couleurs attrayantes,
Dans le courant du flot sous la terre enfoui,
Le chant que le bonheur fit jaillir de moi-même,
Pour que le jour entier devienne ton poème,
O beauté, dont mes sens ont pleinement joui !

CHANT ROYAL DE LA VOLUPTÉ

Tu dors, comme une bête amoureuse et brisée...
Et la lampe baissée illuminant tes seins
Caresse tes bijoux et ta tête frisée.
Et tes voiles chauffés recouvrent les coussins.
Accoudé près de toi, torturé par ton rêve,
J'écoute, je surprends une voix qui s'élève...
— Il est, comme le vent qui s'enfuit sur la mer,
Le soupir de ton cœur étreint qui se lamente ! —
Que me reproches-tu, par ce sourire amer ?
Repose en paix ! Repose, après cette tourmente :
Donne ton âme à qui tu veux, je tiens ta chair !

Ta paupière et ta bouche avide et trop baisée
Semblent avoir perdu leurs traits et leurs dessins.
Ta lèvre a la couleur d'une rose écrasée
Et tes dents ont l'éclat des boutons des jasmins !
Lutteuse qui te plains, je t'accorde une trêve.
Ton bras, pour me courber vers ton corps, se soulève !
La ligne de tes yeux mis-clos est un éclair.
Que l'ombre de tes cils, sur ta joue est mouvante!
Pendant ton lourd sommeil, réponds, as-tu souffert ?
Garde ton songe, et pour chasser son épouvante :
Donne ton âme à qui tu veux, je tiens ta chair !

Par un nouveau désir, je te sens embrasée!
Ta gorge est un fruit mûr d'où couleront des vins.
Ton haleine profonde est aromatisée,
Son odeur sensuelle est celle des jardins !
Ton souffle a la lenteur des vagues sur la grève,
Au printemps, quand la brise, en un hymne, s'achève
Et que tous les parfums des rosiers troublent l'air!
Je n'attends pas de toi, la douceur d'une amante !
Qu'importe ta pensée ennemie ou clémente :
Donne ton âme à qui tu veux, je tiens ta chair !

Tu ne respires plus ! Tu t'endors épuisée,
Si froide que j'ai peur et réchauffe tes mains.
Ta beauté m'apparaît, comme immortalisée
Et digne d'inspirer des hommages divins !
L'ange noir, sur nos fronts, vient de tirer son glaive !
Nous frissonnons tous deux... notre terreur est brève :
Je t'appelle, à genoux, par un nom qui t'es cher.
Tu demeures muette, implacable et charmante :
Tu souris... oh quel ciel, devant toi, s'est ouvert ?...
Je veille ton sommeil dont le calme me hante ;
Donne ton âme à qui tu veux, je tiens ta chair !

Mystérieuse enfant que j'aime et que je sers,
Toi dont le cœur épris naît à la nuit tombante,
Je t'offre mon amour et l'ardeur de mes vers,
Ma vie et ses loisirs et mon orgueil qui chante :
Donne ton âme à qui tu veux, je tiens ta chair!



Si la mort, quelque jour, la revêt de son aile
Et si je vois ses yeux étrangement s'ouvrir,
Amis, vous entendrez quelle plainte immortelle
Epuisera, d'un coup, mon âme qui, sans elle,
Ne saura plus aimer, être heureuse et souffrir!
Puis, comme un animal tombe sur sa femelle,
Je viendrai me coucher, à ses pieds, pour mourir!
— Près de la mer si belle autour des blanches îles,
Sur un large bûcher, transportez-nous alors!
Entourez-nous de feu comme au temps des idylles!
Que l'espace soit pur! Que les flots soient tranquilles!
Ne versez pas de pleurs sur d'aussi calmes morts,
Mais, dans une urne rouge aux deux anses graciles,
Mêlez, pieusement, les cendres de nos corps!

CHANT ROYAL DE LA MORT

Brûle ton linceul blanc, brise ton sablier,
Laisse tomber ta faux, relève ta paupière,
Que, dans tes yeux, s'allume un regard familier,
Qu'un sang rouge et puissant chauffe ta main de pierre,
Que ta bouche de femme ait un sourire, étends
Tes deux bras ranimés, que tes cheveux flottants
Soient semblables à ceux de la mélancolie,
O toi, que ma pensée avait peur d'aborder,
O Reine à qui l'Amour à jamais nous allie,
O Mort invulnérable et, si j'ai trop tardé
A comprendre ta force et ta grandeur... oublie!

Mon âme, devant toi, saura s'humilier!
Si tu veux exaucer, déesse, ma prière,
Viens la rendre plus mâle et la purifier :
Aux ombres de mes jours, ajoute ta lumière!
Ange mystérieux! Souveraine du Temps,
C'est bien toi qui nous dis les mots que l'on entend
Quand nous touchons les points extrêmes où la vie,
Prise de passion, ose se hasarder!
Je veux ton vin, ô Mort! J'en tarirai la lie!
Je veux ton philtre noir et, si j'ai trop tardé
A comprendre ta force et ta grandeur... oublie!

Espoir des exilés si doux à supplier,
Demeure mon refuge unique et tutélaire!
Quand j'aurai terminé mon labeur journalier,
O viens, comme une épouse ou bien comme une mère!
Archange qui, pour moi, n'es plus inquiétant,
Dis-moi que ton empire est calme et consolant,
Qu'il est bon d'y rêver, quand l'œuvre est accomplie!
Je t'offre mon destin, pour le sauvegarder!
En te sentant si près, mon âme est enoblie.
Ne m'abandonne plus et si j'ai trop tardé
A comprendre ta force et ta grandeur... oublie!

Excuse mes terreurs et, pour me rallier,
Tu ne sonneras pas ta fanfare guerrière!
Je te respirerai sous le mancenillier
Et tu m'emporteras, ô Mort qui m'es si chère!
Le corps dispos, l'esprit lumineux et content
Je t'appelle : une voix murmure : « Je t'attends! »
O Mort compatissante à qui je me confie,
O Mort, vers qui je peux chaque jour m'évader!
O Mort auréolée et que je glorifie,
Secret de mon courage, ô Mort, si j'ai tardé
A comprendre ta force et ta grandeur... oublie!

O Mort pleine de songe et de mélancolie,
Allume, dans tes yeux, un regard familier !
J'ai connu des moments divins et, si ma vie,
Sous le poids des douleurs refuse de plier,
Mets ta main sur ma main crispée, ô mon amie,
Puis arrête mon cœur ; tourne ton sablier !



Si j'ai pour votre gloire accompli mon labeur,
Si j'ai rempli ma tâche et si j'ai su vous plaire,
O Dieux, accordez-moi, pour unique faveur,
De ne pas oublier les beautés de la Terre.
Je veux me souvenir, quand les fleurs s'ouvriront
Sur la tombe de pierre où se lira mon nom,
Je veux me souvenir, dans cette ombre éternelle,
De mes jours de travail, de songe et de plaisir,
Du regard, de la voix et des gestes de celle
Qui régna sur mon cœur et sut anéantir
Les merveilles du monde où je ne vis plus qu'elle !

ALBERT ERLANDE.

Venise, 1907.



RAOUL PONCHON

UNE FOLIE LITTÉRAIRE

VENISE

—

Certaines villes ont vraiment le privilège de constituer un domaine à part dans le domaine commun de la vieille civilisation européenne. Elles s'évoquent immédiatement à notre esprit avec les mots différents de ceux dont nous nous servons pour qualifier les autres cités humaines: tantôt leur âme correspond à une impulsion précise de notre âme, tantôt, au contraire, elle n'est qu'un leitmotiv, un thème général sur lequel brodent nos sensibilités particulières.

Venise est au nombre de ces dernières villes. Depuis qu'on la célèbre dans toutes les langues et dans tous les arts, son image s'est modifiée bien des fois suivant les époques ou les artistes qui la magnifièrent, — et c'est une preuve de la prodigieuse richesse de sa vie intérieure. En tout cas, jamais comme aujourd'hui elle ne connut des admirateurs aussi fanatiques, aussi délirants : ce ne sont plus des individus, ce sont des foules entières qui, chaque printemps et chaque automne, se dirigent vers la cité de l'Adriatique avec une ferveur de pèlerins passionnés. Du couple en voyage de noces au couple adultère en rupture de ban conjugal, de l'Allemand costumé de vert à l'Anglaise neurasthénique, en passant par toutes les espèces de touristes imaginables, c'est une même foi, soutenue et vivifiée par le Baedeker, qui vient s'alimenter dans la ville unique. Cette foi s'est répandue, s'est exprimée en une littérature copieuse qui a renforcé l'enthousiasme lui-même. En sorte qu'aujourd'hui Venise n'est plus un certain port, d'un certain nombre d'habitants, situé sur les côtes italiennes : c'est une entité littéraire, c'est le décor obligatoire de certaines scènes, l'accompagnement de certains actes, le leitmotiv de certains sentiments. C'est un mot évocateur, comme celui de Byzance, par exemple, — et, demain, la ville peut bien être démolie de fond en comble, ses canaux comblés ou le tramway électrique

installé, Venise subsistera, intangible, dans le magasin aux accessoires littéraires.

Cette transformation en une sorte de mythe d'une belle ville d'art paraît assez curieuse et assez caractéristique du snobisme contemporain pour qu'on recherche quelles furent ses causes et quels ont été ses effets. Comment et pourquoi s'est imposé à nous le décor vénitien? Que représente-t-il exactement pour nos romanciers, pour nos dramaturges, pour nos poètes ? Quels effets en ont-ils tirés ? Quelles variantes nous en ont-ils données ?

§

Et, d'abord, pourquoi Venise elle-même? Pourquoi, entre tant de villes, pittoresques ou émouvantes, de la vieille Europe avoir fixé son choix sur les pierres vénitiennes ?

A la vérité, on distingue bien ce qui paraît tout de suite incomparable à nos contemporains dans la cité des doges : l'étrangeté même de la ville.

Son opulent passé, la variété et la magnificence de ses souvenirs, ses monuments et ses palais, on en peut trouver des répliques ailleurs, si admirables qu'ils soient à Venise, mais son destin né de sa situation géographique est unique. Cette mer, qui la défendit si longtemps contre l'invasion et qui la protège aujourd'hui contre la civilisation, accomplit l'œuvre la plus méritoire pour nos esprits inquiets de retrouver un passé intact. Somme toute, Venise est aujourd'hui la ville la plus originale de l'Europe, la seule grande cité probablement où l'on soit assuré de ne point rencontrer certains détails trop familiers : ni bicyclettes, ni autos, ni tramways, ni grands magasins, ni tavernes « colossales ». Un formidable anachronisme, voilà Venise. Une ville *à part* de toutes les autres : retenez bien ce dernier point.

Ajoutons tout de suite une raison d'ordre matériel qui paraîtra superficielle au premier abord, mais qui a sa valeur pour un Français : Venise est une des belles villes étrangères aisément atteignables, à quelques heures seulement de Milan, à une demi-journée de chemin de fer de la frontière. Nous sommes un peuple qui commence à voyager, c'est entendu, mais nous n'avons pas encore acquis la vraie patience du touriste, nous nous irritons vite des monotones heures des trains, des

mille obstacles qui se dressent entre nos désirs et leur réalisation. Or Venise est à nos portes. Situez-la seulement en Sicile et vous verrez...

Joignons maintenant quelques raisons artistiques. L'Italie a bénéficié, voici une quinzaine d'années, d'un regain d'admiration qui, une fois de plus, l'a remise à la mode. Elle venait alors de subir une éclipse, du fait de la prédominance chez nous des théories réalistes. Venise surtout en avait pâti. Les clairs de lune, les sérénades, les gondoles, les exaltations sous les *loggia*, tout l'accessoire cher aux romantiques avait jeté dans l'esprit de Flaubert et de ses disciples une défaveur singulière sur la vieille cité. On s'en défiait comme d'un beau poncif. Ni Goncourt, ni Daudet, ni Zola, ni Maupassant ne sont vraiment accaparés par Venise. Ils la saluent au passage, souvent de très loin. Seuls d'anciens amis lui demeurent fidèles, les romantiques dans la personne de Gautier, les critiques d'art dans celle de Taine. Il faut arriver au fléchissement des théories réalistes pour trouver une vraie réaction en faveur de l'Italie, et cette réaction se produira presque exclusivement au profit de Venise.

Seulement, il convient de distinguer : si les romantiques étaient des peintres, nous sommes des gens de lettres. S'ils étaient pris par la couleur, nous le sommes par la littérature. S'ils étaient hypnotisés par les lignes, nous le sommes par les idées. Et, sans doute, les tableaux de Ziem sont toujours une excellente affaire pour la rue Laffitte, mais nous n'allons pas à Venise à la suite de Ziem, nous y allons à la suite de Maurice Barrès, et voilà ce qu'il ne faut point oublier.

Le magnifique décor romantique rehaussé de couleurs éclatantes s'est effondré à jamais, et nous n'avons plus en face de nous qu'une sorte de cité en décomposition, une ruine triste et fiévreuse où le voyageur devra apprendre à épuiser la volupté du moment en contemplant la destruction, « à sentir plus profondément la vie par la vision de tant de beautés qui s'en vont à la mort ».

C'est une note entièrement nouvelle, qui n'est comparable en rien aux notes antérieures sur le même sujet et qui donne tout de suite à Venise l'aspect particulier sous lequel toute une génération va la considérer. Chacun sait que cette note, c'est l'esprit sec, la sensibilité fatiguée de Maurice

Barrès abordant au quai des Esclavons qui imaginent de la créer. Tout au moins c'est lui qui découvre la vraie formule et qui la fixe : faire du spectacle vénitien un excitant pour neurasthéniques. « La volupté et la mort, avait-il dit, une amante, un squelette sont les seules ressources sérieuses pour secouer notre pauvre machine. » C'étaient aussi des ressources magnifiques pour alimenter dix années de littérature. Une fresque de la Mort et de la Volupté, voilà désormais l'aspect de Venise pour chaque écrivain français qui se respecte. Les ombres amoureuses du passé sont faciles à évoquer, et, du reste, dans le même temps où Maurice Barrès s'excite et s'enfièvre dans le dédale des petits canaux, l'actualité littéraire ravive l'aventure Sand-Musset-Pagello. Lettres éperdues, questions passionnantes ! « Aimèrent-ils ? N'aimèrent-ils « point ? Couchèrent-ils ? Ne couchèrent-ils pas ? » Polémiques, correspondances brûlantes exhumées, évocation de la longue file des amants qui nouaient leurs jeunes ou leurs vieilles étreintes devant la magie du décor vénitien, il n'en faut pas plus pour faire monter prodigieusement la vente des Baedeker (Italie septentrionale) vers ces années 1900 et environs. Tout ce qui en France se croit de la sensibilité supérieure (!) se rue vers l'Adriatique. La littérature vénitienne reflue des artistes vers l'élite : désormais, voilà la ville des doges élue comme décor sentimental de toute une génération.

Par ce que nous en avons déjà dit, on aperçoit quelle va être la nature de ce décor : Venise, cité la plus originale de l'Europe, ville *à part* entre toutes, sera évidemment le cadre pour vies exceptionnelles, pour aventures en marge de l'existence courante, pour passions étonnantes, pour tout ce qui, individus, caractères ou sentiments, s'élève au-dessus du vulgaire. Ce sera le refuge des hors la vie, des hors la loi sentimentale, ce sera l'asile sacré des poètes, des amants, des criminels, de tous les *artistes*, en un mot. On viendra y cultiver son paroxysme, et se sera aussi ridicule, au fond, que de « cultiver son fantastique », comme faisait la génération de 1830, mais la passion et le crime s'y *sublimiseront*, si je puis dire, et aucune loi morale n'y sera plus reconnue !

Comme on peut s'y transporter vite, on en appréciera d'autant mieux le charme, car, malgré ses émotions violentes, la génération est pressée, ne l'oublions pas, et les adultè-

res les plus bourgeois pourront s'y donner à peu de frais de voyage des allures magnifiques. Emma Bovary elle-même pourrait, sur ses économies, se payer cette cure de sentimentalité exaspérée.

Enfin cette idée de mort mêlée à la volupté flatte singulièrement l'âme bourgeoise de nos contemporains atteints d'une *littératurite* aiguë.

Un voyage comme celui-là n'est décidément pas banal, où l'on peut s'apparenter pour quelques soirs de clair de lune à Alfred de Musset ou à Richard Wagner. Et quel riche sujet de conversation pour le retour !...

Comment voudriez-vous, dans ces conditions, qu'on repousse cette vieille courtisane fardée qu'est la Venise littéraire ! Mais si elle n'existait pas, il faudrait l'inventer, car elle est la toile de fond la plus heureuse pour dominer toute la sentimentalité fausse de notre époque. Et elle s'offre avec tant de bonne grâce qu'on ne peut décemment la repousser.

Voyons maintenant ce que nos artistes littéraires en ont fait.

§

La manière de Maurice Barrès, nous l'avons dit, domine tout le concert. C'est lui l'incomparable chef d'orchestre dont le geste un peu sec, mais si vibrant, déchaîne toute la symphonie. Attitude incontestablement originale au moment où il la composait : si l'on en excepte quelques passages de Chateaubriand, dont l'un relatif aux fêtes italiennes « qui placent la mort à côté des plaisirs », ainsi que le début du IVe chant de *Childe Harold*, nulle part on n'avait parlé avec cet accent de la volupté tragique qui se dégage de Venise enfiévrée, lézardée et croulante. Nulle part on n'avait su évoquer avec cette force les ombres du passé qui, projetées sur le présent, lui donnent un aspect si nouveau. Quels beaux morceaux oratoires que ces chapitres relatifs au chant d'une beauté qui s'en va vers la Mort ou aux Ombres qui flottent sur les couchants de l'Adriatique !

Narcisse incomparable penché sur une merveilleuse ville d'art comme sur le plus splendide des miroirs, Maurice Barrès souligne tout ce qui fait pour lui la puissance incontestée de la cité des eaux. Et, avec une ingénuité enthousiaste, il incite

chacun à participer à une culture sentimentale de cette sorte.

L'invitation n'avait nul besoin d'être soulignée : notre génération cabotine qui cherche avec avidité toutes les occasions de se montrer « en beauté » n'a pas perdu une heure pour suivre cette voie, et à peine le cliché : *Je me meurs dans Venise enfiévrée de volupté* avait-il été tiré, mille poètes et autant de prosateurs se présentaient spontanément pour le développer sous mille formes. Ce fut affolant, ce l'est encore !

Les uns se considèrent avec une sorte d'effroi tragique dans un décor aussi chargé de littérature et, anxieusement, s'interrogent à toute minute pour savoir s'ils vivent encore et comment ils vivent. Epouvantable vision !

Jean Lorrain crie qu'il est empoisonné et recherche de quelle nature est le philtre qu'on lui a versé : il y trouve « la féerie d'une architecture de songe dans la douceur d'une atmosphère de soie » ; la solitude des palais, la désolation des lagunes, « le rythme nostalgique des gondoles, la morbide langueur d'une pourriture sublime... » Voilà-t-il pas plus qu'il n'en faut pour tuer les plus robustes gendelettres ! Et pourtant, ils vivent ! Mais dans quel état de fièvre, tous vous le confesseront. Jean Lorrain accusait le poison, Louis de Romeuf, dans *l'Ame des villes*, accuse le silence : « Je crois que c'est surtout le silence et l'Eau, peut-être ? Le silence, à lui seul, suffisait pour l'heure à vous démâter. C'est qu'il faut bien vous dire que le silence de Venise est une contrainte analogue à celle de l'eau et qui vous ruine tout autant... » Infortunés littérateurs !

Moins subtils que ces psychologues, mais tout aussi exaspérés, d'autres dressent la ville unique sur un autel magnifique et l'adorent avec extase. M. d'Adelsward la baptise Notre-Dame des Mers Mortes et entonne à sa louange le plus laudatif des cantiques : « Tu me sembles une reine embaumée dormant son dernier sommeil sous des habits somptueux... Et c'est comme un cortège mystique, immobile sur l'eau, comme le convoi d'une agonisante dont on entend les spasmes de peurs et d'appels... » Tous les poètes s'exaltent, tous les prosateurs s'agitent. Même ceux qui n'ont jamais vu la cité sainte l'aperçoivent du fond de leur désir :

O ville d'art subtil de songe et de langueur,
O ville de l'amour que nos yeux n'ont pas vue,
Mais dont la volupté par delà l'étendue,
Nous arrive pour nous bouleverser le cœur!

s'écrie Albert Thomas hanté par le décor sentimental de toute sa génération. Et chacun sera d'accord avec lui pour désirer connaître cette merveille où la vie est décuplée en face de la mort triomphante.

Cette folie vénitienne était trop caractéristique et trop amusante, au fond, pour ne pas frapper par ses côtés ridicules les auteurs comiques de notre temps. Plusieurs, en effet, nous ont représenté des fuites à Venise, mais le décor sentimental de notre époque les hallucine tellement qu'ils n'ont plus osé railler et que le sourire s'est figé tout de suite sur les lèvres de leurs personnages. Un seul a pu se moquer, sans cesser d'être ému, ridiculiser notre snobisme tout en l'acceptant, se gausser des faux Vénitiens tout en demeurant lui-même le plus délicieux des Parisiens évadés à Venise, — et c'est de Maurice Donnay dont il s'agit.

Dans une des pièces qui n'est pas des plus réputées de son théâtre, mais qui est une des plus charmantes de ce charmant esprit, dans *l'Affranchie*, il a donné Venise pour décor à son premier acte, et je crois bien que, dans ces vingt minutes de dialogue, il a fait exprimer par ses personnages tout ce que nos contemporains peuvent dire, peuvent sentir et peuvent murmurer par une belle nuit vénitienne. Il y a mis l'atmosphère de baisers, de recueillement voluptueux, de sérénades sur le canal, de cris de gondoliers et de sensualité lourde indispensable à tout acte de cette sorte. Et il a placé dans ce milieu, avec Listel, « l'être exaspérant par excellence, le Français en voyage, pire que le Français, le Parisien !... » deux couples d'amants qui symbolisent admirablement tout ce que notre génération vient chercher dans le décor des lagunes : ou bien un cadre pour magnifier l'amour, lui donner en quelque sorte une estampille définitive ; ou bien une source de volupté où rafraîchir et retremper une sensibilité fourbue.

Ainsi voilà le couple formé par Mme de Moldère et Roger Dembrun, Mme de Moldère « très allurale, très branchée, très racée, à qui Venise va très bien, qui a l'air d'une dogaresse » ; Roger Dembrun, d'une admirable beauté mâle, d'un cœur sin-

cère et fervent, ami sûr, amant loyal. Tous deux riches, libres, heureux, s'adorant, également jeunes et beaux et passionnés, qui ont dirigé leurs pas vers Venise pour exalter encore leur amour. Ils se sont cherchés et ils se sont trouvés, mais il leur semble qu'ils se trouveront mieux encore devant le spectacle de la ville unique. Celle-ci ne souligne-t-elle pas, n'enregistre-t-elle pas certains mots prononcés, certains gestes accomplis devant elle en leur donnant je ne sais quelle ampleur précise qui les grave à jamais au cœur des protagonistes? Le seul fait de se trouver en face d'un tel décor et d'avoir le sentiment que l'on y est crée chez les natures impressionnables une exaltation et une sincérité inattendues : « Peut-on mentir devant la mélancolique splendeur de Venise endormie ?... » s'écrie, d'un bel élan, Antonia de Moldère. Et, tout de suite, ai-je besoin de l'ajouter, elle entreprend de conter à son amant une série de mensonges plus compliqués les uns que les autres. Mais cela est bien féminin, et n'a enlevé, j'en suis persuadé, aucune efficacité à la vertu de Venise dans l'esprit des spectateurs...

L'autre couple est le couple d'amants-forçats que forment Juliette et son ami Pierre. Juliette est « une petite fille qui croit que Venise conserve les liaisons malades, comme Menton conserve les poitrinaires », qui a l'âme toute pleine de romanesque, qui adore les nacelles, les sérénades, « très pont des soupirs » et que son ami qui ne l'aime plus contemple avec désespoir : n'est-elle pas en train de se créer de ce décor sentimental un souvenir inoubliable, et lui ne la trompe-t-il pas déjà en pensée avec toutes, « avec la petite Vénitienne qui passe maquillée sous son châle brun comme avec l'Américaine rousse de l'hôtel ?... » Torture des amants dépareillés, agonie d'un ancien amour qui voudrait retrouver des forces dans la ville de la passion et n'aboutit qu'à se consumer plus vite... Voilà le double aspect de l'amour français à Venise au début du XXe siècle. Lorsque la comédie en est troussée par des mains expertes comme celles de Maurice Donnay, le spectacle vaut la peine qu'on y assiste. Mais lorsqu'un sujet aussi sentimental et vulgaire est composé par un esprit médiocre, à quel lamentable défilé de poncifs ne participons-nous pas ! Rien ne nous est alors épargné des spasmes de la fièvre vénitienne, depuis l'adultère jusqu'à l'inceste, depuis le crime pas-

sionnel jusqu'à l'homosexualité, littérature de faux malades et de moribonds à la manque, écrite de sang-froid entre un bon dîner au « Vapore » et un excellent café de chez Quadri. Vénitien Maurice Barrès, que de crimes et de platitudes littéraires on a commis en votre nom !...

§

Heureusement toute la littérature française contemporaine ne se compose pas de ces imitations puériles qui n'ont même pas toujours le mérite de la sincérité. Nous avons, Dieu merci, d'autres artistes de lettres qui ont vu Venise, qui y ont placé leurs fictions puisque c'est le décor sentimental de notre génération, mais qui nous apportent de ce spectacle une vision autrement originale. Ils sacrifient à la mode, si l'on entend par ce mot une disposition de penser et de sentir commune à toute une époque, mais ils y sacrifient à leur manière qui est la bonne, sans rien perdre de leurs qualités personnelles.

Un des premiers, voici René Boylesve, qui retrouvera plus tard, dans *le Parfum des Iles Borromées*, ce même cadre de l'Italie du Nord et qui, au début de sa carrière, aborde au Lido avec son héros de *Sainte-Marie des Fleurs*. Son talent n'est pas encore mûr, mais il n'a pas non plus cette netteté un peu sèche qu'il acquerra un jour. Pour l'instant, il est noyé de grâce et de volupté. Personne n'est moins snob que lui, mais, tout de même, il éprouve l'impérieux besoin d'abandonner les horizons français de sa Touraine pour ceux de la Piazzetta. Est-ce à dire qu'il va faire de ce séjour léger et voluptueux le lieu des fortes passions troubles ou violentes ? Ma foi non, car s'il choisit la cité des eaux, c'est pour y encadrer un amour frais et presque ingénu entre un jeune homme et une jeune fille. Que voulez-vous ? Chacun voit le décor sentimental avec ses yeux, et il reste que *Sainte-Marie des Fleurs* nous fournit la vision charmante d'une Venise amoureuse, jeune et gaie sous un ardent soleil, une vraie ville d'Italie pour un amour de vingt ans. Rien du passé obsédant ne s'y rencontre, nulle réminiscence des « Amants Vénitiens », mais de la tendresse, de l'enthousiasme et du bonheur.

C'est là que le héros de René Boylesve rencontre celle qu'il doit aimer à jamais et qui lui paraît si jeune, si fine, si vibrante dans la lumière dorée d'un beau jour d'automne. Tout, au-

tour d'eux, semble joie et rires. La vue même de la nuit qui endeuille lentement les palais n'apporte aucune note funèbre. « Dans la tombée de l'aube crépusculaire, les marbres de Venise gardaient un reste de lumière, et la ville semblait diaphane, comme une chair parsemée de perles.

« Des sons agréables nous parvinrent ; c'était le concert des cloches vénitiennes. Mon batelier me dit que c'était demain dimanche, jour de fête. Et il prononçait ce nom de *festa* avec une emphase joyeuse qui est une évocation des temps anciens... » Ainsi aucune note discordante ne vient jeter un son grave dans cette Venise lumineuse, douce et joyeuse. Et ce sera vraiment un souvenir inoubliable au cœur de ce jeune héros, celui de cette ville radieuse où il aperçoit pour la première fois le visage chéri de la jeune fille dont il s'éprend.

Nous voilà loin de la vieille courtisane fardée et sinistre. Nous en sommes encore plus loin avec la Venise de Henri de Régnier. En vérité, l'on s'étonnait que l'auteur du *Bon Plaisir* n'eût pas choisi plus tôt la ville de Casanova pour cadre d'une de ses délicieuses fictions archaïques. Peut-être cet artiste si probe était-il un peu offusqué par cette fureur vénitienne et assez peu enclin à y céder comme tout le monde. Et puis son goût très pur s'accommode mal des fièvres énervantes de la lagune. Aussi la Venise qu'il évoque dans *la Peur de l'Amour* est-elle une Venise sèche de tons, si j'ose dire, aux arêtes nettes, au profil bien découpé. Il n'y a là ni langueurs malsaines, ni déliquescences d'aucune sorte. Bien mieux : son héros y recouvre presque la santé dans la culture d'un amour à la fois sensuel et sentimental, un amour gradué et humain.

« Le climat de Venise, s'exclame un des personnages, mais il est excellent. Le mal qu'on en dit est faux. Venise, mais c'est une ville hygiénique. L'air de la mer tempéré, lénifié... Pour les poumons, pas de poussière et pour les nerfs pas de bruit... »

Ainsi ce ne sont pas des excitations morbides à jouir de la vie qu'y va chercher Henri de Régnier, mais une saine volupté née de la contemplation d'un beau spectacle reposant. Ce n'est ni le décor flamboyant du romantisme, ni les évocations d'un passé opprimant, c'est la vie perçue harmonieusement dans la magnifique lumière de l'Italie.

Venise lumineuse ! C'est ainsi que la voit Marie Dauguet dans son volume des *Clartés*. C'est la ville succombant sous

l'intense chaleur du jour, c'est le décor du ciel qui flamboie : « Du soleil en fusion, de l'or partout, en bigarrures, en moirures, fardant les palais, poudroyant, embuant de rousseurs l'atmosphère : des reflets se propagent, incarnats, lilas-carminé, rose-cuivreux, mauve-ardoisé ; irisations et chatoiments de dos de martins-pêcheurs, de gorge de ramier... Et puis quelle musique mêlée au silence suave de Venise ! Clapotis, grésillements, cris lointains de gondoliers, carillons de cloches légères un peu rauques et si délicieusement fausses. Et tout s'accorde et merveilleusement s'harmonise pour une emprise voluptueuse des sens et leur définitive griserie... »

Qui donc s'acharnait à dénier tout pouvoir au soleil italien ! Sa magie ne s'exerce-t-elle pas encore sur nos artistes comme en pleine époque romantique ? Seulement, parfois, la mode les oblige à fermer doucement les yeux sur ses spectacles de lumière. Sans doute, la Venise de Marie Dauguet n'est pas celle que rêvent nos contemporains épris de poisons et de fièvres pernicieuses, mais comme elle est plus proche de la réalité ! Aussi bien, l'auteur de *Clartés* n'est pas le seul écrivain de nos jours qui apporte une vision vénitienne différente du leitmotiv des snobs. Deux autres se sont plu à nous en brosser des tableaux très divers : l'un est Laurent Evrard, l'autre est Ginko et Biloba.

L'esprit de Laurent Evrard qui aime à chercher le mystère des choses le poursuit derrière une vision très nette, presque brutale du présent. C'est le même procédé d'art par lequel on se souvient que Maupassant nous faisait frissonner : aller quérir le mystère de la vie, même en plein soleil, en pleine lucidité d'observation. L'auteur du *Danger* a renouvelé cette forme de magie blanche en une histoire qu'il a évoquée dans le décor vénitien. Entendez bien qu'il n'y a dans le choix de cette ville nul apprêt romantique : il n'y a plus de fantômes pour se pencher aux fenêtres des palais en ruines, et nul bruit suspect ne se décèle dans le silence angoissant des corridors immenses. Mais dans cette ville étrange, l'étrange naît à chaque pas, — et ce n'est tout de même pas l'étrange puisque c'est la succession logique des faits qui s'enchaînent les uns aux autres. L'épouvante naît précisément de cette logique implacable qui nous étreint dans ce décor de rêve, sous ce ciel

de lumière et de joie. Le regard de Laurent Evrard est aigu : il perce jusqu'au fond des choses, il fouille jusqu'aux arrière-plans des âmes, il discerne jusqu'aux ultimes chambres des palais. Et tout cela compose des histoires d'un fantastique moderne étonnant où Venise joue un rôle étrange et inattendu.

Pour Ginko et Biloba, c'est une autre affaire. Nous abordons avec les auteurs du *Voluptueux Voyage* ce que nous pourrions appeler la littérature satirique vénitienne. Il ne sied pas seulement qu'il y ait des snobs. Il sied qu'on s'en gausse, et l'on ne se moquera jamais assez de ces caravanes de soupirants qui, à la suite des vrais grands artistes, abordent le quai des Esclavons comme l'antichambre d'un temple sacro-saint. Puisqu'il y a encore tant de gens ridicules, n'existe-t-il donc plus personne pour en rire ? Ma foi si : voilà, conté à la diable, le tour de l'Italie du Nord tel qu'il a été exécuté par deux Parisiennes, Avertie et Floche, toutes deux d'une exquise amoralité, un peu trop grandes lectrices peut-être de la littérature de Willy, mais si naïvement corrompues qu'on leur pardonne d'avance toutes leurs clowneries sentimentales pour la façon prestigieuse dont elles les exécutent. Et puis il y a la petite minute d'émotion amoureuse indispensable à tout bon séjour à Venise. C'est Avertie qui la ressent, et avec beaucoup de sincérité, beaucoup de bonne grâce, un joli petit empressement à se faire câliner. L'objet amoureux est représenté par un solide gaillard Anglo-Saxon sur lequel les langueurs vénitiennes n'ont aucune prise et qui en donne pour son argent à la petite Française. Joli souvenir à épingler dans sa mémoire entre une excursion à Chioggia et une vue de la Salute. Joli petit travail littéraire exécuté avec une heureuse nonchalance par deux auteurs qui n'ont que très peu de respect pour les conventions mondaines, mais qui ne sont tout de même pas fâchés de promener leur espiègle ironie dans le décor sentimental du jour.

Plus lourde maintenant, beaucoup plus lourde, bien que minutieusement observée, est la vision vénitienne que grava Abel Hermant au début d'un de ses derniers livres, *les Affranchis*. On sait que cet excellent peintre de caractères, qui veut à toute force être un peintre de mœurs, réussit fort bien le portrait. Il est un peu prolixe et l'accumulation des traits qu'il réunit fatigue à la longue, mais il n'empêche qu'il sait cam-

per des types contemporains. On ne trouvera de la vision de Venise que juste ce qui convient pour situer les scènes de son œuvre, mais on observera la réunion sur la lagune de la société la plus hétéroclite, la plus amusante et, au demeurant, la plus vraie : c'est une cruelle et profonde satire des mœurs contemporaines ou, si l'on veut, des mœurs des voyageurs vénitiens d'aujourd'hui.

Nul assemblage ne fut, en effet, plus bizarre que celui des touristes qui se rejoignent au Lido ou sur le quai des Esclavons. Par ce que nous avons dit de la folie vénitienne, on juge de la qualité des snobs qui viennent y tenir le rôle de figurants. Tous les amants de l'univers en rupture de ban, tous les aventuriers, tous les détrousseurs de cœurs, tous les amoureux et tous les poètes, vrais ou faux, tous les concierges épris de littérature et tous les vrais gens de lettres y surgissent, y passent, s'y donnent rendez-vous ou s'y cachent. La haute société cosmopolite de Venise est ahurissante, et il est dommage, en vérité, que ni Jean Lorrain ni Abel Hermant ni quelque autre peintre ne soit parvenu à nous en donner une image définitivement ressemblante.

Cependant, l'on voit que, de toutes parts et par tous les côtés, nos artistes littéraires se sont efforcés de nous fournir une série de clichés du décor sentimental à la mode. Nous avons cité quelques manières de Vénitiens modernes, nous en pourrions citer bien d'autres, tout écrivain qui se respecte ayant tenu à honneur de faire figurer au moins une fois ses héros dans la cité des lagunes. Cette ville-refuge est une ressource si commode dans les cas de crise sentimentale aiguë ! C'est le pont aux ânes de toute aventure de cœur un peu mouvementée, le décor obligatoire du deuxième acte, celui pendant lequel les deux protagonistes se lasseront d'eux-mêmes ou se tromperont ou se sacrifieront ou s'abandonneront mutuellement ; c'est le chapitre final des romans bien faits ou les cinquante pages d'essai du jeune auteur riche « qui vient de là-bas » et qui confectionne aussitôt sa plaquette, — avec tirage à part bien entendu et exemplaires numérotés sur Chine ! C'est la cité rêvée de toutes les lectrices de province, le phare éblouissant vers lequel se guident tous les jeunes gens. C'est à la fois, comme dit Maurice Donnay, « la Ville pour lunes de miel et pour ruptures » et la cité tragique où l'on goûterait, avec quelle volupté

chargée de littérature ! quelque « bonheur dans le crime » même si l'on n'avait commis aucun crime et qu'on puisse bien plus aisément trouver le bonheur au coin du feu et les pieds dans ses pantoufles !

Ne protestons point trop, cependant, contre les ridicules du décor sentimental à la mode. D'abord chaque époque a eu le sien, inventé, comme le nôtre, par quelque grand poète ou quelque grand artiste, et lamentablement galvaudé ensuite par des écrivains de quinzième ordre. Et puis il faut se dire qu'au fur et à mesure que la civilisation vieillira, elle éprouvera un besoin de plus en plus grand d'élire comme décor sentimental la ville la moins soumise à ce qu'on est convenu d'appeler le progrès. S'il doit se créer plus tard, selon certains prophètes, des « villes de plaisirs » où les esprits vulgaires pourront trouver en abondance les voluptés de toute espèce réclamées pour leur fringale de jouissance, il est non moins certain que l'élite, et, avec elle, son cortège de snobs, réclamera des « centres supérieurs », si l'on peut nommer ainsi des décors choisis et rares, très anciens toujours probablement, fameux par leur passé, où l'on puisse s'imaginer vivre une existence en beauté. Venise sera-t-elle encore de ces cités-là ? Sans doute, si, à cette époque, ses canaux ne sont pas comblés, les tramways électriques installés, les palais démolis. En tout cas, elle aura été le décor sentimental par excellence de toute notre époque, la toile de fond devant laquelle il se sera débité le plus de littérature depuis vingt ans, l'accessoire indispensable à toutes les passions fortes, — et c'est bien déjà quelque chose. Ce n'est point de sa faute, assurément, si elle aura été aussi le témoin muet de toutes les sottises que les snobs ont commises en son honneur depuis le même temps, et qui l'auraient ridiculisée, si l'on pouvait jamais ridiculiser la beauté !

JULES BERTAUT.

LE BUSH AUSTRALIEN ET SON POÈTE

(*Suite*[1])

—

II

LE POÈTE DU BUSH

Henry Lawson naquit il y a quarante ans, sous la tente qu'avait plantée, au cœur du bush, le pauvre cultivateur que fut son père.

A l'entrée de la tente, raconte Lawson, il y avait une petite chambre d'écorce, doublée de planches, et tendue de vieux journaux. Le sol de terre battue était blanchi à la chaux. Il y avait une cheminée dehors (2), à côté de la porte, laquelle était vitrée. Il y avait un grand arbre devant la tente, un gommier bleu (3), je crois : je sais qu'il avait le tronc fourchu. Cet arbre fut la grande inquiétude de mes premières années. J'avais une terreur d'enfant qu'il ne tombât sur la tente. J'étais sûr qu'il tomberait quelque jour. Peut-être qu'en regardant en l'air j'avais vu les nuages blancs fuir au-dessus de l'arbre, en sorte que le sommet de l'arbre m'avait paru se déplacer. La tente et l'arbre sont mes premiers souvenirs. Je les vois toujours devant moi dans une sorte de demi-lumière — plus triste que tous les crépuscules — loin, bien loin, au début du monde, au fond du passé.

L'arbre et la tente étaient situés à 250 kilomètres à l'ouest de Sydney, dans un lieu qui s'appelait alors Pipeclay et qui aujourd'hui est redevenu désert. Voici ce qu'il était il y a quarante ans, au moment où, les chercheurs d'or venant de l'abandonner, quelques fermiers à leur tour essayaient d'en tirer parti :

Pipeclay consistait en une colline pierreuse et stérile, deux petits ravins criblés de trous de mineurs à demi éboulés, quelques cabanes

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 319.
(2) Pour éviter les incendies, la cheminée d'argile du bushman est élevée en dehors de la tente ou de la hutte. L'âtre ouvre dans la pièce, mais le conduit ne touche même pas la paroi.
(3) Un arbre appartenant à la variété d'eucalyptus la plus répandue en Australie, et dans le reste du monde (*E. globulus*). Son feuillage est bleuâtre.

disjointes, une vieille ferme ou deux aux alentours, des broussailles gris-bleu, des chardons, des cactus, des mauvaises herbes, des chèvres, et autres laideurs et désolations. Pourtant les collines étaient bleues à l'horizon...

Je ne sais pas si mon père avait pris cette sélection parce qu'il désirait faire de la culture, et croyait que le sol en était bon. Notre concession, d'environ 300 acres, tenait l'extrémité de la colline. Les parcelles qui n'étaient pas trop abruptes pour être labourées étaient d'une terre grise et pauvre ; dans le bas, le sol était recouvert des amas d'argile rejetés par les chercheurs d'or. L'entreprise était insensée. Toute une vie de labeur incessant n'aurait pas suffi à approprier le terain. Décidément je crois que le père avait cédé à son instinct de chercheur d'or. Pendant bien des années, il ne cessa pas de creuser des puits à ses heures de loisir, ou de chercher sur quels points il pourrait en creuser.

Cet obstiné mineur était un petit matelot norvégien, aux yeux bleus, à la barbe rouge. Les gens du bush l'appelaient Lawson, mais son vrai nom était Larsen.

A vingt ans, il avait déserté son navire pour courir dans le bush à la recherche de l'or. Il en avait trouvé, comme tout le monde, et, comme beaucoup d'autres, avait tout perdu. Pour pouvoir exploiter en grand, il avait acheté de coûteuses machines ; elles s'étaient trouvées inutilisables. Alors il avait dû se faire charpentier, peintre, maraîcher, maçon, suivant les besoins des localités où il passait. Mais, fidèle à sa passion, entre deux périodes de travail, il retournait chercher de l'or dans le bush. Après quinze ans de cette existence partagée, il s'était marié, avait pris cette concession de Pipeclay, choisie on sait comment. Au bout de quelques années, il vendit sa terre, et revint à ses métiers antérieurs. Mais, jusqu'à son dernier jour, tous ses loisirs, toutes ses économies, furent consacrés à la recherche de l'or.

C'était un homme grave et doux, un travailleur acharné et un buveur d'eau. Il avait reçu une bonne instruction, parlait bien l'allemand et l'anglais, et comprenait le français. Il avait cinq enfants et les adorait. Quand il mourut, presque pauvre, il avait deux prospecteurs à ses gages.

Quant à la mère de Lawson, il semble qu'elle dût se sentir aussi dépaysée que son mari dans ce bush où elle était née, car elle avait un goût très vif pour les lettres. Non contente de publier, dans les feuilles locales, des poèmes de sa façon,

elle fut quelque temps rédacteur en chef d'une revue enfantine. Elle lisait des vers à ses enfants. L'un des souvenirs les plus émus de Lawson est la révélation que sa mère lui donna tout jeune encore de l'harmonieuse mélancolie d'Edgar Poe.

Le don de poésie de cette femme lui venait, à ce que dit son fils, de l'étrange brigand dont elle était la huitième ou neuvième enfant. Lawson aime à penser qu'il tient, lui aussi, de ce grand-père. Il était originaire du Kent, et se disait de race gipsy. C'était en effet un grand diable au nez busqué, aux cheveux noirs et luisants. Complètement illettré, il avait fait tous les métiers du bush, auxquels il avait gagné et perdu plusieurs fortunes. A la fin de sa vie il était simultanément cabaretier, marchand de bois, loueur de voitures, fabricant de cercueils, fossoyeur et croque-morts.

Il logeait les morts comme il pouvait, dit Lawson, quelquefois entre deux grandes plaques d'écorce. Il avait d'ordinaire, sur les poutres de sa cuisine, des planches de cercueil qui séchaient doucement en attendant leur locataire. Mes tantes trouvaient cette habitude parfaitement horrible. — De plus, on prétend qu'il distinguait souvent quel serait son prochain client, et taillait d'avance le cercueil, au jugé.

Parfois, le bonhomme s'agenouillait brusquement au milieu de la route pour considérer attentivement un caillou. Lorsque toute la population flottante, serrée en cercle autour de lui, le dos ployé, les mains sur les rotules, était plongée dans la contemplation du susdit caillou, il se relevait impassible, et s'en allait sans dire un mot.

Jamais je ne l'ai vu rire. Mais, un jour, un de mes petits camarades était dans la forêt, lorsqu'il vit grand-papa s'approcher de l'endroit où il se trouvait. Mon grand-père se croyait seul. Et mon camarade le vit tout à coup se mettre à rire, *rire*, RIRE !

Moi aussi aujourd'hui je connais des moments où j'aimerais sortir de ce monde un instant, et rire.

Je me rappelle qu'il buvait. Mais moi aussi je bois... Il était peu honnête en affaires, et vendait pour du *stringy bark* (1) ce qui n'était que du gommier bleu. — Il était voleur de poules. Un jour que je le voyais jeter du pain à une poule, je lui demandai si elle était à lui. « Non, petit, pas encore, me répondit-il, avec un demi-sourire, mais bientôt, bientôt ». Nous étions à l'approche de la Noël.

J'étais le seul qui pût le décider à chanter. Il avait une voix nuancée, et savait toutes sortes de chansons étranges.

(1) Bois très dur, fort apprécié, et devenu assez rare.

Dans sa jeunesse, il avait été renommé comme danseur, et pour le don curieux qu'il avait d'improviser des chants et des contes. On le croyait fort peu capable de sentiments profonds ; mais moi, qu'il emmenait souvent avec lui, je découvris en lui un poète muet, un poète des arbres et de tout ce qui vit à leurs pieds ou dans leurs branches. De temps en temps il allait camper dans le bush pendant plusieurs jours, pour l'unique plaisir d'être seul.

De ces quelques descriptions de lieux et de personnes ne se dégage-t-il pas déjà une impression de bizarrerie et de tristesse ? Et ne voit-on pas déjà l'hérédité, l'exemple et les spectacles journaliers menacer de mélancolie et d'inquiétude toute l'enfance de Lawson, et le reste de sa vie?

Ses petits camarades, bien qu'ils ne soient pas doués de son excessive sensibilité, n'échappent pas à la demi-folie qui naît de la solitude. Voici dans quel univers leur ignorance et leur imagination les font vivre:

Pour nous, le monde tenait tout entier entre les collines de Mudgee. Pipeclay en était le centre. Mudgee, à deux lieues de là, était dans le monde ; Sydney était quelque part tout au bord, ou derrière. Le monde ne pouvait pas être plat, à cause des collines, ni rond non plus, pour la même raison.

Il était mal de désigner du doigt la lune, ou de mentir; il était mal aussi de prononcer le mot « diable ». Le fantôme du père Robertson habitait toujours sa vieille hutte déserte ; Fred. Spencer l'avait vu un soir par les interstices des planches. Le fantôme du vieux Joe Swallow habitait une cabane de pierre au bas de la Combe des Arbustes ; le fantôme du Chinois, sur une tombe, dans la Combe d'Or ; et l'Homme Velu, dans le Long Ravin. Nous autres gamins allions souvent nous promener au clair de lune sur la colline, et, assis en cercle, nous nous entretenions de ces revenants jusqu'à ce que nous eussions tous peur. Alors l'un de nous se levait, et s'enfuyait chez lui, et toute la bande courait à sa suite avec des cris.

J'avais sept ou huit ans, dit Lawson, lorsque je commençai à être tourmenté par la terreur de « devenir grand ». J'avais aussi l'idée que j'avais déjà vécu auparavant, que j'étais devenu un homme, et que j'avais connu la vieillesse et la mort. Je confiai cela à mon père, qui en parut très troublé. Je dormais dans un petit lit voisin du sien, et je tenais sa main calleuse jusqu'à ce que le sommeil fût venu.

J'étais toujours en mouvement et ne pouvais pas rester enfermé. Dans tous les jeux je montrais de la force et du courage ; mais je ne voulais pas me battre, estimant que c'était mal. Ma sensibilité

était extrême ; je me sentais isolé et malheureux ; on me considérait comme un peu fou. Mes tantes disaient que c'était grand dommage que je ne fusse pas une fille.

Il y avait père, mère, et un tout petit frère, mais j'avais l'impression d'avoir commencé seul la vie. C'est eux qui étaient entrés dans mon existence, plus tard. Il y a eu des périodes de mon enfance où il m'a semblé vivre seul, où ma mère et mes frères, mais mon père moins souvent, semblaient disparaître entièrement de ma vie. A mesure que j'ai grandi, le sentiment et le désir de la solitude ont grandi avec moi.

Pipeclay posséda quelque temps une école. C'est le père de Lawson qui la construisit, avec des planches et de l'écorce, et qui raccommoda et compléta le vieux matériel scolaire envoyé par la petite ville de Mudgee, mentionnée plus haut.

Le maître, nommé et salarié par les fermiers du pays, était un grand diable d'Irlandais, fermier lui-même, et qui épelait « anxiety » avec un *c* : « anxciety »! Lawson est positif sur ce point. Et il ajoute : « Il n'est pas étonnant que, plus tard, certain prote ait refusé de composer ma prose, en affirmant que mon orthographe le démoralisait. »

Notre géographie disait : « Les habitants de la Nouvelle-Hollande sont parmi les humains les plus incultes et les plus dégradés qu'on puisse trouver sur la surface du globe. » Elle disait encore : « Quand vous sortirez de l'école à une heure, le soleil se trouvera au Sud. » Le maître expliquait tout cela et on l'en croyait sur parole; il le fallait bien ; c'était dans le livre (1).

L'arithmétique resta pour moi aussi mystérieuse que l'orthographe. En 1897, lorsque je fus nommé instituteur dans une école maorie, je pouvais à peine faire une addition un peu longue. J'écrivais d'avance les solutions des problèmes au dos du tableau noir, et je bluffais tant que je pouvais; car j'avais une grande élève de vingt ans, plus forte que moi en arithmétique ; elle guettait — comme un chat guette la souris — les occasions de me prendre en défaut. J'avais à donner mes moyennes de présences avec deux décimales, et il me fallut travailler dur et longtemps avant de savoir m'y prendre.

Pour ce qui est de l'histoire, jusqu'à l'âge de dix-sept ans, où je suivis des cours du soir à Sydney, je ne connus aucun autre souverain d'Angleterre que la reine Victoria. J'avais cependant une vague idée d'un certain Guillaume IV.

(1) Cette Nouvelle-Hollande peuplée de noirs est aujourd'hui l'Australie peuplée de blancs. — L'étonnement des écoliers prouve que la tranformation était déjà accomplie il y a 20 ans. Il est à peine besoin de rappeler qu'en Australie, à midi, le soleil est au Nord.

Parmi les élèves il y avait un iguane noir (1). Il vivait au creux d'un arbre mort tout voisin de l'école, et le maître l'avait pris sous sa protection. Durant les jours d'été, il venait s'allonger sur une poutre, au-dessus des bancs des filles, pour s'instruire un peu, et sommeiller beaucoup. L'ânonnement de la classe paraissait lui détendre les nerfs. Quelquefois, quand le maître avait le dos tourné, un des gamins s'écriait tout à coup : « Hé ! les filles, v'là l'iguane qui tombe ! » Si vous les aviez entendues crier !

Cette école comptait, paraît-il, deux élèves modèles, outre l'iguane, et Lawson était l'un des deux. Devait-il cette supériorité aux mérites de ses « narrations » ? Nous savons seulement que, vers onze ou douze ans, il a déclaré à ses parents son ambition d'être un écrivain. Le père a été furieux, mais la mère a été contente. Le pauvre gamin se repaît de Dickens et de Bret Harte, qui resteront ses auteurs favoris. Depuis trois ans, il est à moitié sourd ; il a dû renoncer au violon, et s'est rabattu sur le dessin, que personne ne peut lui montrer. Sa tristesse est profonde, et son maître en est si frappé que plusieurs fois il lui demande si ses camarades l'ont tourmenté. « Mais ce n'était pas cela, dit Lawson ; et je ne pouvais pas expliquer ce que j'avais. »

Il lui arrive de s'échapper bien vite, à la sortie de l'école, pour être seul plus tôt. Deux ou trois fois, Mary, la petite camarade dont il est amoureux, court après lui et s'efforce de le ramener, mais elle finit par y renoncer. Il est surnommé « balmy Harry », « Harry le maboule ».

Vers cette époque, la mère s'étant brouillée avec le clergyman qui a la haute main sur l'école de Pipeclay, Harry est envoyé à l'école catholique de Mudgee. Tous les matins, avant d'enfourcher la vieille haridelle dont on lui a fait cadeau, il doit d'abord traire les six ou sept vaches de la famille, et aller attraper son cheval dans la brousse. « J'avais, dit-il, des camarades qui devaient traire jusqu'à quinze vaches, et se levaient avant le jour, par les fortes gelées. »

§

Mais ces enfants ne connaissent assurément ni ses peines, ni ses joies. Son ambition est de devenir un grand peintre ou un grand écrivain, et il étouffe dans un milieu hostile à ses

(1) Inoffensif géant de la famille des lézards.

rêves. De temps à autre, une tournée artistique passe par Mudgee, pour y chanter quelques refrains ineptes, ou y jouer de noirs mélodrames interminables. Ce sont les seules fêtes spirituelles que le bush puisse lui offrir.

A propos de décors, dit-il quelque part, j'assistai un jour (événement mémorable) à une soi-disant représentation de quelque chose qui s'appelait : « Dick Turpin et Tom King (1). » La représentation était donnée au profit et par les sociétaires d'une « Amateur Dramatic Society », dans le local de l'Ecole d'Arts et Métiers de Mudgee. Le dit local était, à cette époque, pour les gens du bush, un imposant édifice puisque « il y avait un étage dedans ». En outre il faisait parade, aussi fréquemment que possible, d'un morceau de décor, qui était aussi grand, ou un peu plus, qu'une grande carte murale. Ce bout de décor fut déployé, ce soir-là, sous les plus futiles prétextes, à peu près pour toutes les scènes dont le lieu n'était pas évidemment un intérieur. Et chaque fois que le héros de la pièce, qui était aussi le poète de la localité, y faisait allusion, c'était pour dire, en monologuant, avec des gestes de forcené : « Ah ! quels lieux enchanteurs !... Oh ! mon âme, c'est ici, c'est dans le sein de ces majestueuses solitudes, etc... » Ou bien, dans une scène d'amour, un bras occupé, et l'autre faisant le moulinet : « Elle enfin, elle, ma bien-aimée ! Ah ! vous et moi, seuls avec la Nature, avec tout ce qu'elle inspire à nos âmes... » Et ainsi de suite.

Mais la première vue de ce décor (c'était la première fois que j'allais au théâtre) me coupa la respiration ; et j'en restai longtemps bouleversé.

A treize ans, son temps d'écolage est fini. Il aide son père à exploiter la sélection ; et, parmi toutes les tâches dévolues à ses frères et à lui, se fait donner de préférence celle de mener paître les vaches parce que ces longues et lentes promenades lui permettent d'être seul, et de lire davantage.

Sa surdité devient totale, et il va consulter un spécialiste de Sydney, qui ne peut rien pour lui. Au retour, il se fait embaucher comme peintre en bâtiments, dans une petite ville voisine de Sydney. Puis il rentre à Pipeclay ; mais le pays est ruiné par la sécheresse, et le père l'emmène construire une école avec lui dans une localité des environs.

Il devient à quatorze ans un excellent ouvrier du bois. Il possède trois métiers.

(1) Les deux personnages ainsi nommés furent les confrères anglais et les contemporains de notre fameux couple : Mandrin et Cartouche.

La sécheresse prend fin, les deux charpentiers reviennent à Pipeclay; mais deux ans de suite diverses maladies détruisent toutes les récoltes. Alors on vend la sélection, la mère et les enfants émigrent à Sydney, et les deux hommes vont charpenter et peindre les maisons de Rylstone, puis celles de Mount Victoria.

« La Nature, dit Lawson, m'avait fait naître menuisier; j'aurais dû le rester. » Et cependant il ajoute : « Chaque trou du maquis dans lequel nous allions travailler paraissait plus affreux que le précédent. » Il ne peut s'accoutumer à la tristesse du bush : « Rien, dit-il quelque part, ne peut ajouter à la laideur d'un bungalow australien. »

Une deuxième fois Lawson veut consulter un spécialiste. Il a seize ans et possède quelque argent. Il ira à Melbourne, par mer, et voyagera en première classe. Pour la première fois, un peu de confort et de gai loisir entrent dans sa vie.

Ce fut magnifique, dit-il; nous étions une heureuse petite bande, y compris le capitaine; et il y avait à bord une bonne fille sans façons qui me fit sortir un peu de moi-même, et triompha de ma sauvagerie. La question étonnante du garçon de bord : « Thé ou café, Monsieur? » contribuait à me faire du bien, et me laissa une impression que je n'ai jamais oubliée. Comme je devais sembler rustique avec mes pauvres vêtements achetés dans un magasin des Montagnes Bleues. Je ne savais que faire de mon chapeau, ni de mes mains. J'attaquais le poisson avec un couteau.

Arrivé à Melbourne, il constate, après avoir payé son fiacre, qu'il lui reste de quoi vivre huit jours. C'est inutilement qu'il se rend plusieurs fois à l'hôpital spécial; sa surdité est incurable. C'est en vain qu'il essaie aussi de se libérer de sa pauvreté. Il travaille d'abord dans une manufacture de wagons de chemins de fer, puis dans une manufacture de tramways; sa tâche consiste à donner aux voitures la première couche de couleur (1). Cela lui rapporte cinq francs jour. Il veut faire mieux et passe au service d'un industriel qui retouche à l'encre de Chine les agrandissements photographiques. Le pauvre Lawson n'arrive même pas à retoucher convenablement les habits des portraits, et revient à la menuiserie; son employeur lui fait agencer un magasin qu'il vient de louer. La maison fait de mauvaises affaires, et Lawson retourne à Sydney (mais en

(1) Ou plutôt, pour être tout à fait exact et technique, à les « imprimer ».

troisième classe, cette fois). Il y retrouve sa mère et ses frères ; le père est toujours dans le bush, construisant et peignant des maisons de bois. Lawson reprend son inutile combat. Tous les matins, son réveil, qu'il a placé sur une feuille de fer-blanc, pour être sûr de l'entendre, l'arrache au sommeil à cinq heures. Il a dix-sept ans, et parfois « il serait prêt à vendre son âme pour une heure de sommeil ». A six heures, il prend le train-ouvrier. Quand il peut surmonter son envie de dormir, il lit. Son ambition est de passer l'examen d'immatriculation (le baccalauréat). Après le travail, à sept heures, il va au cours du soir, à Sydney. Dans la journée, il peint des wagons. Il arrive que ses doigts saignent, en hiver, quand il passe à la pierre ponce les panneaux des voitures.

J'avais un profond désir de quelque chose de mieux, de plus élevé, de différent en tout cas, mais je sentais trop bien l'absolue inutilité de mes efforts, aussi je ne négligeais aucune occasion de me perfectionner dans mon métier. J'étais très timide, et sentais vivement toutes mes imperfections : ma surdité, mes manières incultes, mon entourage, mes vêtements, ma maigreur et ma pâleur, ma mauvaise écriture, ma mauvaise prononciation, mes fautes de grammaire. — J'avais horriblement peur des femmes que je ne connaissais pas, et quand elles semblaient s'intéresser à moi, je m'imaginais que ce devait être par pitié, ou qu'elles se moquaient de moi. Deux fois je me présentai à l'examen et fus refusé. La seconde fois j'avais une belle grande pièce à mon fond de pantalon, et des souliers empruntés à mon père. Comme je ne pouvais pas entendre la dictée, on me prit dans une salle séparée, où un vieux professeur édenté me dicta en irlandais. J'échouai en tout, sauf en histoire et en composition anglaise.

Je ne sortais jamais le dimanche ; quand je ne travaillais pas, j'étudiais. Et comme mes gains réguliers allaient intégralement à la famille, je payais mes vêtements et mes frais d'études en faisant des heures supplémentaires. Je lavais et réparais mes effets moi-même. J'ignorais alors le linge amidonné.

J'ai su ce que c'est que d'être sans travail en hiver, se lever dans la nuit pour aller aux bureaux du *Herald*, à quatre heures du matin, et se joindre au groupe des miséreux qui frottent des allumettes et les promènent du haut en bas de la colonne des « Offres d'Emplois » sur la feuille encore humide collée à la devanture. J'ai su ce que c'est que de marcher pendant des heures, pour aller demander une place déjà prise ; et d'errer au hasard par les rues dans des vêtements minables déjà et rapiécés, avec l'âme furtive d'un criminel.

Lawson a donné à l'Australie un équivalent du *Chant de la Chemise ;* c'est une demi-douzaine de strophes énergiques et tristes, célèbres en Australie, où il décrit « les Visages qui passent dans la Rue », les visages des pauvres gens. C'est à cette période de sa vie qu'il les croisait matin et soir :

Les Visages de la Rue passaient tout le temps, dit-il. Les visages creusés, les corps amaigris aux pauvres vêtements pitoyables. Ils venaient vers moi et passaient, me rejoignaient et passaient, et semblaient chercher mon regard pour implorer de la sympathie, du secours, une direction, quelque chose — je ne savais pas quoi. Et mon visage était de leur nombre, et non le moins pâle et le moins hâve, et mon corps n'était pas le moins maigre et le moins minablement vêtu.

Il est socialiste naturellement ; il est même républicain; et le démon de la poésie commençant à l'agiter,il envoie ses premiers vers au *Sydney Bulletin.*

§

Ce célèbre hebdomadaire socialiste et satirique,nationaliste et, littéraire, est le plus intéressant périodique d'Australasie. Il a, entre autres mérites, celui d'avoir guidé beaucoup de vocations naissantes. Tout l'Empire Britannique connaît le *Bulletin*, et pour un jeune écrivain australien, y être accueilli est le premier pas vers la gloire. C'est pourtant une revue pour bushmen, cavalière et volontairement vulgaire. Le courrier financier s'intitule *Affaires*, *Vols*, *etc...* Dans chaque numéro figurent les critiques des articles, poèmes et dessins, refusés par la rédaction. L'idée est tout à fait intéressante. Mais voici dans quel style les auteurs sont avertis de leurs insuffisances :

John Mac C. Vous vous demandez ce qui arriverait « si toi et moi nous descendions le vieux chemin creux »? Un meurtre, sûrement. — *Eugène O'B.* Croyons très volontiers qu'ils ont été « écrits en moins de 24 heures » ; ça se voit. N'en envoyez plus à moins d'y avoir réfléchi 24 jours... — *J. R. R.* Vous n'êtes pas poète. Et votre histoire nous a coûté 80 centimes de surtaxe. — *Lorenz.* Notre journal demande à l'Archevêque de promulguer des prières spéciales pour les auteurs qui mettent en péril l'âme de nos rédacteurs en nous envoyant des manuscrits roulés. — *C. F. M.* et *et Cie.* Et vous vous êtes mis à plusieurs pour produire ce pauvre petit poème émacié ? Non vraiment... — *Un apprenti.* Vous avez

choisi votre nom de plume avec une exactitude qui nous émerveille.

Ce ton et ce style feraient paraître collet-monté nos revues de jeunes les plus désinvoltes. C'est pourtant grâce au *Bulletin* que les quelques Australiens qui écrivent ont pu se compter et se faire connaître.

Après deux envois bien accueillis, mais non publiés, Lawson eut la joie de voir paraître enfin, à l'occasion de la fête nationale et socialiste de « la Journée de Huit Heures » (1), son poème intitulé *Fils du Sud* ou *Chant de la République*. C'était en 1888, avant la création du « Commonwealth ». Puis, dans le numéro de Noël de la même année, parut son premier conte. Quelques jours après son père mourait, non sans avoir triomphé de la gloire de son fils. Il demandait à tout venant : « Avez-vous lu le conte de mon fils, dans le *Bulletin?* » Ce conte devait lui plaire ; il était tiré de la vie même de Lawson, et s'appelait *Ouvrier avec son père*.

§

Lawson, au moment où il apprit par télégramme la nouvelle de cette mort, était en train de peindre un plafond à Sydney. Il en était à son vingtième ou trentième emploi. Il avait d'abord voulu, dans sa fabrique de wagons, passer de l'atelier des peintres au bureau de la correspondance ; mais il était incapable de rédiger une lettre d'affaires. On l'avait employé à cuber le bois brut ; mais il ne pouvait pas calculer assez rapidement, et était tombé au métier de manœuvre, transportant les poutres à travers le chantier. Sur quoi il était parti ; et, tantôt peintre, tantôt menuisier, toujours partagé entre les rêves irréalisables et les réalités trop basses, avait connu toutes les peines de l'ouvrier sans vocation, et de l'artiste sans loisirs.

§

Et il est arrivé que cet homme, qui a écrit les plus beaux vers australiens, a badigeonné de ses mains les poutres du gibet de Sydney.

A partir de 1888, nous ne savons plus l'ordre exact de ses avatars. Il achève ses travaux de peinture à l'Institut des

(1) On voit à Melbourne, au sommet d'une colonne, un globe terrestre autour duquel s'enroule une banderole dorée, où sont inscrits les Trois Huit. C'est la Colonne de la Bastille des Australiens.

Sourds-Muets de Sydney, et va chercher de l'or en Australie Occidentale. On le retrouve journaliste à Sydney, poseur de poteaux télégraphiques et instituteur pour indigènes en Nouvelle-Zélande, tondeur et journaliste dans le bush, touriste à Londres, où il semble être venu trop tard et n'avoir rien vu.

§

En somme, il a vécu à Sydney et à Melbourne pendant sept ou huit ans, s'efforçant d'échapper à la pauvreté mentale et morale à laquelle le bush avait condamné son enfance. Il n'y a pas réussi ; il a dû retourner au bush. Nous y perdons ses traces. Nous savons seulement que de tous ses personnages il a été l'égal et le camarade. Avec Mitchell le tondeur, Dave le mineur, il a suivi, pendant de mortelles semaines, le swag sur l'épaule, les pistes poudreuses qui serpentent sous les gommiers géants. En route, il a bu les mixtures de rigueur avec les journaliers et les *sundowners*. En compagnie d'autres errants, il a fumé sa pipe aux campements du soir, pendant que bouillonnait le *billy* sur un feu vif de broussailles, allumé au bord d'un trou d'eau. On lui a conté bien des choses, il en a vu bien d'autres ; de temps en temps il écrivait soit un conte, soit quelques strophes, et le *Sydney Bulletin* popularisait par toute l'Australasie, et au delà, les productions du bushman obscur.

§

Au cours de cette vie errante, il lui arriva plus d'une fois d'imprimer des journaux dans le bush. Et dans sa prime jeunesse, il en fonda un à Sydney même. Voici comment il raconte cet épisode :

La vie du *Républicain* fut, maintenant que j'y repense, une lugubre farce.

Nous nous étions procuré une vieille petite presse qui avait voyagé, dans le temps, jusque par delà les Montagnes Bleues, — et Keep, mon associé, avait jadis été employé de magasin à Londres. A cette époque il était mince comme un fil, mais il avait une énergie, une vitalité, une aveugle confiance en lui-même, dignes d'une douzaine d'hommes gras...

Nous devions manœuvrer la presse à la main. La planche était inégale, vermoulue ; les caractères étaient de tout âge, en sorte qu'il fallait sans cesse creuser ou coller sur le cylindre. Je ne savais jamais

si la machine n'allait pas refuser le travail, ni pourquoi elle le refusait, ni pourquoi il lui arrivait parfois de bien marcher. Keep avait l'esprit inventif... Une fois il inventa une encre à imprimer, faite, je crois, de mélasse et de je ne sais quoi. Quand il faisait chaud, les rouleaux à encre attiraient les mouches et emportaient en passant tous les caractères qui tenaient mal. Le journal était illustré, je vous prie, de portraits qui venaient tout noirs, ou tout en blanc, ou moitié l'un moitié l'autre, ou tachetés, suivant la manière dont Keep avait joyeusement creusé ou collé sur son cylindre. Mais, avec du temps, il finissait par réussir, ou du moins à faire reconnaître que ce qu'il avait imprimé représentait un portrait. Alors c'était le texte qui commençait à disparaître ici et là ; il fallait coller encore. Puis il survenait un arrêt complet de la machine, ou quelque chose cassait... J'ai vu cette presse imprimer jusqu'à des deux cents et trois cents feuilles (sur une seule face) sans un arrêt ni un accident. Dans ces cas-là, vers la fin du tirage, Keep débordait d'ardeur et, pour peu qu'il fît chaud, ne gardait plus que son pantalon et sa chemise, ramassait tous les chiffons de papiers sales ou endommagés qui traînaient sur le parquet, et les mettait sous la presse. Je crois que, si la nécessité s'en était présentée, il n'aurait pas hésité à y faire passer jusqu'à sa chemise et son pantalon, plutôt que de désappointer deux de nos abonnés.

Les abonnés étaient bien peu nombreux, mais fort enthousiastes.

Keep achetait des lots de papier de couleurs et de grandeurs variées, à des ventes aux enchères après faillite ou après incendie ; il coupait ensuite ces papiers à la dimension voulue, au moyen d'un couteau à découper...

Nous fîmes déménager cette vieille machine assez souvent, pour des questions de loyer...

Une fois, notre presse fut installée tout au haut d'une maison de George Street, dans une longue chambre étroite qui avait une fenêtre à chaque bout. Nous nous procurâmes une petite presse à prospectus, et une petite brocheuse ; — et alors Keep fut heureux. Nos affaires prospérant, il acheta un hamac, le suspendit dans la chambre et y dormit régulièrement, pour être toujours prêt, je suppose. Peut-être rêvait-il d'éditions spéciales...

Nous rebaptisâmes *le Républicain*, en fîmes *le Nationaliste*, en dépit de mes préférences. Nous finîmes par le lâcher juste au moment où il commençait à être un fardeau moins lourd.

Keep excelle aujourd'hui dans l'élevage des chats d'Angora, et il va au temple le dimanche.

§

Aujourd'hui on rencontre quelquefois Lawson dans les rues

de Sydney. Mais il faut le dire avec toute la pitié, et tout le respect qu'on doit aux vaincus, il n'est plus que le souvenir et la ruine de ce qu'il a été ; ses rêves eux-mêmes l'ont abandonné. On peut parler de lui maintenant comme s'il n'était plus de ce monde, et il ne lira jamais ceci. Tout conspirait contre lui pour lui donner le besoin des joies automatiques de l'alcool ; l'hérédité, comme il le fait remarquer lui-même, en parlant de son grand-père, la tristesse du bush, la tragédie de sa vie avortée, l'exemple universel des bushmen, et enfin le désir si naturel aux artistes de jouir à tout prix de la plénitude de leur imagination...

Il y a quelques années, au moment de son voyage à Londres, arrivé à la notoriété, il tenta de se ressaisir ; certains poèmes écrits à cette époque marquent des élans courageux vers une vie nouvelle ; mais il était trop tard. Le poison cérébral qui lui avait permis de vivre et d'écrire pendant les années solitaires de sa dure existence de bushman, avait détruit sa volonté et sa force de production, au moment où une vie moins âpre s'ouvrait devant lui. Condamné à vivre en bushman, c'est en bushman qu'il finit.

§

Ce qui précède suffit sans doute à établir que Lawson est exceptionnellement documenté, et que le pays qu'il nous révèle n'est pas aussi dénué d'intérêt qu'on le croit volontiers.

Quant à la valeur littéraire de son œuvre, l'espace fait défaut pour l'examiner ici. Deux faits essentiels sont à signaler pourtant.

D'abord les quelques citations que nous venons de lire donnent bien la perception immédiate, indiscutable, qu'il s'agit d'une œuvre vivante.

C'est-à-dire féconde, capable d'évoquer des images et d'éveiller des idées, de faire entrevoir ce qui n'est pas dit expressément, et de parler, suivant les heures et les esprits, en termes différents. Une œuvre d'art, en somme, car, inné ou savant, l'art est toujours le pouvoir de créer des formes à la fois uniques et fécondes...

Et en second lieu, une œuvre de ce genre occupe dans nos littératures modernes une place qu'il reste à indiquer.

Il n'est rien dans l'histoire de plus grandiose que l'accrois-

sement de puissance des Européens d'Occident depuis le xve siècle ; et pour n'en mentionner qu'un seul aspect, celui qui nous concerne ici, leur expansion dans le monde est un phénomène sans précédent. Par leurs voyages de découvertes et d'exploration, ils ont décuplé la surface des terres connues. Aujourd'hui ils sont suzerains du monde entier. Ils ont jeté sur la planète un réseau de quatre-vingt-dix mille kilomètres de rails, et deux millions et demi de kilomètres de fils et de câbles électriques. Les plaines où couraient les bisons sont devenues des fontaines d'or, des greniers et des vergers ; derrière les récifs de corail des antipodes, et au fond des steppes, ont surgi des cités durables et complètes, avec leurs banques, leurs églises, leurs universités. Et leurs Parlements où l'on voit siéger — éloquents et corrects — d'anciens cannibales...

Or, tandis que la défaite des peuplades brunes de Ceylan par quelques Aryens a fait éclore les trente mille stances du Ramayana, et que les exploits des Grecs devant Troie ont été chantés sur tous les rivages helléniques, — à nous, plus amoureux des actions que des paroles, il paraît suffire que notre époque laisse nécessairement des témoignages de sa grandeur dans la réalité même, et dans les mornes exposés des ouvrages techniques. C'est à l'Europe entière que s'appliquent les paroles de Carlyle à son pays :

> Ton épopée, qui n'est point chantée en paroles, est écrite en grands caractères sur la face de cette planète ; en commerces de coton, en môles, en chemins de fer, en flottes et en cités, en Empires des Indes, en Amériques et en Nouvelles Hollandes, lisibles d'un bout à l'autre du système solaire. Mais toi, ô mon peuple, tu es muet. Tu es sage en actions, et stupide en paroles.

Non pas qu'il n'y ait plus de poètes parmi nous. Mais nous n'aimons plus les « grandes machines »... en poésie. La tragédie et l'épopée nous semblent aujourd'hui des monstres encombrants, des mammouths de la littérature, que l'accroissement de la civilisation a condamnés à disparaître. Dans les muséums où nous les avons relégués, c'est-à-dire dans nos Bibliothèques Publiques, nos Facultés des Lettres, et nos Théâtres Subventionnés, des amateurs peu nombreux continuent à venir de temps à autre mesurer du regard leur inso-

lite majesté, mais la mode, vraiment, en est passée — ou n'en est pas encore revenue ?...

Il est permis de croire que nos descendants aimeront à se reporter quelquefois aux débuts de l'ère scientifique, c'est-à-dire à nos fiévreuses années d'angoisses morales et de conquêtes matérielles; mais si les œuvres lyriques ou analytiques seront extrêmement abondantes, qui leur feront revivre les troubles de notre vie intérieure, que leur laisserons-nous qui leur raconte l'Action de notre Race avec cette force d'émotion qui caractérise l'œuvre d'art ?

Sully-Prudhomme a chanté, tout comme Kipling, les câbles sous-marins. Mais ces vers de savants sont moins connus et moins beaux que ceux du redoutable *Vase Brisé*, car le poète, aussi bien que ses lecteurs, était plus ému par le spectacle de la vie intérieure que par celui du domaine prétendu matériel. Nos inventions trop nouvelles et trop savantes nous semblent encore étrangères à nous-mêmes; nous ne sommes pas encore assez impersonnels pour nous associer aux pensées, à la Passion, aux triomphes de Prométhée, et les trouver aussi émouvants que la plainte amoureuse des bergers de la plaine.

On voit donc quel rôle jouent dans nos littératures circonspectes un certain nombre de romans, de contes et de poèmes, perdus dans la foule des documents psychologiques, des études sociales, et des rêves individuels, mais qu'il conviendrait de tirer à part et d'honorer hautement, parce que, en attendant mieux, ils constituent notre épopée.

Quand nos steamers et nos locomotives seront de vénérables antiquités, on relira avec une émotion que nous ne ressentons pas encore *la Pleine Mer* de Hugo, *la Bête humaine* de Zola, le *Day's Work* de Kipling. Lorsque les pays aujourd'hui tout neufs seront en pleine maturité, on considérera comme de précieux échos héroïques certains sonnets sur les Conquistadores, certains contes de Bret Harte ou de Jack London. Déjà les récits de Washington Irving ne sont-ils pas entrés dans la noble pénombre du classique, maintenant que les sky-scrapers écrasent de leur masse les collines de Kaatskill? Et maintenant que les premiers ballons nous semblent rudimentaires, *le Plein Ciel* de Hugo ne prend-il pas une profondeur d'épopée ? Un jour, les sky-scrapers et les aéroplanes auront aussi leur poésie, comme la barque et

la charrue. Le bush est déjà dans le passé, il sera bientôt dans la légende.

Si un poète-encyclopédiste écrivait jamais cette épopée de l'Européen Moderne, cet Hermès que Chénier méditait, et dont Camoëns écrivit un passage, assurément on y trouverait en bonne place le « Chant des Pionniers », le « Livre des Pays Neufs », et dans ce coin du poème figurerait certainement quelque réminiscence, quelque citation d'Henry Lawson, le conteur et le poète de l'obscure épopée du Bush Australien.

ÉMILE SAILLÈNS.

POÉSIES

—

INSCRIPTION LUE SUR UNE STÈLE

Je suis la Force,
Je suis la sève ardente et jeune sous l'écorce
Qui fait verdir la feuille et gonfler le fruit mûr,
Je suis l'été splendide et chaud, je suis l'azur
De la mer et l'ardeur du soleil et du vent.

Je suis la Joie,
Je suis le souffle du printemps,
Le rire de la source et le vol de l'abeille,
Et, dans la plaine aride où le soleil ruisselle,
La fraîcheur légère des pins.

O toi qui viens sur le chemin,
Si tu veux m'honorer, abandonne la flûte
Et les propos rieurs à la fin du festin ;
Reviens tout seul au crépuscule
M'apporter le bélier rétif et la colombe,
Et puis, avant que la nuit tombe,
En m'invoquant, laisse-les fuir
Tous les deux, vers le soir léger qui va venir,
Bonds puissants et battements d'ailes,
Puisque je suis la Force et la Joie éternelles.

LE JET D'EAU

Le jardin s'agrandit dans le silence bleu,
Le ciel a la couleur des turquoises qui meurent
Et, seule voix de l'air tiède et silencieux,
Dans les vieux bassins verts et mornes les eaux pleurent.

Une planète d'or veille sur la colline
Et là-bas, au détour d'une allée, un jet d'eau
Ressemble à quelque saule irréel qui s'incline
Et laisse jusqu'au sol tomber ses feuilles d'eau.

CHANSON

Le chemin est long
Et silencieux.
Je suis fatigué —
Donne-moi tes yeux,

Un peu de soir blond
Dort sur le chemin
Et s'est accroché
Aux rameaux des pins —
Donne-moi tes mains.

La nuit va tomber
Sous les lourdes portes
Je veux te coucher
Dans les feuilles mortes.

SAGESSE

Cultive le jardin de tes mains attentives,
Attache à l'espalier la vigne aux ceps tordus
Et plante les lauriers aux feuillages aigus
Près des cyprès épais qui font une haie vive.

Autour du puits profond, sur le vieux mur de pierre,
Fais grimper les rosiers de l'arrière-saison
Et, pour orner le seuil de ton humble maison,
De chaque côté, sème une rose trémière.

Car lorsque l'été d'or finira de sourire
Et de faire fleurir, orgueilleux et rigide,
Le laurier rose au pied de l'antique cyprès,

Quand l'automne viendra s'asseoir sur les degrés
De ton seuil, et frapper en silence à ta porte,
Il faut qu'en écoutant tomber les feuilles mortes
Ton heureuse vieillesse admire, recueillie,
Le raisin d'ambre clair qui pend au cep qui plie
Et voie sur les rosiers qui cachent la margelle
S'abattre lourdement des vols bruissants d'abeilles.

LE TEMPS

Mon passé devant moi dort comme une cité
Près de laquelle au bord d'un lourd navire noir
Je passerais, par une mer calme, le soir.

Je verrais les maisons, et toutes les clartés
Qui font aux murs obscurs des regards de lumière
Me seraient de nouveaux connues et familières.

Et là-bas, où le golfe écumeux mord la terre,
Brillante dans la nuit comme un phalène d'or,
Je reverrais brûler à travers le silence
La lampe de la chambre où dormait mon enfance,
Et je me reverrais moi-même, comme alors,

Lorsque je me penchais à ma fenêtre basse
Pour sentir les parfums qui montaient du jardin
Et la fraîcheur du soir qui caressait mes mains,
Mes mains moites, mes mains ouvertes à l'espace,

A la vie ignorée, mains avides d'enfant
Qui parfois se tendaient dans un geste dément
Vers la mer inconnue et sombre de là-bas.

Mais le navire noir ne s'arrêterait pas.
En vain je supplierais le Pilote inflexible;
Lui-même, accomplissant sa tâche irrémissible,
Pour que plus sûrement nous gagnions du chemin,
Malgré moi, me mettrait une rame à la main.

L'ÉTANG

Je reflète au-dessus des roseaux immobiles
La clarté du soleil et l'ombre des cyprès;
Je mire les matins radieux et tranquilles.

Et, lorsque l'ouragan traverse les fourrés
Et que le bois dément se soulève et s'agite,
Mêlant les ifs tordus aux nuages en fuite,
Je suis le ciel d'orage et l'épaisse forêt.

Ainsi tout l'univers dans mes eaux immobiles
Se reflète joyeux ou triste tour à tour,
Et le moindre frisson de la nuit ou du jour
Se mire, ombre ou clarté, sur ma face docile.

Toi qui penses souffrir et savoir, viens vers moi,
Homme, pâle reflet des apparences vaines,
Qui crois avoir créé ce qui se mire en toi;

Car je rafraîchirai tes chaudes mains humaines
De calme intarissable et d'éternel repos,
Si tu veux te pencher un moment sur mes eaux
Pour y connaître, avant que le soir soit plus sombre,
Dans l'image apparue au milieu des roseaux
Le reflet d'un reflet et l'ombre de ton ombre.

J. GALZY.

OLIVIER CROMWELL
AVANT LA RÉVOLUTION D'ANGLETERRE

I

CROMWELL DANS LE TROISIÈME PARLEMENT DE CHARLES Ier

Olivier Cromwell, Esq., paraît sur la scène parlementaire, à Westminster, comme membre pour Huntingdon, le « lundi 17 mars » 1628 (1). C'était le troisième Parlement de Charles ; de beaucoup le plus notable de tous ses Parlements avant le Long-Parlement, qui se trouva être le dernier.

Ayant rudement, avec une impétuosité et une indignation qui ne discutaient point, renvoyé deux Parlements, parce qu'ils ne voulaient point lui « voter des crédits » sans faire redresser les « abus », et ayant, entre temps et par la suite, échoué dans toutes les entreprises à l'étranger ou à l'intérieur, à Cadix, à l'Ile de Ré, à la Rochelle, enfin n'ayant point réussi non plus à trouver des crédits par des moyens extra-parlementaires, Charles « prit conseil de sir Robert Cotton sur ce qu'il y avait à faire » ; à quoi celui-ci répondit : « Convoquez un nouveau Parlement ». Ce dernier se réunit, avons-nous dit, en mars 1628, et dura, avec une prorogation, jusqu'en mars 1629. Les deux Parlements précédents n'avaient siégé que quelques semaines chacun, ayant été coup sur coup dissous avec indignation ; celui-ci dura près d'un an. Wentworth (Strafford) était de ce Parlement ; Hampden aussi, Selden, Pym, Halles, et d'autres connus de nous : tous ceux-là avaient été aussi bien des Parlements précédents ; Olivier Cromwell, membre pour Huntingdon, siégeait là pour la première fois.

Il est très évident que le roi Charles, déçu dans toutes ses entreprises, acculé réellement à une espèce de crise, désirait fort réussir avec ce Parlement, et qu'il se donna pour cela ce qu'il doit avoir regardé comme un mal incroyable. Le pauvre roi s'efforce visiblement, d'un bout à l'autre, de se surveiller,

(1) Il avait 29 ans. (N. du T.)

d'être doux et patient; intérieurement crispé et frémissant d'une royale rage. Malheureux roi, nous le voyons s'irriter, se cabrer, coursier plein de feu, mais bridé, caveçonné par d'innombrables liens et considérations; faisant de grands efforts pour rester calme. Hélas! rien n'y faisait. Ce Parlement était plus Puritain, plus attentif à la Loi rigoureuse et au divin Evangile qu'aucun autre qui fut jamais. Tous ces Parlements, aussi bien, grandissent étrangement en Puritanisme; de plus en plus véhémente monte de leur cœur à tous cette objurgation : « O Sacrée Majesté, ne nous mène pas à l'Antéchrist, à l'Illégalité, à la Perdition temporelle et éternelle ! » La Noblesse et la Gentry d'Angleterre étaient alors une très étrange réunion d'hommes. Le Squire anglais du XVIIe siècle apparaît clairement comme ayant cru en Dieu, non point comme en une figure de langage, mais comme en un fait littéral, plein de terreur pour le cœur du Squire anglais. « Il portait sur lui sa doctrine de la Bible », a-t-on dit, « comme notre Squire sa « giberne; il allait muni de cela, ne doutant de rien. » Le roi Charles suivait les traces de son père, mais avec une accélération effrayante : lui et ses respectables Traditions et Notions, habillées de vieux parchemins et de respectables vêtements ecclésiastiques, tiraient tous de leur côté; l'Angleterre et les Lois Eternelles tiraient de l'autre, — le déchirement s'agrandissant rapidement, jusqu'à ce que personne ne pût y remédier.

Ce fut le célèbre Parlement qui fit la Pétition des Droits (1), mettant avec cela tout Londres en l'air à grand renfort « de cloches et de feux de joie »... Il châtia les Prêtres Sycophantes, Mainwaring, Sibthorp et autres sycophantes arminiens (2), disgrâce de l'Eglise de Dieu, et il avait l'œil sur d'autres sycophantes d'Eglise, encore plus hauts placés, comme sur la source de tout; mais il prit garde à donner de l'ombrage en les nommant. Il « s'abstint de nommer le duc de Buckingham ». Il décida d'accorder d'amples subsides, mais pas avant qu'on

(1) La Pétition des Droits, présentée à Charles Ier par les chefs du parti patriote du Parlement anglais, avait pour but de redresser les abus du gouvernement de Buckingham. Après un semblant d'adhésion, le roi usa de moyens dilatoires qui aboutirent à la dissolution du Parlement et à son gouvernement personnel de deux années. (N. du T.)

(2) Les Arminiens sont une secte religieuse fondée par Jacques Harmensen (Arminius), théologien protestant, 1560-1600. Fort répandus encore en Hollande, ils avaient porté leur influence en Angleterre, vers l'époque de la Guerre civile. (N. du T.)

eût raisonnablement discuté sur les abus. Il fut, dans les formes, très bienveillant, calme de langage, prudent, respectueux, et, quant au fond, très résolu et très vaillant. C'est vraiment avec une vaillante et patiente énergie, d'une lente et ferme manière anglaise, qu'il fit, à travers une opposition et un découragement infinis et confus, sa Pétition des Droits et tout ce qu'il avait à faire d'autre. Quatre cents vaillants hommes, — vaillants et sincères, à leur façon! On déplore de trouver un tel Parlement enfoui sous les tas de décombres de Dryasdust. Sa mémoire, si quelque réelle mémoire de lui pouvait se dégager pour d'honnêtes gens et pour nous, pourrait être un conseil, — du moins serait-elle un étonnement. Nous allons tirer un extrait de cette énorme foire-aux-guenilles qu'est le Livre de Rushworth, le plus triste et inabordable monceau de rebuts, de joyaux enfouis sous des débris sordides, un joyau par charretée. Le lecteur, avec cet extrait, essaiera de se représenter la scène. C'est une vieille Lettre, que « le vieux Mr. Chamberlain de la Cour des Gardes », un gentilhomme absolument inconnu de nous, reçut, fraîche et nouvelle, avant de se mettre à table, un matin de juin de l'année 1628; vieille Lettre dont, par une heureuse chance, nous avons obtenu copie. Elle est de Mr. Thomas Alured, un bon ami du Yorkshire, membre pour Malton dans ce comté. Nous l'abrégeons et présentons comme il suit :

Vendredi, 6 juin 1628.

Monsieur, — Hier fut un jour de désolation chez nous dans le Parlement; et ce jour, nous en avons peur, sera le jour de notre dissolution.

Le mardi, Sir John Eliot proposa que, puisque nous avions dessein de fournir de l'argent à Sa Majesté, nous la munissions aussi d'un conseil. Représentant le triste état des affaires, il désirait qu'une *Déclaration* fût adressée au Roi, sur le danger où se trouvait le Royaume par le déclin et le mépris de la Religion, par l'insuffisance de ses ministres, etc., etc. Sir Humphrey May, Chancelier du Duché, dit « que c'était là un étrange langage »; mais la Chambre ordonna à Sir John Eliot de continuer. Sur quoi le Chancelier exprima le désir, « s'il continuait, de sortir, *lui*, le Chancelier ». Tout le monde lui dit qu'il pouvait « s'en aller » : mais il resta, et écouta Sir John jusqu'au bout. La Chambre en général penchait pour une telle *Déclaration*, qu'on résolut en conséquence de faire.

Mais le jour suivant, Mercredi, nous eûmes un Message de Sa

Majesté lu par le Speaker : « A savoir que, comme la Session allait positivement finir dans une semaine, nous eussions à ménager le temps, et à expédier les vieilles affaires sans en entreprendre de nouvelles ! » — Entendant néanmoins poursuivre notre *Déclaration*, nous reçûmes hier matin, Jeudi, un nouveau Message, que vous trouverez ci-inclus ; Message qui, nous requérant de *Ne jeter ou laisser aucune calomnie sur aucun Ministre de Sa Majesté* (1), affecta fort la Chambre...

« Sir Robert Philips, du Somersetshire, parla, mêlant de larmes son discours. Mr. Pym fit de même. Sir Edward Cook, accablé de douleur, voyant la désolation dans le cas de s'ensuivre, fut forcé de se rasseoir ayant à peine ouvert la bouche, tant il pleurait. » O Mr. Chamberlain de la Cour des Gardes, vit-on jamais chose pareille ? « Oui, le Speaker dans son discours ne put se retenir de gémir et de verser des larmes. Sans parler de beaucoup que le chagrin rendait muets. Mais les autres tinrent bon dans cette tourmente, et encouragèrent le reste. » Nous nous formâmes en Comité pour avoir plus de liberté de parler, et nous appelâmes Mr. Whitby à la présidence.

Le Speaker, toujours en rapports suivis avec Sa Majesté, demande, avec beaucoup d'humilité, à prendre congé de nous, afin de s'absenter « pendant une demi-heure », ce qui, bien que nous sachions bien où il allait, lui fut aussitôt accordé. On arrête que « personne autre ne quittera la Chambre, sous peine d'aller à la Tour ». Et maintenant la discussion commence, « plus libre et plus nourrie », ayant lieu en Comité, et le vieux Sir Edward Cook essaye de reprendre son discours.

Sir Edward Cook nous dit : Qu'il voyait bien maintenant que Dieu n'avait pas agréé notre conduite humble et nos procédés loyaux, et qu'il craignait que la raison n'en fût que nous n'eussions pas agi sincèrement avec le Roi et le Pays, ni fait une *véritable* représentation des causes de toutes ces misères. Ce qu'il se repentait pour sa part de n'avoir point fait plutôt. Et c'est pourquoi, ne sachant pas s'il pourrait jamais parler de nouveau dans cette Chambre, il voulait à présent le faire librement ; et là-dessus il protesta : « Que l'auteur et la cause de toutes ces misères était LE DUC DE BUCKINGHAM. Ce qui fut accueilli par une chaude acclamation de la Chambre. (Oui, oui ! Bien proposé, bien dit ! Oui, oui !) « Comme lorsqu'un bon chien retrouve la piste, toute le reste de la meute s'y précipite, de même suivîmes-nous le mouvement ; et chacun alla où il fallait et jeta le blâme là où il pensait qu'était la faute », — c'est-à-dire sur le Duc de Buckingham. Et au moment où nous allions mettre en discussion le point de savoir s'il devait être *nommé* dans notre Remon-

(1) Il s'agit de Buckingham. (N. du T.)

trance projetée comme la cause principale de toutes nos misères à l'intérieur et au dehors, — le Speaker, ayant été absent non pas une demi-heure, mais trois heures, et, pour conférer avec le Roi, revint, apportant ce Message : Que la Chambre eût à lever la séance (comme il était onze heures), à s'ajourner jusqu'au lendemain matin, sans qu'aucun Comité se tînt ou qu'aucune affaire continuât, dans l'intervalle.

A quoi faut-il nous attendre en conséquence pour ce matin ? Dieu seul le sait ! Nous devons nous réunir de bonne heure ce matin ; en partie dans l'intérêt des affaires, et en partie parce qu'il y a deux jours nous avons décidé que quiconque arriverait après les Prières paierait douze pence d'amende.

Excusez ma hâte, Monsieur : — et ne nous oubliez pas dans vos prières, dont vous et moi nous avons besoin. Je reste affectueusement à votre service,

THOMAS ALURED.

... La Session Parlementaire de 1629 (1) se trouva très courte, mais très énergique, très extraordinaire. « Droits de Tonnage et de Pondage », ce que nous appelons aujourd'hui Droits de Douane, un constant sujet de querelle entre Charles et ses Parlements jusqu'ici, avaient été de nouveau imposés *sans* le consentement du Parlement, en dépit du vieux *Tallagio non concedendo* (2); bien plus, en dépit de la récente Pétition des Droits solennellement confirmée ; et ceci naturellement donna lieu à des considérations de la part du Parlement. Des Marchands avaient été emprisonnés pour refus de les payer ; des Membres du Parlement eux-mêmes avaient été « *subpœna'd* » (3) ; il y avait un écheveau très embrouillé à défaire en ce qui concernait le Tonnage et le Pondage. Qui pis est, le texte de la Pétition des Droits elle-même avait été altéré à l'impression ; une très vilaine affaire aussi.

De même, en ce qui concernait la Religion, les choses avaient aussi mauvais aspect. Le sycophante Mainwaring, qui venait d'être censuré dans le Parlement, avait été promu

(1) Peu de temps après la séance orageuse décrite ci-dessus, Charles Ier, ayant, en apparence, accepté la Pétition des Droits, prorogea le Parlement, depuis le 26 juin 1628 jusqu'au mois d'octobre de la même année et de là jusqu'en janvier 1629. Cromwell passa ce laps de temps à Huntingdon, et revint à Londres en janvier pour l'ouverture de la session. (N. du T.)

(2) C'est sous le règne d'Edouard Ier que le célèbre statut *De Tallagio non concedendo* donna voix au chapitre à la Chambre des Communes en matière d'impôts et de crédits. (N. du T.).

(3) Peines infligées aux Membres du Parlement, mais non ordinairement par le Roi. (N. du T.)

à une plus grasse prébende. Le sycophante Montagu, dans les mêmes circonstances, à un évêché : Laud s'occupait de le consacrer à Croydon, lorsque la nouvelle de la mort de Buckingham y parvint. Le besoin d'un Comité de Religion se faisait sentir. La Chambre se forma donc en grand Comité de Religion : la besogne ne lui manqua point. L'Evêque Neile, de Winchester, l'Evêque Laud, de Londres maintenant, étaient une terrible paire d'Evêques de cérémonie ; la source, ceux-là, d'innombrables tendances au Papisme et aux Vieux-Habits de Babylone ! C'est dans ce Comité de Religion, le onzième jour de février 1629, que Mr. Cromwell, Membre pour Huntingdon, se leva et prononça son premier Discours, dont un fragment a fait son chemin dans l'Histoire et est connu maintenant du monde entier. Il dit : « Qu'il avait appris d'un « certain Dr Beard, avec lequel il était en relations, que le « Dr Alablaster avait prêché du pur Papisme à la Croix de « Saint-Paul ; et que l'évêque de Winchester » (Dr Neile) « lui avait ordonné, comme à son Diocésain, de ne rien prê- « cher dans le sens contraire. Mainwaring, si justement cen- « suré dans cette Chambre pour ses sermons, était, grâce au « même Evêque, promu à un riche bénéfice. Si ce sont là les « degrés par lesquels l'on avance dans l'Eglise, qu'est-ce qui « nous attend ? »

Le Dr Beard, comme le sait le lecteur, est l'ancien Maître d'école d'Olivier à Huntingdon ; un grave, spéculatif, théologique vieux gentleman, à ce qu'il semble, — et toujours bien informé de ce qui se passait de plus récent dans la Capitale. Sur le pauvre Dr Alablaster on peut trouver quelques vagues détails, qui s'oublient aussitôt, dans les *Athenæ Oxonienses* de Wood. La Croix de Saint-Paul, dont j'ai vu de vieilles gravures, était une sorte de Kiosque en pierres, « avec un toit de plomb », à l'angle nord-est de la Cathédrale de Saint-Paul, où les Sermons s'étaient prêchés longtemps, et se prêchaient encore, en plein air ; un nombreux et dévot auditoire s'assemblant là, avec des bancs, si vous arriviez de bonne heure. La Reine Elisabeth avait l'habitude de « donner le ton à ses chaires », lorsqu'elle se préparait à quelque grande chose, tout comme les Personnages gouvernants s'efforcent aujourd'hui de donner le ton à leurs Journaux du matin. La Croix de Saint-Paul, une sorte de *Times*, mais édité en partie par

le Ciel lui-même, était alors une fort importante entité ! On y entendait Alablaster prêcher, à l'horreur du genre humain, « du pur Papisme », — « prostituant nos colonnes » de cette scandaleuse manière ! Et Neile lui avait défendu de prêcher le contraire. « Qu'est-ce qui nous attend ? »...

Dans les Procès-Verbaux des Communes, sous la même date, nous pouvons remarquer, conservée pour toujours, cette note : « Sur la question, *ordonné* : Qu'il soit écrit par le Spea-« ker au Dr. Beard d'Huntingdon de venir témoigner contre « l'Evêque, l'ordre devant être transmis au Dr. Beard par Mr. « Cromwell. » C'est la première mention du nom de Mr. Cromwell dans les Registres d'un Parlement.

Il convient de prendre une résolution à propos d'une nouvelle *Remontrance* : les Evêques Neile et Laud doivent même y être *nommés*. Sur quoi, avant que l'on eût pu arriver à dûment les « nommer », peut-être avant que le Dr. Beard fût dûment parti d'Huntingdon pour témoigner contre eux, le Roi se hâta d'intervenir. Ce Parlement fut dissous dans la quinzaine, et ceci dans des circonstances tout à fait sans exemple. Le Speaker Finch, avons-nous vu, était un Courtisan, en communication constante avec le Roi : un jour qu'on agitait ces affaires importantes, le Speaker Finch refusa de « poser la question » malgré l'ordre de la Chambre ! Il dit qu'il avait des ordres contraires, persista dans ceci, — et à la fin il se mit à pleurer. Que pouvait faire la Chambre ? S'ajourner pour deux jours, et voir ce qu'elle avait à faire ! Le second jour, qui était Mercredi, le Speaker Finch signifia que, par ordre de Sa Majesté, ils étaient de nouveau ajournés jusqu'au Lundi suivant. Le Lundi suivant, le Speaker Finch, persistant dans son refus, ne voulut point poser la question pendante, ni d'ailleurs aucune question, ayant l'ordre du Roi d'ajourner de *nouveau* à l'instant même. Il refusa ; il fut réprimandé, menacé, une fois encore se prit à pleurer, puis s'élança pour s'en aller. Mais le jeune Mr. Holles, Denzil Holles, le second fils du Comte de Clare, lui et certains autres honorables Membres s'attendaient à ce mouvement : ils saisirent le Speaker Finch, l'assirent sur son siège et l'y maintinrent de force. Une scène d'agitation comme on n'en avait jamais vu encore dans le Parlement. « La Chambre était fort troublée. » « Qu'il s'en aille », criaient certains Conseillers Privés, Ministres de Sa Majesté, comme nous

les appellerions aujourd'hui, qui à cette époque siégeaient en face du Speaker, « laissez M. le Speaker s'en aller ! » criaient-ils d'un air suppliant. — « Non ! » répondit Holles ; « par la Mort-dieu, il restera là, jusqu'à ce qu'il plaise à la Chambre de lever la séance ! » La Chambre, d'une manière résolue quoique presque éperdue, avec son Speaker qu'on lui gardait ainsi de force ferma ses portes ; elle rédigea Trois énergiques Résolutions, sa Protestation contre l'Arminianisme, contre le Papisme, contre les droits illégaux de Tonnage et de Pondage, et les vota par acclamation ; ne laissant personne dehors, refusant de laisser entrer même l'Huissier Royal ; puis se dispersant rapidement sitôt les résolutions votées, car elle comprenait que la Force armée allait venir. Procédure surprenante, justifiée par la Nécessité, mère de l'Invention et suprême Législatrice, pour laquelle certains honorables gentilshommes, Denzil Holles, sir John Eliot, William Strode, John Selden, et d'autres moins connus de nous, subirent l'amende, l'emprisonnement et force tribulations légales ! Sir John Eliot, refusant de se soumettre, fut même enfermé à la Tour jusqu'à sa mort.

Cette scène se produisit le Lundi 2 Mars 1629. Immédiatement après, concluons-nous, Mr. Cromwell quitta la Capitale pour revenir à Huntingdon ; — et sans doute dit-il aussi au Dr Beard qu'on n'avait plus besoin de lui désormais ; qu'il pouvait à loisir, désormais, continuer son *Théâtre des Jugements de Dieu*. Sa Majesté prononça par Proclamation la dissolution du Parlement, en disant quelques mots sur les « vipères » qui s'y étaient trouvées.

Ce fut le dernier Parlement en Angleterre pendant plus de onze ans. Le Roi avait pris son chemin. Le Roi allait, se procurant de l'argent sans Loi parlementaire, par tous les moyens concevables, parmi lesquels la Taxe des Vaisseaux peut être considérée comme le plus original, et la vente des Monopoles le plus universel. Le monopole du « savon » lui-même était très dommageable aux hommes. Votre savon était cher, et il ne faisait que des bulles, sans nettoyer. Les Evêques de cérémonie, ayant à présent pour chef l'Evêque ou Archevêque Laud, allaient de leur côté, poursuivant diligemment les « Instructeurs religieux », élevant « des autels à l'extrémité orientale des églises », mandant à tous clergymen d'avoir, en bon ordre, « Quatre sur-

plis à l'époque de la Toussaint ». Des Vexations spirituelles et fiscales, au-delà de ce que nous pouvons imaginer à présent, affligeaient l'âme des hommes. La Nation Anglaise était patiente ; elle endurait en silence, priant que Dieu, en sa justice et sa miséricorde, prît garde à cela. Le Roi d'Angleterre, avec les Chefs de son Clergé, allait d'un côté ; la Nation Anglaise, de par les lois éternelles, allait d'un autre ; la division devenait trop profonde pour qu'on pût y remédier. Olivier et les autres semblaient à présent en avoir fini avec les Parlements ; une Proclamation royale leur interdisait même de parler d'une telle chose.

II

CROMWELL FERMIER A SAINT-IVES

En 1631, ou peu après, Olivier se décida à élargir sa sphère d'action comme Fermier ; il vendit ses propriétés d'Huntingdon, toutes ou quelques-unes d'entre elles ; afferma certains pâturages, à St-Ives, à cinq milles plus bas sur la Rivière, à l'est de son Bourg natal, et s'y retira. L'Acte de vente est daté du 7 Mai 1631 ; les propriétés sont spécifiées comme étant en la possession de lui-même ou de sa Mère ; elles rapportèrent une somme de 1.800 l. Avec cette somme, Olivier pourvut de bétail sa Ferme de St-Ives. Sa Mère, concluons-nous, continua de résider à Huntingdon, mais retirée maintenant de toute occupation active, dans la retraite convenable à une veuve âgée. Il y a même là-dessus quelque lueur d'évidence : ses propriétés sont vendues ; mais les enfants d'Olivier nés à St-Ives sont encore baptisés à Huntingdon, dans l'Eglise qui lui était habituelle ; ce qui peut signifier aussi que leur bonne grand'mère était encore là...

St-Ives, une petite ville de peut-être quinze cents âmes, se trouve sur la rive gauche ou nord-est de la Rivière Ouse, dans un pays plat de pâturages, et elle est encore notée comme un marché de bestiaux dans cette région. Son principal renom historique reposera probablement sur une Lettre de Cromwell, que nous allons donner, écrite là le 11 janvier 1636.

La petite ville, d'un aspect quelque peu noirâtre, et très paisible excepté les jours de marché, s'étend du nord-ouest

au sud-est, parallèle à la rive de l'Ouse, sur une longueur d'environ deux cents yards : elle consistait probablement, du temps de Cromwell, surtout en une *rangée* de maisons face à la Rivière; la rangée maintenant opposée, qui est adossée à la Rivière, et qui est encore plus courte que l'autre, encore insuffisante à son bout supérieur, a probablement été bâtie depuis. En ce cas, le lieu dont nous entendons parler comme étant le « Pré » de St-Ives serait donc l'espace qui à présent est principalement recouvert par des enclos à bestiaux pour les affaires du marché, et forme le milieu de la *rue*. Un vieux pont étroit à pente raide, probablement le même par où passait Cromwell, vous mène, à l'ouest, vers Godmanchester, où vous traversez de nouveau l'Ouse, pour arriver à Huntingdon. A l'est en sortant de St-Ives, votre route va vers Earith, Ely et le centre des Marais.

A l'extrémité supérieure ou nord-ouest du bourg se trouve l'Eglise. Les anciennes terres de Cromwell sont à l'extrémité opposée. L'Eglise, du milieu de son cimetière, donne sur la Rivière même, qui en est séparée par un mur de briques. L'Ouse coule là, vous ne pouvez pas dire, sans un examen attentif, dans quelle direction, entre d'épais herbages couverts de roseaux et des buissons; et elle est de la noirceur de l'Achéron, avec des luisances d'un ton sale de métal qui s'irisent sous le soleil. Sur un court espace en aval, ses rives sont, de la ville, pleinement visibles, la rangée riveraine de maisons étant ici quelque peu plus courte, comme nous l'avons noté plus haut en passant : au lieu de maisons ici, vous avez une grossière balustrade en bois, et le noir Achéron qu'est la Rivière Ouse sert de lavoir ou d'abreuvoir pour le bétail. La vieille Eglise, suffisante pour la population, est encore comme du temps de Cromwell, excepté peut-être le clocher et les bancs; les dalles à l'intérieur sont usées profondément par les pas de maintes générations. Le clocher est visible à plusieurs milles à la ronde, haute flèche aiguë s'élançant du milieu des saules. La contrée par ici a tout entière l'aspect visqueux des glaises et des marécages; ce qui y vient, buissons et arbres, ou herbages et cultures, vous donne l'impression de quelque chose d'alourdi, d'aqueux, de dense.— C'est là St-Ives, un fort ancien marché de bestiaux au bord de la noire Ouse, sur la lisière du pays des Marais; où, entre autres choses qui arrivèrent, Olivier

Cromwell passa cinq années de son existence (1) comme fermier et comme éleveur....

Cromwell a laissé à peine quelque souvenir de lui à St-Ives. Il est encore relativement possible de spécifier la propriété qu'il exploita, certains papiers, certains baux existant encore. Elle se trouve à l'extrémité inférieure ou sud-est de la ville ; une plate étendue stagnante de terre s'étalant de ce côté entre les maisons,ou plutôt les jardins potagers de St-Ives,et le bord de la Rivière, qui, toujours très sinueuse,a fait ici un nouveau coude. Bien draînée, cette terre semblerait devoir produire d'abondants herbages, mais naturellement il faut qu'elle soit un peu autre chose qu'un bourbier. De grandes rangées touffues de saules et d'autres arbres la divisent à présent en champs, que la rivière, invisible jusqu'à ce que vous soyez tout près d'elle, borne tous au sud. A l'autre bout des champs, près de la ville, est une ancienne grange massive, encore employée comme telle; les gens l'appellent « la Grange de Cromwell » : — et personne ne peut prouver qu'elle ne fut pas à lui ! Elle appartint évidemment à quelque homme d'autrefois ou à une succession d'hommes d'autrefois.

En quittant Saint-Ives dans la direction des Marais, qui est celle de l'est, la dernière de toutes les maisons, qui se trouve à votre droite parmi des jardins, en apparence la plus belle maison de l'endroit, et qu'on appelle Slepe Hall, vous est confidentiellement montrée comme étant la « Maison d'Olivier ». C'est indiscutablement Slepe-Hall House, et la Ferme d'Olivier était comprise dans les revenus de Slepe-Hall. On en a fait à présent un pensionnat : les dignes habitants croient que c'était la maison d'Olivier et ils vous montrent même la « Chapelle » de celui-ci,son secret oratoire puritain,au rez-de-chaussée de la maison : ce n'est pas un oratoire, comme il vous est facile de le voir, mais apparemment une espèce de lavoir de cuisine, ou de buanderie, ou bien encore de fournil. « C'est là qu'il avait l'habitude de prêcher », disent-ils. La politesse vous empêche de répondre : « Allons donc ! » Mais, en fait, il n'y a point de vraisemblance que ce fût là jamais la Maison d'Olivier : dans son état actuel elle ne paraît pas avoir plus d'un siècle d'existence; et il est probable qu'originairement elle a servi de résidence aux Propriétaires du domaine de Slepe-

(1) 1632-1636. (N. du T.)

Hall, et non au fermier d'une portion de ce bien. La Tradition fait un triste barbouillage de la mémoire d'Olivier dans son pays natal ! Nous tenons, et devons tenir, ceci seulement pour certain ici : Qu'Olivier afferma tout ou partie de ces terres de Slepe-Hall, où les pieds humains peuvent marcher encore avec assurance, passé lesquelles la Rivière Ouse coule encore indolemment, vers Earith Bulwark et le pays des marais. Là, de toute certitude, Olivier allait et venait d'habitude et regardait autour de lui, durant ces cinq années de 1632 à 1636, homme attentif à bien des choses temporelles et éternelles. Son bétail pâturait là, ses charrues labouraient là, là les espaces célestes et les abîmes infernaux ouvraient leurs voûtes sur lui et sous lui.

En fait, il n'y a, pour ainsi dire, rien du tout qui atteste encore d'une manière décisive aux yeux de tout le monde son existence à Saint-Ives, excepté la vieille Lettre suivante, conservée par hasard dans les Manuscrits Harley, au British Muséum. Noble, écrivant en 1787, dit que les vieux fers à marquer les bestiaux, « O. C. », étaient encore employés par certain Fermier, là; mais ces objets aussi ont disparu depuis bien des années. Dans les archives communales de Saint-Ives, Olivier figure deux fois parmi dix ou douze autres honorables contribuables, désignant, en 1633 et 1634, pour « Saint-Ives cum Slepa » (1), des commissaires-voyers annuels nécessaires pour « la Route et la Prairie » : — une des signatures d'Olivier est maintenant enlevée. Il y a cinquante ans, un vague vieux Greffier de Paroisse avait entendu dire à de très vagues vieilles personnes qu'on avait vu Mr. Cromwell assister au service divin à l'Eglise avec « un morceau de flanelle rouge autour du cou, étant sujet à l'inflammation ». Certaines lettres « écrites en un style très amical par Olivier Lord Protecteur à des personnes de Saint-Ives » n'existent plus, probablement n'existèrent-elles jamais. Des sabres « portant les initiales O. C. », des sabres expédiés au commencement de 1642, alors que la Guerre était imminente et que les armes étaient encore rares, — en existe-t-il encore aucun? Noble dit qu'il y en avait beau-

(1) « Saint-Ives-lez », ou plutôt, « Saint-Ives-sous-Slepâ ». On a vu que le principal domaine de Saint-Ives s'appelait « Slepe-Hall » (le « Manoir du Sommeil », nom sans doute venu du caractère paisible, somnolent de ces lieux) : le Bourg aura tiré le surnom latin-normand, *cum Slepâ*, qui le distingue, dans les vieux titres, de la proximité de ce Manoir. (N. du T.)

coup en 1787, mais personne n'est forcé de le croire. Walker atteste que le Vicaire de Saint-Ives, le Rév. Henry Downhall, fut expulsé avec son desservant en 1642, acte que Cromwell eût pu empêcher, s'il avait bien voulu attester qu'ils étaient des clergymen capables. Hélas! s'il eût pu! Il suivait leurs offices en foulard de flanelle rouge, mais ils ne lui avaient pas donné grand motif de se réjouir, semblerait-il (1). — Il n'y a rien, en un mot, qui nous fasse voir complètement l'existence de Cromwell, fût-ce par la moindre échappée, si ce n'est cette Lettre..., que nous reproduisons, en rectifiant légèrement son orthographe.

A mon très cher ami Mr. Storie, à l'enseigne du Chien au Royal Exchange, Londres : Les présentes sont adressées.

Saint-Ives, le 11 janvier 1635.

Mr. Storie,

Dans la liste des bonnes œuvres que vos concitoyens et nos compatriotes ont faites, celle-ci ne sera point comptée pour la moindre, qu'ils ont pourvu à la nourriture des âmes. Construire des hôpitaux, c'est pourvoir aux besoins du corps; construire des temples matériels est regardé comme une œuvre pieuse ; mais ceux qui procurent la nourriture spirituelle, ceux qui construisent des temples spirituels, ceux-là sont les hommes véritablement pieux. Une œuvre de ce genre a été votre fondation, dans notre pays, d'une chaire de prêche où vous avez placé le Dr Wells, un homme de bien et de ressource, et capable de faire le bien de toutes les manières ; ne le cédant à personne, que je sache, en Angleterre : et je suis persuadé que, depuis sa venue, le Seigneur a fait par lui beaucoup de bien parmi nous. Il reste seulement à souhaiter que Celui qui le premier vous poussa à cela vous encourage à le continuer : c'est le Seigneur ; et c'est pourquoi nous élevons nos cœurs vers Lui, afin qu'il l'achève. Et sûrement, Mr. Storie, ce serait une triste chose de voir un Prêche péricliter dans les mains de tant d'hommes de bien et de capacité, comme je suis persuadé que le sont les fondateurs de celui-ci, en ces temps où nous les voyons supprimés, avec tant de hâte et de violence, par les ennemis de la Vérité de Dieu. Loin de nous soit que tant de péché s'attache à vos mains, à vous qui vivez dans une Cité si renommée par l'éclat dont y luit la lumière de l'Evangile. Vous

(1) En effet, la lettre suivante a pour objet la dotation d'une chaire de prêche calviniste (Lecture) à Saint-Ives. Il n'est pas inutile de faire remarquer que l'acte de Cromwell était insurrectionnel, les chaires ayant été supprimées par Laud en 1633. (N. du T.)

savez, Mr. Storie, que retirer la subvention c'est laisser tomber le Prêche : car qui va donc au combat à ses dépens ? Je vous supplie donc, par les entrailles du Christ, de presser la chose et de faire en sorte que le digne homme ait sa subvention. Les âmes des enfants de Dieu vous béniront pour cela, et ainsi ferai-je ; et je reste toujours

Votre affectueux ami dans le Seigneur,

OLIVIER CROMWELL.

Faites mes amitiés à Mr. Busse, à Mr. Beadly et à mes autres bons amis. J'aurais écrit à Mr. Busse ; mais j'ai hésité à le déranger par une longue lettre, et j'ai craint de ne point recevoir de réponse de lui : de vous, j'en attends une, aussitôt que vous le pourrez à votre convenance. *Vale.*

... Chose qui n'a l'air de rien et à quoi il est curieux de penser, puisque c'est indiscutable : Le jour même où Olivier Cromwell écrivait, à Saint-Ives, cette Lettre, deux obscurs individus, « Peter Aldridge et Thomas Lane, Répartiteurs de la *Shipmoney* (1) », en tournée dans le Buckinghamshire, avaient convoqué une assemblée communale dans l'Eglise de Great Kimble, pour asseoir et répartir la *Shipmoney* dans cette commune : là, par ce jour d'hiver, au pied des Collines de Chiltern, « le 11 janvier 1635 », la Commune se présenta, « John Hampden, Esquire », à sa tête, et, dans un rapport encore existant, refusa de payer cette taxe et quoi que ce soit de cette taxe, — les deux « Répartiteurs » ci-dessus étant témoins, témoins aussi deux « Constables communaux » à qui nous pardonnons cette inattendue célébrité. La part de John Hampden pour cette Commune est de trente-un shillings et six pence, pour une autre Commune elle est de vingt shillings ; c'est pour cette dernière somme, non pour l'autre, que John Hampten passa en jugement (2).

(1) Taxe des vaisseaux. Impôt créé par Charles Ier, pour se procurer des ressources en dehors du Parlement. (N. du T.)

(2) Le Procès, qui passionna toute l'Angleterre, commença le 6 novembre 1637. La sentence ne fut rendue qu'en avril 1638. Elle condamna John Hampden. Ce fut, en quelque sorte, le début de la Révolution. La simultanéité du geste de Hampden, refusant de payer un impôt illégal, et de celui de Cromwell, écrivant sa lettre calviniste et insurrectionnelle, est remarquable. Il y a là plus qu'une coïncidence. Elle montre l'étendue et la profondeur du mouvement qui emportait la Société anglaise. Cela prouve assez, en outre, que l'enthousiasme religieux de Cromwell n'était pas simulé. (N. du T.)

III

CROMWELL FERMIER DES DÎMES A ELY

Cromwell vint habiter Ely très peu de temps après avoir écrit la Lettre précédente. Il y a un « reçu de 10 l. » signé de lui, daté d'« Ely, le 10 juin 1636 », et d'autres preuves qu'il résidait alors là. Il succédait à son Oncle (1) dans le Fermage des Dîmes ; les Baux de celles-ci et les nouveaux Baux de quelques autres petites terres ou petits champs à lui concédés existent encore. Il vécut là jusqu'à l'époque du Long-Parlement, et sa Famille quelque temps encore après cette époque, jusqu'à une date non déterminée, jusqu'aux environs de 1647, semble-t-il, lorsqu'il devint évident que le Long-Parlement n'était pas près de se séparer de longtemps encore, et qu'il fut jugé à propos que toute la famille vînt habiter Londres. Sa mère semble l'avoir rejoint à Ely ; elle quitta Huntingdon, revint dans son pays natal ; c'était maintenant une vieille grand'mère; elle ne devait point, cependant, finir là ses jours.

Comme Sir Thomas Steward, l'Oncle d'Olivier, affermait les Dîmes d'Ely, il est raisonnable de penser qu'il occupait, et Olivier après lui, la Maison réservée là au Fermier des Dîmes ; c'est ce que Mark Noble, d'après une obscure tradition, atteste avec confiance. C'est « la maison occupée par Mr. Page », nom sous lequel, beaucoup plus que sous celui de Cromwell, les habitants d'Ely la connaissent à présent. La Maison, bien que dans un état quelque peu délabré, est toujours debout, près du Cimetière de Sainte-Mary, au coin de la grande Place où sont l'entrepôt et les bureaux des dîmes, « le plus grand entrepôt d'Angleterre après un seul autre », disent les gens d'Ely... Il y a deux ans, cette Maison d'Ely était vide, finalement fermée, abandonnée par tous les Page, « la Commutation des Dîmes » (2) l'ayant rendue inutile : elle est maintenant convertie en cabaret, avec quelque chance encore de durer. C'est loin d'être une demeure somptueuse ; mais, en ces simples temps, elle peut avoir convenablement logé, avec sa famille, un homme ayant un revenu de trois à

(1) Son oncle maternel, Sir Thomas Steward, fermier des Dîmes à Ely, mort le 6 novembre 1637. Olivier Cromwell était son principal héritier. (N. du T.)

(2) En 1836. (N. du T.)

quatre cents livres. Elle présente encore, sous son délabrement, un certain air original de distinction. Elle a deux étages, un et demi à proprement parler, avec de nombreuses fenêtres, des cheminées et des pignons irréguliers. Il est assez probable qu'Olivier y vécut, tout comme son Grand-Père peut y avoir vécu et sa Mère y être née. Elle y résidait de nouveau. La tombe de son premier mari et de son premier enfant, *Joahnnes Lynne* et la pauvre petite *Catherine Lynne*, est là tout près dans la Cathédrale. « Tels sont les changements qu'apporte le Temps qui passe... »

Cependant une entreprise d'une immense célébrité locale se poursuivait dans le pays de Cromwell : le Drainage effectif des Marais, dont on parlait depuis si longtemps ; c'est-à-dire la construction du grand *Bief du Belford*, pour conduire l'Ouse directement à la mer, en élevant de force son niveau par de puissantes digues, pendant vingt milles tout droit ou à peu près ; en l'empêchant de serpenter et de stagner, et, dans la saison humide, de submerger le pays, comme jusqu'à présent. Ces grands travaux commencèrent, Dryasdust, à sa manière embrouillée, ne sait pas quand ; mais ils « allèrent rapidement », et étaient terminés en 1637. Ou plutôt ils avaient *semblé* se terminer, ou s'y *efforcer* énergiquement, en 1637 ; mais, en réalité, ils n'étaient encore nullement achevés ni organisés ; et tout le pays des Marais s'écriait que cela ne pouvait et ne devait pas finir ainsi. Dans cette grande protestation contre l'injustice commise en haut lieu, Olivier Cromwell, bien que d'ailleurs le plus tranquille homme privé, jugea bon d'intervenir, comme c'est bien connu, afin de donner voix à l'universelle clameur inarticulée et de trouver remède à la chose. Il fit voir qu'il était, comme l'attestera Sir Philip Warwick, « un homme sachant ce qu'il voulait », dont le but était défini, et qui avait en lui les caractéristiques de la valeur. La place nous manque pour dégager cette affaire des noirs abîmes de décombres, anciens et nouveaux, où elle gît profondément ensevelie : qu'il suffise d'affirmer au lecteur qu'Olivier ne s'« opposa » nullement au Drainage des Marais, mais se montra et s'était toujours montré, comme son Père avant lui, hautement favorable à la chose ; qu'il résista au Roi en son Conseil tout prêt à commettre une injustice publique en ce qui concernait la Drainage des Marais ; et qu'il s'efforça, par un

« grand meeting à Huntingdon » et autres bonnes mesures, d'y mettre terme. Cela, en un temps où, comme Old Palaceyard pouvait l'attester (1), cette entreprise d'aller à l'encontre de la volonté royale était quelque peu plus périlleuse qu'elle ne le serait à présent ! Ceci se passait en 1638, selon le témoignage sûr de Warwick. Cromwell acquit par là une grande popularité dans le pays des Marais, il y gagna le titre, ou le surnom, de « Lord des Marais ». Ce qui valait beaucoup mieux, il avait fait son devoir de bon citoyen, quoi qu'il pût gagner par là. Les désastreux Evénements publics qui bientôt suivirent mirent un terme à toute opération nouvelle dans les Marais, pendant bon nombre d'années.

Ces clameurs proches du grief local, avec les rumeurs lointaines du grief universel, — elles étaient une partie des bruits du jour, elles retentissaient dans l'esprit de Cromwell, en même temps que bien d'autres maintenant évanouies, tandis que partait la Lettre suivante à l'adresse de « Sir William Masham en sa Maison appelée Otes dans l'Essex », en l'année 1638. Il nous faut dire un mot d'Otes et des Masham. Les Masham étaient des Cousins éloignés d'Olivier ; ce Sir William Masham, ou Massam, ainsi qu'il est souvent orthographié, se montra homme actif et marquant dans les affaires politiques de son temps ; il appartenait au parti Puritain ; il parvint finalement au Conseil d'Etat de Cromwell. Les Masham devinrent Lords Masham dans la génération suivante et continuèrent ainsi pendant un certain temps ; une Lady Masham était fille du Philosophe Cudworth, et son souvenir est resté comme celui de l'amie de John Locke, qu'elle soigna dans ses vieux jours. Le nom d'Otes, la tombe de Locke et ce bout de chiffon de papier intact et à présent indestructible préservent seuls la mémoire des Masham. Nous modernisons l'orthographe ; que le lecteur, car cela peut valoir qu'il en prenne le temps, s'efforce de moderniser aussi le sentiment et de se rendre compte de la chose.

Une dernière explication : S[t] John, le célèbre Avocat de la Taxe navale, avait épousé en secondes noces une cousine d'Olivier Cromwell, une fille de l'Oncle Henry. Cette cousine, peut-être avec son docte époux se reposant auprès d'elle de

(1) On y avait récemment supplicié l'avocat William Prynne, le Dr Bastwick et le Rév. Henry Burton, pour leur opposition à Laud. (N. du T.)

ses ardus devoirs juridiques, était alors à Otes en visite d'été ou d'automne, et elle y avait récemment vu Olivier.

A matrès affectionnée Cousine, Mrs. St-John, chez Sir Villiam Masham, en sa maison appelée Otes, dans l'Essex : Les présentes sont adressées.

Ely, le 13 Octobre 1638.

Cher cousine,

Je reconnais avec gratitude votre amitié dans votre affectueux souvenir à mon égard en cette occasion. Hélas! vous prisez trop haut mes lettres et ma compagnie. Je puis être confondu de vos expressions en considérant combien je suis de peu de ressource et combien peu mon mérite augmente.

Mais honorer mon Dieu en déclarant ce qu'Il a fait pour mon âme, voilà en quoi je mets ma confiance et la veux mettre. Je trouve alors, en vérité, ceci : Qu'Il fait jaillir des sources dans une aride et morne solitude où il n'y a point d'eau. Je vis, vous savez où, — dans Meshec, qui, dit-on, signifie *longue Attente :* dans Kédar, qui signifie *Ténèbres :* cependant le Seigneur ne m'abandonne pas. Bien qu'il fasse attendre. Il voudra, je l'espère, m'admettre dans Son tabernacle, dans Son repos. Mon âme est avec l'Assemblée des Premiers-Nés, mon corps est dans l'attente; et si je puis ici-bas honorer mon Dieu, soit par mes actes, soit par mes souffrances, je serai très heureux.

Vraiment, il n'est pas de pauvre créature qui ait plus que moi de motifs de se mettre en avant pour la cause de son Dieu. J'ai reçu d'avance un salaire abondant, et je suis sûr que je n'aurai jamais à m'inquiéter du moindre denier. Que le Seigneur m'accepte dans Son Fils et m'accorde de marcher dans la lumière, — et nous accorde de marcher dans la lumière, parce qu'Il est la lumière ! C'est Lui qui a éclairé notre noirceur, nos ténèbres. Je ne puis pas dire qu'Il détourne de moi Sa face. Il m'accorde de voir la lumière dans Sa lumière. Un rayon dans un lieu ténébreux y apporte un extrême soulagement : — que Son Nom soit béni de briller sur un cœur aussi sombre que le mien ! Vous savez ce qu'a été mon genre de vie. Oh ! je vivais dans les ténèbres et je les aimais et je haïssais la lumière ; j'étais un grand pécheur, le plus grand des pécheurs. Ce n'est que trop vrai : je haïssais ce qui est divin, mais Dieu m'a pris en Sa miséricorde. O les trésors de Sa miséricorde ! Louez-Le pour moi ; priez pour moi, afin que Celui qui a commencé une bonne œuvre la complète au jour du Christ.

Saluez tous mes amis dans cette Famille dont vous êtes maintenant un membre. Je leur suis très reconnaissant de leur amitié. Je bénis le Seigneur pour eux, et de ce que mon fils, grâce à leurs

soins, soit si bien. Accordez-lui vos prières, vos conseils; accordez-les-moi.

Saluez de ma part votre mari et votre sœur : —Il n'est pas homme de parole! Il a promis d'écrire au sujet de Mr. Wrath d'Epping; mais jusqu'à présent je n'ai pas reçu de lettre : — priez-le de faire ce qu'il est possible de faire pour le pauvre cousin, au sujet duquel je l'ai sollicité.

Une fois de plus, adieu et portez-vous bien. Le Seigneur soit avec vous : telle est la prière de

Votre sincèrement affectionné cousin,
OLIVIER CROMWELL.

Deux ou trois fils de Cromwell se trouvaient alors à l'Ecole de Felsted; c'est une raison assez plausible de supposer que c'est en conduisant Dick (1) à Felsted qu'il passa par Otes, dans le voisinage, et donna par sa conversation cette consolation aux pieux Masham et à la jeune Cousine, alors en visite d'été à Otes. Quelle évocation fugitive d'étés depuis longtemps évanouis ; de créatures humaines depuis longtemps évanouies, en hauts-de-chausses à canons, en fraises empesées, en capelines et en vertugadins; — vivantes, elles, en leurs costumes d'autrefois, hommes et femmes vivants; instructifs, plein d'intérêt les uns pour les autres! Mrs. St-John descendait déjeuner chaque matin durant cette villégiature d'été de l'année 1638, et Sir William disait gravement ses grâces, et ils devisaient courtoisement de choses pieuses ; et ils se sont évanouis, eux et leurs choses et leurs propos, — tous silencieux maintenant, comme les échos des rossignols d'antan qui chantaient, cette saison, comme les floraisons des roses d'antan. O Mort, O Temps!

Car les attributs moraux de ces braves gens ne sont pas devenus moins inintelligibles, anciens, que leurs bottes à l'espagnole et leurs capelines. Le Révérend Mark Noble, mon révérend et imbécile ami, trouve dans cette lettre la preuve qu'Olivier avait autrefois été un homme très dissolu; que Heath a dit vrai dans son galimatias de *Flagellum*. O mon révérend et imbécile ami, n'as-tu jamais eu toi-même de vie morale, mais rien qu'une vie sensitive et digestive? Ton âme n'aspira-t-elle jamais aux cimes sereines qui te sont entièrement cachées, et n'a-t-elle pas été altérée comme le cerf dans les lieux dessé-

(1) Richard Cromwell, depuis Protecteur d'Angleterre. (N. du T.)

chés où il n'y a point d'eau ? Ce ne te fut donc jamais une douleur, que l'éternelle étoile polaire ait disparu, voilée elle aussi de noirs nuages; la douleur, pour toi, c'était donc seulement que tel ou tel noble patron t'oubliât quand un bénéfice devenait vacant?...

Oui, il y a dans l'âme de cet Olivier un accent qui tient du Perpétuel. Avec une noble douleur, avec une noble patience, il aspire après le but, après la récompense d'un appel du ciel. Il a choisi, je pense, la meilleure part. Le monde et ses désordonnés tumultes, — s'ils pouvaient seulement le laisser tranquille! Cependant, il ira lui aussi, il agira et souffrira pour la cause de Dieu, si l'appel se produit. Quel homme aurait une meilleure raison de le faire? Il a reçu d'avance un abondant salaire; il a été arraché des ténèbres pour passer dans une merveilleuse lumière : il n'aura jamais à s'inquiéter du moindre denier. Annihilation de soi-même, *Selbstœdtung*, comme Novalis appelle cela; s'abîmer devant le trône de Dieu : « Vivre ou mourir à jamais; comme Tu voudras, non comme je voudrai (1). »

IV

CROMWELL DANS LE LONG-PARLEMENT

La pacification de l'Ecosse, bâclée hâtivement à Dunse-Hill (1640) (2), ne dura pas; des divergences s'élevèrent touchant la signification pratique de telle et telle clause, des divergences qui devenaient de plus en plus insolubles à mesure qu'on tâchait de les résoudre. Sa Majesté, ayant fait brûler la Déclaration écossaise « par la main du bourreau ordinaire » et failli couper le cou au pauvre Chancelier écossais Loudon, résolue enfin à aller châtier à la tête d'une armée les Ecossais rebelles, décida de convoquer un Parlement à cet effet, l'argent ne pouvant se trouver autrement. Ceci, au grand et joyeux étonnement de l'Angleterre, qui avait pensé un moment ne devoir plus jamais voir de Parlement! Olivier Cromwell siégea dans

(1) Ces lignes curieuses contiennent le commentaire, que Carlyle seul pouvait écrire, du mysticisme de Cromwell, tel qu'il s'avère dans la Lettre précédente, un *quiétisme calviniste*, mais un quiétisme actif, armé, si l'on peut dire, qui bouleversera le monde pour parvenir à la « délivrance ». (N. du T).

(2) Les Ecossais, ayant renouvelé leur Covenant en 1638, se soulevèrent contre Charles Ier au sujet de ses évêques papistes. Charles Ier n'osa pas attaquer, à Dunse Law, leur armée, bien supérieure. D'où le traité de Dunse-Hill. (N. du T.)

ce Parlement pour Cambridge; élu par la recommandation de Hampden, disent les uns; n'ayant nul besoin de recommandation dans le Pays des Marais, pensent les autres. Le collègue d'Olivier était un certain Thomas Meautys, Esquire. Ce Parlement se réunit le 13 avril 1640 : il ne se montra nullement pressé de voter les crédits contre les Ecossais rebelles; le Roi le renvoya dans un accès de colère, le 5 mai, après une session de trois semaines : les Historiens l'appellent le *Court Parlement*...

Sa Majesté, recourant à « d'autres méthodes », ordre de levée, douceur, emprunt forcé, enfin s'y prenant comme elle pouvait, mit sur pied une espèce d'Armée, et l'achemina, des divers comtés du Sud, vers la Frontière écossaise : mais c'était l'Armée sur laquelle on pût le moins compter. Les soldats appelaient l'affaire une *Guerre d'Evêques;* ils se mutinèrent contre leurs officiers, fusillèrent plusieurs d'entre eux : dans les Villes qui se trouvaient sur leur passage, si le Clergyman était réputé Puritain, ils allaient le trouver et poussaient en son honneur trois hurrahs; s'il était de tendance Laudiste, ils jetaient parfois ses meubles par la fenêtre. Il n'y avait pas à attendre de ces gens qu'ils combatissent contre les pauvres Evangélistes Ecossais. — Pendant ce temps, les Ecossais, pour n'être pas en reste, avaient levé une bonne armée bien à eux et décidé d'aller *en* Angleterre avec elle, cette fois, « pour présenter leurs griefs à Sa Majesté ». Le 20 août 1640, ils traversèrent la Tweed à Coldstream; Montrose marchait en éclaireur. Ils portaient un uniforme gris de lin avec chapeau de couleur bleue, et chaque soldat avait sur le dos, dans son havresac, une ration ordinaire.

Le 28 août, les Ecossais forcent le passage de la Tyne, à Newburn, à quelques milles au-dessus de Newcastle. L'Armée royale ne fait qu'une molle résistance, la plupart des soldats aucune résistance : de Newcastle et de toutes les directions des villes et de la campagne, ils se précipitent pour regagner York, où se trouvaient Sa Majesté et Strafford. La *Guerre des Evêques* finissait. Les Ecossais, s'efforçant dans leur conduite d'être doux comme des pigeons, et publiant de fraternelles déclarations sans fin pour tous les frères d'Angleterre qui aimaient l'Evangile du Christ et la Justice de Dieu, — prirent possession de Newcastle le jour suivant ; prirent possession

peu à peu de tout le Northumberland et de tout le Durham, — et séjournèrent là, dans diverses villes et divers villages, pendant près d'un an. La masse des Puritains Anglais les contempla comme des sauveurs : Robert Baillie, quelques mois après, entendait à Londres les chanteurs des rues chanter à gorge déployée le refrain : « Grand'merci, bon Maître Ecossais. »

Sa Majesté et Strafford, dans une belle émotion à ce tour des affaires, ne trouvèrent de recours que dans la convocation d'un « Conseil des Pairs », pour négocier un « Traité » avec les Ecossais ; et ils finirent, hélas! par convoquer un Nouveau Parlement. Ce qui ne devait les aider en aucune façon. Douze principaux Pairs du « Conseil » convoqué pétitionnèrent pour un Parlement ; la cité de Londres pétitionna pour un Parlement, refusant son argent autrement. Un Parlement fut covoqué pour le 3 novembre suivant ; — sur quoi Londres prêta allègrement 200.000 £., et les négociations entamées avec les Ecossais à Ripon, le 1er octobre 1640, et bientôt reprises à Londres, se poursuivirent tranquillement vers une paix faite à loisir. L'Armée Ecossaise avait ses quartiers à Newcastle, ainsi que dans le Northumberland et le Durham, avec une solde de 850 £. par jour. Armée indispensable aux visées Puritaines : de là, point de hâte à conclure son Traité. L'Armée Anglaise était répandue dans le Yorkshire, sans solde, excepté ce qui venait par hasard de l'Echiquier du Roi ; ses dispositions étaient mauvaises, et elle se livrait, à l'occasion, à des « complots militaires ».

Ce Parlement, qui se réunit le 3 novembre 1640, est devenu très célèbre dans l'Histoire sous le nom de *Long-Parlement*. Il accomplit et endura de fort singulières destinées ; il endura une Purge par Pride, une expulsion par Cromwell ; il endura des Réinstallations, des Réexpulsions ; et son *Croupion*, sa Queue, ne disparut point définitivement avant le 16 mars 1659-60. Olivier Cromwell siégeait dans ce Parlement pour la ville de Cambridge ; Meautys, son ancien collègue, était remplacé maintenant par « John Lowry, Esquire », homme probablement d'opinions plus puritaines. Les Membres pour l'Université de Cambridge étaient les mêmes pour les deux Parlements.

A mon bon ami, Mr. Willingham, en sa maison dans Swithin's Lane : Les présentes.

Londres, février 1640.

Monsieur,

Je vous prie de m'envoyer les arguments des Ecossais pour sou-soutenir leur désir d'uniformité dans la Religion, exprimé dans leur 8e article ; j'entends ce que vous m'avez déjà communiqué. Je voudrais l'examiner avant que nous entamions le débat qui aura lieu bientôt. Vôtre,

OLIVIER CROMWELL.

Il a fallu force investigations compliquées pour dater ce court Billet sans date et le rendre entièrement clair ! Les négociations avec les Ecossais, commencées à Ripon, se poursuivent, — pour ne jamais finir : l'agitation au sujet de l'abolition des Evêques vient de commencer, dans la Chambre et au dehors.

Le Vendredi 11 Décembre 1640, les Londoniens présentent leur célèbre Pétition, couverte de 15.000 signatures, demandant instamment la réforme radicale des Evêques et de leurs cérémonies. Puis, le Samedi 23 Janvier 1641, se produit, plus célèbre encore, la « Pétition et remontrance de 700 ministres de l'Eglise d'Angleterre », dans le même but...

En fait, tout le monde, en ce Printemps de 1641, s'enflamme d'émotion épiscopale ou anti-épiscopale, et les Commissaires Ecossais, avec leur désir d'Uniformité, sont naturellement le centre de celle-ci. L'Evêque Hall, Smectymnuus, et un certain Mr. Milton « près de l'Eglise de Sainte-Bride » préparent leurs Pamphlets. Le contemporain zélé qui a recueilli l'énorme masse de vagues Imprimés connus maintenant sous l'appellation de *King's Pamphlets* au British Museum, inscrit ordinairement la date sur la page du titre de chacun d'eux ; mais, par une curieuse malchance, il l'a oubliée pour les Pamphlets de Milton, qui restent par conséquent indatables, si ce n'est approximativement.

Je n'ai pas rencontré la copie exacte des Demandes écossaises à l'égard d'un Traité, bien qu'elle existe certainement imprimée parmi les montagnes de paperasses non triées du British Museum. On peut en prendre connaissance par les analyses de Baillie, aussi de Rushworth. Les Sept premiers Articles se rapportent à des choses séculières, paiement de

dommages, punition d'incendiaires, et ainsi de suite ; le Septième a trait au « rappel » des Proclamations du Roi contre les Ecossais. Le Huitième, « touchant une solide paix entre les deux Nations », comprend cette affaire de l'Uniformité religieuse, et il est par conséquent d'une plus grande importance. Baillie dit : « Pour la Huitième grande Demande, on passa plusieurs jours en préparation. » Les Lords n'auraient point fait de difficulté en ce qui concernait le démantèlement de Berwick et de Carlisle, ou autres choses pareilles, mais trouvant que, sur les autres points, le Huitième Article pouvait impliquer les relations *permanentes* de l'Angleterre, ils différèrent. « Nous l'attendons aujourd'hui même », dit Baillie (28 février 1641). Olivier Cromwell lui aussi l'attend ce jour même, ou « bientôt », — et il écrit donc à Mr. Willingham pour jeter encore un coup d'œil sur les Documents...

Ce « Mr. Willingham », dont je n'ai trouvé d'autre vestige nulle part dans la Nature, est, on peut le présumer, un Puritain de Londres, ayant pris part à la Pétition de Londres et à d'autres choses pareilles, que le Membre pour Cambridge, un homme d'un zèle connu, de relations sûres et d'une importance croissante, est digne de convaincre.

Olivier St-John, le jurisconsulte de la *Shipmoney*, maintenant Membre pour Totness, a été fait dernièrement Solicitor-Général ; le 2 février 1641, D'Ewes dit de lui : « Nouvellement créé » ; une date digne d'être retenue. Le Procès de Strafford approche ; il doit commencer le 22 mars : Strafford et Laud sont en lieu sûr à la Tour depuis longtemps ; Finch et Windebank, et autres Délinquants de haut parage se sont hâtés de passer outre-mer.

Ce court Billet, porté par un domestique à Swithin's Lane au printemps de 1641, et conservé encore par la capricieuse Destinée alors que tant d'autres choses ont été détruites, — est tout ce qu'Olivier Cromwell nous a laissé d'autographe sur ses agissements durant les vingt-trois premiers mois du Long-Parlement. Mois marqués, plus que bien d'autres dans l'Histoire, pour toute l'Angleterre aussi bien que pour lui, par des anxiétés et des tentatives, par des espoirs et des craintes et de brusques vicissitudes ; marqués aussi, de sa part, par beaucoup d'activité parlementaire, que l'Histoire jusqu'ici ne connaît point, mais qui est encore susceptible d'être connue, et

dont nous parlerons en quelque autre moment opportun. Nous allons rapporter, à leur date et à leur place, pour les rendre enfin ne fût-ce que faiblement visibles, deux vagues apparitions de lui sur cette scène, et nous laisserons là-dessus cette partie du sujet.

Dans le Manuscrit D'Ewes... se trouvent ses mots, se rapportant à ce qui se passa le *Lundi*, 9 *Novembre* 1640, le sixième jour du Long-Parlement : « Mr. Cromwell présenta la supplique de John Lilburn », — le jeune Lilburn, qui avait été naguère le secrétaire de Prynne, entre autres choses, et que sa « fustigation de deux cents coups de verges depuis Westminster jusqu'à Fleet Prison » avait déjà fait connaître. Ceci est la relation de D'Ewes. Joignons-y maintenant le passage suivant, bien connu, de Sir Philip Warwick; et si le lecteur pense aux Discours du samedi précédent (1), et se dit que « tout ce lundi s'était passé à écouter des réclamations » semblables, quelque obscure image d'une étrange scène d'autrefois se déploiera peut-être sous ses yeux.

La première fois que je vis Mr. Cromwell, dit Warwick, ce fut tout au commencement du Parlement tenu en novembre 1640. Membre pour Radnor, j'avais alors la vanité de me prendre pour un jeune gentilhomme accompli, — car nous autres courtisans nous nous estimions surtout d'après notre belle mise ! Je vins à la Chambre un matin, — un lundi matin, — élégamment vêtu, et j'aperçus un gentilhomme qui parlait, que je ne connaissais point. Il était vêtu d'une manière fort commune, en habit de drap tout uni, qui semblait avoir été fait par quelque méchant tailleur de campagne ; son linge était grossier, et pas très frais, et je me rappelle qu'il y avait une ou deux petites taches de sang sur son col, qui n'était pas beaucoup plus large que son collet. Son chapeau n'avait pas de ganse. Il était d'une assez belle stature ; sa rapière était serrée tout contre sa cuisse ; sa figure était bouffie et rougeâtre, sa voix âpre et sans inflexion, et il s'exprimait avec une éloquence pleine de ferveur. Le sujet de son discours ne comportait pas beaucoup de *raison :* il parlait en faveur d'un domestique de Mr. Prynne, qui avait distribué des Libelles ; — oui, des *Libelles*, ce qui l'avait mené à Palace-yard, comme nous avons vu. — Je l'avoue sincèrement, cela diminua sensiblement mon respect pour cette grande Assemblée, que ce gentilhomme fût si attentivement écouté.

(1) Ces Discours, sur certaines violences du Pouvoir, avaient été écoutés avec « une fureur silencieuse ». (N. du T.)

Le lecteur peut prendre et laisser ce qu'il voudra de cette peinture de Warwick; car, bien que la véracité de Warwick ne fasse point de doute, sa mémoire, après tant d'années, dans un élément comme celui où il s'est trouvé, peut être sujette à caution. Le « col », rappelons-le à nos lecteurs, est un grand collet rabattu de linge, proprement le col de chemise, à cette époque, lequel, les cheveux se portant longs, devait replier une bonne largeur de linge qu'on pût blanchir, sur le haut de l'habit, afin d'en préserver de tout dommage le velours. Les « petites taches de sang », si elles ne sont point une invention, nous les attribuons, en nous disant que cela peut arriver à tout le monde, aux barbiers maladroits. Quant à « la ganse du chapeau », on peut remarquer que les gens ne parlaient point avec leur chapeau *sur* la tête ; et, par conséquent, si sir Philip le veut bien, on *laissera* cela. La « voix âpre et sans inflexion », ou ce qu'un pauvre jeune gentilhomme pouvait prendre pour cela dans ces circonstances, est pour nous très significative. .

Voici, d'après la *Vie* de Clarendon, l'autre vague apparition:

« On l'entendait souvent », Mr. Hyde, depuis Lord Clarendon, « parler d'un Comité particulier où on l'avait placé par hasard au siège du président. Il s'agissait d'un grand terrain inculte, dépendant des Manoirs de la Reine, qu'on avait enclos sans le consentement des fermiers. Ce terrain avait été donné par la Reine à un domestique de confiance, qui se hâta de le vendre au Comte de Manchester, Lord du Sceau Privé, lequel, conjointement avec son fils Mandevil, avait à présent grand intérêt à maintenir la clôture. Et ceci faisait pousser les hauts cris aux habitants des autres manoirs ainsi qu'aux fermiers de la Reine, qui, les uns et les autres, prétendaient au droit de pacage sur ces terrains incultes, et se plaignaient grandement d'avoir été soumis de vive force à une grande vexation que le pouvoir autorisait.

« Le Comité siégeait à la Cour de la Reine, et Olivier Cromwell, qui était un des Membres, paraissait s'appliquer fort à soutenir les Pétitionnaires, qui étaient nombreux, ainsi que leurs témoins. Lord Mandevil était également présent comme partie et, par ordre du Comité, siégait couvert. Cromwell, qu'on n'avait jamais auparavant entendu parler dans la Chambre des Communes », — du moins que je n'avais, *moi*, jamais entendu, bien qu'il y eût souvent parlé et qu'il y fût bien connu, — « dirigeait Témoins et Pétitionnaires dans la conduite de leur affaire, appuyait et développait avec beaucoup de

chaleur ce qu'ils avaient dit. Les témoins et autres personnes engagées dans le débat, qui étaient une très grossière espèce de gens, interrompaient avec clameurs l'avocat et les Témoins de la partie adverse, lorsqu'ils disaient quelque chose qui ne leur convenait pas, si bien que Mr. Hyde (dont c'était l'office d'obliger les personnes de tout rang à respecter l'ordre) se vit prié d'adresser de vifs reproches et de faire des menaces pour modérer leur humeur de telle sorte que l'affaire pût être entendue tranquillement. Cromwell, furieux, reprocha au Président d'être partial et de chercher à intimider les Témoins : l'autre en appela au Comité, qui l'approuva et déclara qu'il se conduisait comme il le devait, ce qui mit le comble à la colère de Cromwell. Quand lord Mandevil désirait être entendu sur quelque point de fait ou sur quelque détail des formalités suivies antérieurement à la Clôture ou au moment de la faire, et qu'il relatait avec beaucoup de modération ce qui s'était fait, ou expliquait ce qui s'était dit, Mr Cromwell répliquait avec tant d'indécence et de rudesse, il se servait d'un langage si contrariant et si agressif, que tout le monde dut penser que leurs intérêts avaient toujours été aussi opposés que leurs natures et leurs manières étaient radicalement différentes. Sa conduite, à la fin, devint si violente et son maintien si insolent, que le Président se vit obligé de le réprimander, et de lui dire que si lui, Mr. Cromwell, continuait à se comporter de cette manière, lui, Mr. Hyde, ajournerait immédiatement le Comité, et porterait plainte contre lui le lendemain à la Chambre. Ce que Cromwell ne pardonna jamais ; saisissant dans la suite toutes les occasions de lui faire éprouver la pire malveillance et les pires vengeances, jusqu'à *sa* mort » — non pas celle de Mr. Hyde heureusement, mais celle de Mr Cromwell, qui dut bien cesser de nourrir « malveillance et vengeance » contre Mr. Hyde !

Suivant la trace de cette affaire, au moyen de faibles indications, à travers des vicissitudes obscures et variées, je conclus qu'elle se rapportait au « Marais de Somersham », près de Saint-Ives, et que la scène de la Cour de la Reine se produisit probablement au commencement de Juillet 1641. Cromwell connaissait très bien ce Marais de Somersham près de Saint-Ives ; il connaissait ces pauvres paysans, et le traitement qu'ils avaient enduré ; et il désirait, non pas de la manière la plus impassible, semblerait-il, que justice leur fût rendue. Ici encore, laissant ce qu'il convient de laisser du récit de Mr. Hyde, nous avons l'intéressante vision d'une ancienne après-midi d'été « à la Cour de la Reine », il y a deux cents ans.

Nous allons voir, désormais, Cromwell, non plus prenant part, ou sur le point de prendre part, à des débats sur des Propositions Parlementaires et sur les « Huit Articles » des Ecossais, mais l'épée tirée pour les faire observer. Le Royaume entier va se diviser en deux masses armées s'entrechoquant, piques et boulets devant maintenant servir d'arguments.

THOMAS CARLYLE.

Traduit de l'anglais par EDMOND BARTHÉLEMY.

ALCESTE, BLONDE REINE

—

I

Après que la douce Alceste eut été couchée sous des violettes et des roses, Admète, ayant mêlé ses larmes aux lamentations professionnelles des pleureuses, rentra dans son palais désert, cependant que le bon géant incongru, Héraklès, s'empiffrait de viandes et de vins et se grisait de ses chansons sonores.

Alors la jeune reine descendit sans effroi chez Hadès et lorsque Charon vit arriver cette grâce et ce charme, il fut lui-même ému et tendit la main en souriant pour la faire entrer dans la barque. Puis on la mena vers les eaux lentes du Léthé et, comme on lui disait : « Bois ! », « non, refusa-t-elle, j'emporte de là-haut un très beau souvenir ; je veux le garder avec moi pour qu'il me réjouise pendant l'éternité. »

Elle s'assit parmi des touffes d'asphodèles, et des ombres accueillantes lui vinrent souhaiter la bienvenue. « Joie à toi, dit la première ; tu viens du pays des vivants, mais, crois-moi, ne le regrette point. Vois comme la lumière qui nous éclaire est douce ; le soleil, sans doute, est plus chaud, mais souvent il se cache ; de même les joies des hommes sont plus vives que les nôtres, mais leurs douleurs sont grandes.

— Je ne regrette point la vie ; elle m'a prodigué les plus beaux de ses dons, mais la mort me fut meilleure encore.

— Tu parais seule ici, lui dit une autre ; aucun parent ne t'attendait, aucun amant ? Veux-tu que je sois ton amie ?

Alceste sourit :

— Je ne suis pas seule. J'ai gardé dans mes yeux l'image du bien-aimé et, dans mon cœur, l'extase de ce que j'ai fait pour lui.

— Ne regrette pas le bien-aimé, cria une troisième. Les morts seuls sont fidèles qui ignorent le délire du baiser et le dégoût de la chair qui se lasse.

Mais Alceste se contenta de dire :

— Le mien ne m'oubliera jamais.

Les ombres, alors, se groupèrent autour d'elle et voulurent entendre le beau conte de sa vie et de sa mort ; quand Alceste eut fini, l'ombre d'un poète se leva et lui dit :

— O tendre femme du plus heureux des rois, j'eusse pris plaisir, lorsque Apollon enflammait ma poitrine d'un vain désir de gloire que je prenais pour l'enthousiasme divin du beau, à chanter en cadences harmonieuses la vertu de ton sacrifice et l'immensité de ton amour, et mon nom, grâce au tien, eût vécu dans les âges futurs. Je t'aurais plainte, alors, d'avoir, dans la fleur de ta jeunesse heureuse, renoncé aux douceurs de ton lit nuptial et à la beauté du jour, pour épargner les horreurs de la mort et l'effroi des sombres rivages à ton époux aimé. J'aurais cru te dédommager un peu par mes louanges de ton funeste sort et des peines subies. Mais, certes, j'aurais eu tort. Maintenant que les erreurs de la vie n'éblouissent plus mon jugement, je reconnais qu'en vérité nulle femme n'a jamais été aussi heureuse que toi. Tu ne connaîtras jamais la fatigue des trop longues fidélités, ni l'ingratitude des enfants qui grandissent ; tu n'as eu de l'amour qu'une expérience trop courte pour être amère ; tu as connu la volupté suprême de la mort volontaire et du dévouement, et tu gardes en toi l'orgueil d'une action unique et célèbre à jamais. Or, nulle joie n'est grande que celle de l'orgueil satisfait. Tu sais que les vivants, là-haut, vénèrent ta mémoire et nous, les morts, nous t'admirons et te reconnaissons comme la plus pure et la plus digne d'entre nous.

Comme il parlait, des ombres de jeunes filles avaient tressé des guirlandes. Elles en couronnèrent Alceste et l'emmenèrent mêler sa grâce à celle de leurs rondes.

C'est alors que les Champs-Elysées tremblèrent au bruit lourd d'un pas inaccoutumé et les ombres peureuses regardèrent cette chose étrange : un homme qui s'avançait vers elles et dont les pieds solides courbaient les tiges des fleurs. Dans ce lieu du silence et de la paix, son bouclier sonore retentissait de façon singulière et son corps projetait sur le sol une ombre. Il avait encore dans les yeux l'éclat d'un rayon du soleil et dans sa barbe était resté un peu de l'air des vivants ; puis, comme les âmes effrayées se serraient les unes contre les autres et n'osaient approcher, l'intrus parla et sa

voix semblait forte comme la foudre que la colère de Zeus lance au milieu des tempêtes.

— Habitants de l'empire souterrain n'ayez aucune crainte, dit-il. Je suis le héros Héraklès, qui n'a jamais fait de mal qu'à des monstres. Ma force et ma bonté sont connues dans le monde. Je suis celui qui se met au-dessus des lois naturelles pour accomplir le bonheur des humains. On m'a dit que je me suis souvent trompé et que mes frères les dieux m'accusent de manquer de sagesse. Mais moi, je n'en crois rien, car je suis un être simple qui ne s'embarrasse pas de raisonnements captieux. Je vais droit devant moi où mon instinct m'appelle. Je suis une force qui marche, et jamais je ne regarde en arrière. Aussi partout où je passe, j'entends les acclamations des hommes et je ne m'attarde pas à savoir si, plus tard, ils ne me maudiront point. C'est pourquoi je suis descendu ici afin de ramener l'une de vous à la lumière sacrée de Phébus.

Et les ombres se ruèrent vers lui, palpitantes d'espoir.

— O grand Héraklès, toi qui délies et qui délivres, est-ce moi qui suis l'élue de ton courage ? demandèrent-elles.

— Celle que je viens chercher, c'est la tendre Alceste, la blonde reine qui n'a pas craint de s'offrir en sacrifice pour sauver la vie de son royal époux. Le destin a voulu que j'apprisse la douleur d'Admète. Or je ne veux pas qu'aux endroits où je me trouve les hommes pleurent. C'est pourquoi j'ai vaincu le dieu avare de la mort et je viens réclamer le prix de ma victoire. Je rendrai la femme fidèle aux caresses d'un ami qui m'est cher.

Alors toutes les ombres, ensemble, se mirent à chanter :

— O trop heureuse Alceste, qui vas revoir la lumière du jour ! Tu connaîtras de nouveau la chaleur du soleil sur tes deux mains tendues et la clarté de la lune dans l'or de tes cheveux. De nouveau tu sauras l'allégresse de l'amour et les joies ardentes de ton lit nuptial ; tu sauras le bonheur de la mère qui tient sur ses genoux le sommeil de son fils, tu verras de nouveau le crépuscule dolent baigner ses pieds sacrés dans l'eau rose des fleuves, le vent qui fait vibrer les feuilles au haut des chênes t'apportera encore l'ardeur des fleurs écloses, les sources du printemps couleront sur tes doigts, les splendeurs de l'été brilleront dans tes yeux et les fruits de l'automne mûriront pour tes lèvres. Tu connaîtras l'amour

l'incertain, le désir. Que ne suis-je à ta place heureuse, ô trop heureuse Alceste !

La jeune reine répondit :

— Vous me vantiez tout à l'heure les délices de la mort et les douceurs du repos et maintenant, parce qu'un héros est venu de la terre pour me chercher, le désir de la vie vous reprend et vous enviez votre sœur qui remonte vers les hommes. Certes, je me réjouis moi-même de retourner là-haut vers Admète, qui m'attend dans les larmes ; certes, j'embrasserai mes fils avec d'indicibles transports. Mais qui sait cependant si la paix dont vous jouissez ne vaut pas mieux que les plus enivrantes joies ? Qui sait si la vie me réserve un bonheur aussi pur que celui qu'elle m'a déjà donné ? Pourtant j'apprends que mon époux pleure et qu'il a besoin de moi. Je n'ai pas craint la mort pour lui, pour lui je ne crains pas la vie.

Héraklès lui tendit la main et les ombres tristes les regardèrent tous deux s'en aller vers la lumière du jour.

II

En arrivant au jour, Alceste fut vivement éblouie par la clarté du soleil et fut doucement émue d'en sentir la caresse sur ses mains. Des hommes qui travaillaient dans la campagne, chantaient, des femmes à la démarche souple passaient en souriant et le ciel, le beau ciel de juin était bleu infiniment. Les clairs oliviers gris drapaient les coteaux ronds et toute l'ardente lumière d'été riait sur la campagne heureuse.

Alceste se sentit reprise de l'allégresse de vivre et gonfla d'air terrestre sa poitrine délicieusement. Mais bientôt elle pensa :

« Voici : le jour est pur et le ciel est clair. Pour cette raison ces hommes chantent et ces femmes rient. Cependant ils croient que leur reine est morte et ils ont sans doute pleuré sur mon tombeau fleuri. Aujourd'hui ils ne se souviennent plus d'Alceste. Ils travaillent, ils aiment, ils sont heureux. Peut-être vais-je trouver Admète lui aussi consolé et riant au soleil devant sa porte.

Alors Héraklès posa sur sa tête un voile et la conduisit vers la ville.

La ville était toute blanche sous le ciel tout bleu, mais, cependant, des draperies de deuil flottaient encore et Alceste put

voir que le palais d'Admète restait silencieux. Puis le roi parut, les cheveux en désordre et les traits abattus. Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

Pendant trois jours, Alceste, suivant l'ordre imposé par Hadès, ne parla pas et vécut seule au gynécée. Le quatrième jour on fit de grandes réjouissances.

Toute la ville était murmurante d'hommes joyeux et les champs délaissés se reposaient en silence, tout seuls sous l'immensité du ciel. On n'aurait pas, dans le pays de Phères, trouvé un seul citoyen qui ne fût accouru à la ville pour fêter la résurrection de sa reine. Ce dont d'ailleurs se réjouirent les larrons que protège Hermès, car plusieurs laboureurs en rentrant trouvèrent leur maison dévastée.

Ce fut un beau spectacle, vraiment, que ce peuple apportant à Alceste revenue le délire de son amour et de sa joie. Les étoffes chantaient sous le soleil dont la mouvante lumière allumait aux cheveux des femmes des étincelles chaudes, sous l'éclat froid des bandelettes. C'était une mer heureuse, bariolée et claire, qui emplissait les rues de frémissante gaieté et dont l'ondulation, peu à peu, jusqu'aux marches du palais, montait.

Alceste, rose en ses voiles pâles, et toute frêle, parut. Alors un seul cri puissant s'éleva comme un parfum de cette foule massée :

— Vive la reine !

Et, elle, tournant vers l'époux chéri l'allégresse de ses yeux, lui dit : « C'est une douce chose que la vie. »

Ce furent ses première paroles.

Puis Alceste, et tout son peuple, se rendit à l'endroit où devaient se tenir les jeux.

Dans la course, où les chars soulevaient, sous les acclamations déchaînées, une poussière blonde où tourbillonnait du soleil, un seul cocher fut renversé, en butant contre la borne, et emporté tout sanglant hors de l'arène, sans troubler l'enthousiasme toujours grandissant. Au combat du ceste, l'épouse d'Admète couronna elle-même le vainqueur tuméfié et sali, mais elle se réjouit lorsque des jeux plus pacifiques commencèrent.

Un chœur de jeunes femmes drapées de blanc s'avança, qui chanta en une mélopée simple accompagnée de flûtes discrètes.

Et l'Ode disait :

Muse, dont les cheveux
Retiennent en passant les rayons d'Apollon qui flamboie,
Aide-moi, car je veux
Chanter la joie
De celle que nous rend le frère Ténébreux
Du roi des Dieux.

Chantez, femmes, chantez
La double nuit complice où Zeus vint, de la couche d'Alkmène,
Tromper la chasteté,
La nuit thébaine
Où le héros armé de force et de bonté
fut enfanté.

Héraklès, Héraklès ! grand héros magnanime,
Œuf de l'aigle pondu dans un nid de ramiers,
Quand tu viens, les espoirs des hommes se raniment
Et la vertu s'abrite à l'ombre de ton bouclier.

Les chemins s'écartaient,
Et les femmes étaient toutes deux désirables et belles ;
La route descendait
Vers l'une d'elles ;
Il choisit le sentier rocailleux qui montait
Vers Arêté.

Il a vaincu la mort,
Aux implacables mains vers les hommes toujours étendues.
Ainsi, des sombres bords
Est revenue
Alceste, et son époux peut dénouer encor
Ses cheveux d'or.

Alceste, que mes vers te fassent immortelle,
Douce reine rendue à l'homme qui t'aimait,
Et ma muse pourra, rouvrant ses larges ailes,
Remonter vers l'azur divin des sublimes sommets.

Alceste demanda pourquoi, dans cette ode, il était moins parlé d'elle que d'Héraklès. On lui répondit que le genre l'exigeait et elle songea aux paroles qu'un poète lui avait dites chez Hadès, les trouvant, en somme, plus simples et plus adéquates.

Puis, ce fut le tour des danseuses. Elles vinrent, pieds nus et le corps souple, mimer, en des poses désirables, les angoisses de la femme qui va mourir; puis une lutte, où l'une d'elles, ayant posé sur la grâce de ses épaules une lourde peau de lion, en terrassait une autre qui devait représenter Thanatos;

puis toutes ensemble dansèrent un hymne d'allégresse qui symbolisait la joie des femmes de Phères au retour de leur reine; des groupes se croisaient et s'entrecroisaient, les mains s'agitaient, joyeuses, et les bras arrondis paraissaient porter de la lumière. Les hanches souples se tordaient, les ventres ronds se dessinaient sous les écharpes et les corps semblaient s'offrir aux délices de l'amour et de la vie.

Alceste, pourtant, restait songeuse et presque triste. Elle se rappelait ce qu'elle avait vu là-bas dans les Champs-Elysées, les rondes mystérieuses de ses compagnes sous la lumière bleue, et ces danses lui semblaient plus légères et plus subtilement harmonieuses dans leur grâce terne que l'agitation frénétique qu'elle contemplait.

La fête finit par un banquet. Admète avait fait dresser des tables un peu partout dans les rues et le peuple chantant y mangeait. La joie devenait plus lourde et plus paysanne. La graisse des viandes coulait; des flaques de vin saignaient sur le sol et, le soir, Alceste, s'accoudant à la terrasse du palais, regarda la ville peu à peu calmée où la lune éclairait l'échine maigre des chiens qui rôdaient autour des tables désertes et maculées. Par intervalles, un cri d'homme ivre blessait la nuit, un rire de femme, palpée par des mains indécentes. Une odeur de vin, de rut et de vomissement montait, et la lune, tout à coup, allongea sa blancheur au pied de la terrasse jusque vers un cadavre saignant qui gisait.

« C'est donc ainsi, la vie, pensa Alceste; je l'avais oublié. Rien ne peut être beau, rien ne peut être noble, rien ne peut être pur sans que de la bassesse ou de la laideur s'y mêle. Ce matin, qui était si frais, si doux, si bon, n'a donc lui que pour aboutir à l'écœurement de ce soir, tout ce soleil n'a donc brillé que pour montrer à sa sœur mélancolique que l'allégresse des hommes dégénère en débauche et que la pauvre humanité est trop faible pour porter dans ses mains débiles l'intégrité du bonheur? Faut-il vraiment acheter chaque joie par un dégoût, chaque minute heureuse par un jour de regrets?

Alceste, désolée, pleurait dans ses mains jointes. Alors elle se sentit saisir d'une étreinte chaude et Admète, dans un baiser, l'emmena vers la chambre d'amour.

III

Puis la vie reprit, quotidienne et tranquille ; les longues journées blanches du gynécée, les conversations vaines des esclaves qui lavent le linge dans le fleuve, la turbulence gentille et bruyante des enfants.

Alceste s'ennuyait. Pendant les premières semaines, Admète l'avait grisée d'amour, mais ses devoirs de chef l'avaient repris. Il fallait surveiller les esclaves aux champs, rendre la justice, édicter des lois, recevoir des ambassadeurs, parfois même conduire une expédition armée contre quelque arrogant voisin, toutes choses nécessaires et graves que doit faire un prince et qui l'éloignent des jeux charmants de l'amour. Alceste le savait bien ; elle savait aussi que la tendresse d'Admète n'était pas affaiblie, qu'il l'aimait autant qu'auparavant, que, jadis, elle s'était résignée, trouvant juste qu'il fût roi avant que d'être époux. Mais, maintenant, n'avait-elle point fait un acte si tendre, si héroïque que, pour elle, il devrait tout oublier? Puisqu'il serait mort sans elle, ne devait-il point lui consacrer cette vie qu'elle avait sauvée, n'avait-elle pas acquis le droit de disposer de son existence et de la garder pour elle ?

Elle alla l'attendre, sur la route, un soir, comme il rentrait avec les moissonneurs.

— Admète, lui dit-elle, ô cher époux ; est-ce ainsi que tu reconnais mon amour? Les journées sont longues que je passe seule, dans la chambre des femmes. Ingrat ! Tu t'en vas et tu ne songes point qu'Alceste, sans toi, coule des heures tristes. Quel crime ai-je commis pour que tu m'en récompenses par un tel abandon ? Ne suis-je plus ton épouse chérie, celle dont tu jurais de n'oublier jamais le dévouement ?

Admète, la baisant sur la bouche, lui répondit :

— Pourquoi me fais-tu ces reproches? Ne sais-tu pas que je n'ai de bonheur qu'en ta présence, que mon amour voudrait passer les jours agenouillé devant toi? Mais je ne suis point libre, Alceste. Les dieux m'ont imposé la tâche de gouverner les hommes. C'est un honneur, mais c'est un devoir aussi, auquel je ne puis point me soustraire. Tout le temps que les soucis d'état me laissent, je te le donne et toi-même tu ne voudrais pas me détourner de ce que je dois à mon peuple.

— Ton peuple! Et qu'a-t-il fait que tu le préfères à moi? Quand Thanatos, à défaut de toi, exigeait une victime, est-il un de ces hommes qui se soit présenté? Les plus vieux, les plus courbés sous la vie misérable, se cachaient de peur d'être sollicités et c'est moi seule, moi, jeune, heureuse et reine, qui me suis offerte. Et, maintenant, la vie que je t'ai conservée, c'est à ce troupeau vil d'esclaves égoïstes que tu la prodigues? Moi, je n'ai rien de toi, je n'ai même plus la certitude de ton amour.

— Que tu es injuste, Alceste, et que tu me peines; quand la pensée seule de toi que je dois retrouver le soir me fait vivre pendant la journée, quand le parfum de tes cheveux me poursuit partout où je vais, quand, à chaque parole que je prononce, à chaque geste que je fais, je me dis : « Tâchons d'être digne d'elle », quand ta tendresse est la seule raison de ma vie, tu viens, et tu me reproches de ne pas t'aimer.

— Si tu m'aimes, il faut que tu me le prouves. Comment puis-je te croire, si me voir malheureuse ne te tourmente pas et si les plus justes de mes prières, tu les repousses?

— Que t'ai-je jamais refusé? N'ai-je pas été toujours prêt à tout faire pour ton bonheur, à tout te sacrifier, comme toi, tu m'as sacrifié ta vie?... Tu ne réponds pas? Tu doutes de moi! Hélas! Comment faut-il te prouver que je dis vrai?

— Il faut me jurer par un grand serment que tu m'accorderas ce que je vais te demander.

— Je jurerai; car j'ai confiance en toi. Je sais que tu n'exigeras rien d'indigne, et pour ne plus voir tes yeux tristes, je suis décidé à tout, fût-ce à la mort!

Le soleil se couchait sur son bûcher ardent, derrière l'ombre nette des oliviers. Admète, tendant la main vers lui, jura par Zeus, gardien des serments, d'obéir au vœu de sa femme.

— Maintenant, rentrons, dit-elle, et je te dirai la chose que je demande.

Et tous deux, dans le crépuscule mélancolique, rentrèrent vers le palais, sentant que la destinée avait parlé.

Le lendemain, Admète, ému, convoqua les anciens du royaume.

— Vieillards, leur déclara-t-il, je vous ai fait venir parce qu'une décision fort grave pour ce pays vient d'être prise. Vous êtes sages et vous êtes fidèles, j'ai compté sur vous pour

faire comprendre à mon peuple les raisons de son roi. Vous savez combien j'aime mon pays et que j'ai toujours considéré la dignité royale dont je suis revêtu comme un moyen de me dévouer sans cesse à la cité. Vous me rendrez cette justice que j'ai pu faire parfois des erreurs, mais que jamais acte ne me fut dicté si ce n'est par la volonté de régner justement. Et, cependant, ce soin de vous gouverner, qui m'était un devoir si précieux, à partir d'aujourd'hui, je l'abandonne à mon frère ; ma décision est irrévocable ; la reine exige de moi cette preuve d'amour et cette marque de reconnaissance. Sans elle, vous ne l'ignorez pas, je ne foulerais plus le sol des vivants. Elle est donc maîtresse de ma vie et j'ai juré par un grand serment de la lui consacrer. Nous nous retirerons dans une maison écartée dans les bois et nous y vivrons seuls l'un pour l'autre. Vieillards, ne me méprisez point et ne dites pas que je suis l'homme que l'amour asservit à sa femme. Ce n'est pas ma volonté, mais le destin qui me pousse. Si j'abandonne mon devoir de roi, c'est pour en suivre un plus impérieux. Je ne suis plus libre d'agir suivant mon désir et Alceste, en me faisant don de la vie, a conquis sur moi des droits que je voudrais en vain nier. C'est pourquoi je vous supplie de conserver à mon frère la fidélité que vous m'aviez jurée. Vous le connaissez comme moi; il est digne de vous. Sa justice et sa sagesse me répondent de votre bonheur. Aimez-le comme vous m'aimiez et oubliez votre souverain qui renonce contre son gré à l'honneur cher de vous guider.

Les vieillards se séparèrent silencieusement et le roi s'en retourna vers Alceste, ayant tenu sa parole.

IV

Ils ne restèrent pas longtemps dans la maison des bois. Alceste était parfaitement heureuse, Admète soumis n'avait pas un mot de reproche. Septembre prolongeait splendidement l'été. Ils faisaient de longues promenades sous les arbres peu à peu décolorés et jouissaient des rayons roses du soleil oblique. Quelquefois, ils trouvaient un ruisseau qu'Alceste franchissait en riant, appuyée sur le bras d'Admète ; d'autres fois, la mousse tendre du bois gardait fidèlement la trace de leurs corps enlacés. Un jour, ils rencontrèrent un jeune faune qui leur souriait gentiment sous ses cornes dressées, puis

s'enfuit lorsqu'ils furent plus près. Un autre jour, ils crurent voir Eros, dormant au pied d'un arbre, son carquois suspendu aux branches. Il était nu et des abeilles, autour de lui, bourdonnaient. Ils n'osèrent pas approcher de peur de réveiller le dieu et ne surent jamais s'ils avaient en effet contemplé le fils charmant d'Aphrodite.

Puis, ils rentraient, lassés, manger des gâteaux de miel et des fruits juteux pendant que, autour d'eux, dans la nuit survenue, Artemis, en silence, allait par les sentiers chercher l'amour d'Endymion.

Admète, pourtant, était soucieux. Il restait pendant de longs moments songeur, sans parler, les yeux dans le vide. Alceste lui demandait : « A quoi penses-tu ? »

— A toi, lui répondait-il ; à ton amour. N'est-il pas toute ma vie ?

Mais il mentait ; il songeait à son peuple, à son frère, dont il n'avait point de nouvelles. Il pensait à son existence et se disait : « N'est-il pas indigne d'un homme de vivre ainsi pour le caprice d'une femme ? Faudra-t-il consacrer tout ce qui me reste de vie à la puérilité de ces jours oisifs ? L'amour doit être le repos et le délassement des êtres actifs. Ils sont justement méprisés ceux qui négligent les besognes utiles pour ne penser qu'à la joie de leurs sens et s'asservir à la femme qu'ils aiment. Certes, je n'aurais jamais cru que moi, Admète, le chef aimé et le roi magnanime, je dusse en arriver là. Hélas ! les destins sont durs et pour ma gloire il eût sans doute mieux valu que je fusse mort plutôt que de vivre ainsi. »

Et, dans son cœur, une rancune s'éveillait contre cette femme qui ne l'avait sauvé que pour l'avilir, rancune que la grâce d'Alceste et l'amour de ses yeux tendres dissipaient vite, mais qui, le lendemain, renaissait plus forte.

Puis l'automne s'avançait. Les jours diminuaient. Déjà il pleuvait et l'oisiveté des heures se faisait plus lourde. Alceste ne s'apercevait de rien et babillait pour distraire son époux qui restait maussade et mécontent, étendu sur des coussins trop mous.

Un jour, on eut des nouvelles du royaume. Des hommes vinrent qui causèrent avec Admète, longtemps. Quand ils partirent, ils avaient l'air déçu, et Admète préoccupé.

— Que voulaient-ils ? demanda Alceste.

— Ils se plaignent de mon frère, le trouvent injuste et cruel. Ils parlent d'une émeute qui se prépare et m'ont demandé de revenir... j'ai refusé.

Ils n'en dirent pas plus, mais Alceste sentit qu'une tristesse avait passé sur elle et que son bonheur allait finir.

A quelques jours de là, ce fut un vieillard qui se présenta. On l'avait choisi, rusé et savant à trouver les mots qui persuadent et qui troublent. Admète se fâcha et le renvoya, car il lui avait dit des choses perfides, mais le vieillard s'en retourna confiant, sachant que les mots font leur chemin en silence.

Admète s'était tu sur cette ambassade ; mais, le lendemain, ayant enfin pris son parti, il dit :

— Alceste, laisse-moi retourner à Phères ; tout va mal et mon peuple pleure. Il y a des citoyens tués sans motif et d'injustes jugements. Un grand désordre règne et l'ennemi, nous croyant peu prêts et divisés, nous prépare la guerre. Avons-nous le droit, pour satisfaire notre amour, de laisser ce peuple dans la misère et sans défense ?

— Alors, tu crois les choses qu'ils t'ont dites, ces vilains hommes, envieux de notre bonheur ! Pourquoi ton frère ne gouvernerait-il pas bien ? Il est bon et dévoué et tu m'as dit souvent qu'il était sage.

— Oui, mais il est faible et se laisse diriger par des favoris. Régner est une chose difficile.

— Admète, si tu m'aimais, tu renverrais sans les voir ces gens qui viennent te troubler et qui ne veulent que mon malheur.

— Chère épouse aimée, est-il donc impossible que je règne et que je te chérisse? Ne sens-tu pas que j'ai des devoirs auxquels tu me fais faillir, que la vie que je mène est honteuse et me fait mépriser?

— Admète!

— Pour toi-même ne vaudrait-il pas mieux aussi retourner là-bas? La vanité de notre existence ne commence-t-elle pas à te peser? Ne t'ennuies-tu pas, parfois, de cet éternel tête-à-tête désœuvré ? Et tout cet hiver triste, que ferons-nous, comment serons-nous heureux, oisifs avec le remords des tâches que nous n'accomplissons plus ?

— L'amour ne connaît ni regrets ni remords, tu ne m'aimes pas, Admète.

— Mais si, et je l'ai bien prouvé. C'est toi qui m'aimes mal, puisque tu me veux sans honneur. La vraie épouse est celle qui veut que son mari soit grand, qui rougirait de lui demander rien qui le diminue et dont le soin le plus cher est celui de sa gloire. Tu m'as sauvé la vie; mais je commence à croire que le vieillard avait raison; tu l'as fait pour toi seule et tu perds toute la valeur de ton sacrifice, si cette vie tu veux la rendre vide.

— Admète, Admète! Tu ne m'aimes plus.

— Hélas! il n'est que trop visible mon amour! Pourquoi suis-je venu ici? Après tout, j'étais libre de ne pas t'obéir. Te dois-je vraiment tant que cela? Tu m'as sauvé, c'est vrai, mais toi, c'est à mes larmes que tu dois d'être revenue de l'Hadès, c'est à cause de ma douleur qu'Héraklès est descendu te chercher, et, ce qu'il a fait pour la femme de son ami, ne l'aurait-il pas fait, à plus forte raison, pour son ami lui-même? Certes, si j'avais pensé...

Il s'arrêta; Alceste, effondrée, pleurait, toute ramassée sur elle-même comme une pauvre petite chose brisée qu'on a balayée dans un coin.

Elle passa toute la nuit ainsi, seule et sanglotante, cependant qu'Admète, ne sachant que faire, se remuait sur son lit sans dormir.

Au matin, elle vint vers lui :

— Voici, dit-elle; j'ai pris le deuil de mon amour et de mon bonheur. Pauvre bonheur! Il était comme un enfant mourant que sa mère croit pouvoir sauver à force de tendresse constante et de soins inutiles. Maintenant, l'enfant est mort. On a couché son petit cadavre blanc dans une tombe étroite. Pourtant il faut vivre; la mère met des voiles noirs et s'essaye à sourire. Mais elle sait que jamais le soleil ne luira pour ses yeux aussi clair que pour les yeux des autres et que seul le souvenir de l'enfant mort lui tiendra désormais compagnie. Retournons à la ville, à ton devoir. Une seconde fois, je me sacrifie pour toi. Aussi bien, si je voulais te retenir, tu finirais par m'échapper. Je ne suis pas assez forte, avec mon pauvre amour, pour lutter contre ton peuple et contre ton désir. Je n'exigerai plus rien, je te le promets, et je vivrai près de toi soumise et sans reproche, reconnaissante du peu de

tendresse que tu voudras bien me donner, et heureuse, puisque tu seras heureux. »

Ils arrivèrent le soir même dans la cité qui les acclamait.

V

Alceste, en effet, ne formulait point de reproche, mais c'en était un que toute son attitude. Résignée et douce, sans larmes et sans sourires, elle glissait comme une ombre mélancolique dans le palais et passait des journées muettes à filer, enfermée dans le gynécée. Admète s'exaspérait de ce silence soumis, de cette plainte éternelle et jamais exprimée.

Un jour, il lui dit :

— Veux-tu que nous retournions là-bas? J'accepterais tout pour te voir de nouveau sourire.

Elle refusa.

— Non, mon ami; ce n'est pas un sacrifice que je veux de toi, c'est ton amour. Or, rien ne peut me le rendre, car il n'existe plus.

Ils passèrent tout l'hiver ainsi. Admète avait pris son parti de l'opiniâtreté triste de sa femme. « Après tout, se disait-il, je suis fou de m'en soucier ; qu'elle agisse à sa guise. Le temps la fera sage. Elle sera tout heureuse alors de retrouver en moi l'époux aimant que je fus toujours. » Mais elle l'ennuyait ; parfois même, il la détestait de cette ostentation de dévouement méconnu. Il lui semblait qu'elle voulait proclamer à tous : « Regardez-moi; je suis celle qui a tout fait pour cet homme sans rien demander en échange, et cet homme me néglige! »

Il la négligeait, en effet. Sa seule vue allumait en lui des colères qu'il ne pouvait refréner. Et, bientôt, il l'évita, de peur de lui dire des paroles méchantes.

Alceste souffrait de ces froideurs et s'enfermait de plus en plus dans son mutisme lointain. Pour n'avoir pas compris qu'il ne faut nulle part chercher l'absolu de l'amour, elle avait brisé la coupe frêle de son bonheur.

Au printemps, Admète dut partir en guerre et ce fut contre lui un nouveau grief :

« C'est le temps où l'amour se ranime partout, où la sève remonte au cœur des arbres, où le crépuscule peuple les bois de couples furtifs, où la vierge s'énerve sur sa couche et, seul,

Admète reste insensible ; il part quand sa femme est là qui ne désire que sa présence et sa tendresse. »

Elle promenait sa tristesse dans la campagne renaissante, insoucieuse depuis longtemps des travaux ménagers, ne s'intéressant plus qu'au veuvage de son cœur.

Un jour qu'elle était assise, rêveuse et toujours triste, au bord du fleuve, un berger vint à elle.

— O reine, lui dit-il ; permets à ton serviteur de t'offrir ce bouquet cueilli dans les champs. J'ai rassemblé ces fleurs, comme cela, sans but, poussé par la beauté du jour et la tiédeur de l'air. Je voulais les donner à la première femme qui passerait. Le hasard me favorise puisque cette première femme c'est toi. Seulement, maintenant mon audace est passée et j'ai peur que tu ne les refuses.

Alceste le regarda ; il était tout jeune et charmant ; il ressemblait à l'adolescent qu'elle avait pris dans le bois pour Eros.

— Tu n'as donc point d'amoureuse ? dit-elle en prenant les fleurs.

— Non ; pas encore. Je suis trop timide et les filles rient de moi. Mais ta rencontre me portera bonheur puisque tu n'as pas repoussé ce que je t'offrais.

— Puisse-tu dire vrai, gentil berger ; mais j'en doute, car je ne suis moi-même pas heureuse.

— Oui, je sais... pourtant j'ai confiance ; ton sourire m'a fait déjà le cœur plus gai.

— Alors, aime-la bien celle que tu choisiras et ne la fais pas pleurer. Car, vois-tu, les femmes sont de pauvres êtres que l'amour seul fait vivre.

Alceste le revit, quelques jours après, sur le bord du chemin.

— Eh bien, berger ; l'as-tu trouvée, celle que tu cherchais ?

— Non, répondit-il en rougissant ; mais je ne cherche plus.

— Pourquoi donc ?

— Quand je suis retourné dans le village, les filles m'ont toutes paru laides.

Puis il se tut, sans qu'Alceste le questionnât davantage.

Un autre jour, se croyant seule, elle pleurait dans la forêt. Le berger était caché près de là. Il se montra.

— Pourquoi pleures-tu ? Il ne faut pas pleurer. Je sais bien

qu'Admète est méchant pour toi — hélas! on parle dans le pays et les pauvres gens ont appris comment il te délaisse — mais tes yeux sont faits pour la joie et ta bouche pour le sourire. Pourquoi te tourmenter du souvenir d'un ingrat qui n'est pas digne de toi? Son action prouve qu'il ne vaut pas un tel désespoir. Oublie-le, ce sot qui a rencontré le bonheur et n'en sait pas profiter, ce maladroit qui préfère la gloire à l'amour, ce cruel qui n'a pas honte de ta tristesse. Oublie-le et tu verras que la vie peut encore fleurir pour toi.

— Hélas! son amour était tout. Sans son amour ni la vie ni la mort ne peuvent être heureuses.

— Que ne suis-je un des puissants du pays! J'irais, moi, vers ce roi, je lui reprocherais sa conduite et je lui montrerais comme il se trompe s'il croit rendre son peuple heureux quand il fait pleurer la reine. « O roi, lui dirais-je, ne comprends-tu pas que c'est son bonheur à elle qui fait le nôtre? Que sa tristesse nous empêche de rire et que nous ne pouvons même plus aimer quand nous la savons sans amour? » Mais je ne suis qu'un pauvre berger et personne ne m'écoute.

— Tu es un berger charmant, mais un peu fou. Penses-tu qu'il te croirait? Hélas! il sait bien que c'est toi qui te trompes. Son peuple ne se soucie point de moi, au contraire, et je sais bien qu'ils m'en veulent tous de ne pas cacher ma douleur. Il n'y en a pas un qui m'aime.

— Hélas! moi je ne compte pas. Mais pour te rendre la joie, je sacrifierais tout ce que j'ai, ma jeunesse et ma vie.

— Ne dis pas cela, enfant. Ta jeunesse et ta vie, tu les dois à une autre, celle qui viendra et qui te fera père.

— Elle ne viendra jamais, murmura le berger.

Ils se rencontrèrent de nouveau, souvent, puis tous les jours. Alceste s'intéressait à cette sincérité juvénile qui la distrayait. Les moments qu'elle passait avec lui lui devinrent doux peu à peu dans sa solitude. La guerre se prolongeait. Admète, glorieux, ne songeait sans doute point à elle et cet enfant, dont elle occupait tous les rêves, la touchait. Il lui apportait des fleurs, des fruits sauvages au parfum acide, des nids palpitants dont elle avait pitié. Un jour, il vint, portant, dans sa main tout enflée de piqûres, un rayon de miel doré, qui sentait bon.

Elle le gronda.

— Que veux-tu, dit-il, d'innocentes piqûres, ce sont les seuls risques que je puisse courir pour toi.

Il lui parlait de sa vie, de sa grand'mère, toujours assise devant sa porte, le cerveau plein de belles histoires. C'était elle qui lui avait appris le nom des dieux et leurs amours : comment Zeus s'était changé en cygne et en taureau, comment la nymphe Syrinx avait échappé à Pan, qui maintenant modulait sur sa flûte la tristesse d'aimer sans retour, comment Orphée n'avait pas su conserver celle qu'Hadès lui rendait et comment Aphrodite n'avait pas dédaigné les charmes d'un mortel. Il disait tout cela, candide et câlin, et, une fois, il osa l'aveu de son amour.

Alceste l'avait depuis si longtemps deviné qu'elle ne se fâcha point.

L'été était venu, aux chauds après-midi troublants ; Admète guerroyait toujours et se couvrait de gloire au loin ; les bois étaient chuchoteurs et les roses fleuries ; les foins coupés étaient enivrants, si bien qu'un jour, très simplement, ils devinrent parfaitement heureux.

VI

La guerre est finie. On attend le roi triomphant dans la ville bruyante. Alceste, avec toutes les femmes, au-devant de lui doit marcher. Alors seulement elle s'aperçoit de sa honte. Un héraut est déjà venu, apportant à l'épouse aimée le plus beau joyau du butin, le diadème étincelant de la reine vaincue. Alceste doit en ceindre sa tête. Elle le regarde avec égarement.

— Que vas-tu faire, ô malheureuse femme, vas-tu paraître ainsi devant ton époux, ornée des présents qu'il t'a faits et sachant dans ton cœur que tu l'as déshonoré ? Il t'aime encore, puisqu'il t'envoie un gage de sa tendresse. Au milieu des fureurs du pillage, il ne t'a point oubliée. Peut-être qu'il se repent de sa conduite et qu'il t'apporte un amour soumis et qui s'excuse. Vas-tu tomber dans ses bras ouverts comme une épouse innocente ? D'ailleurs, même oublieux, même infidèle, ne lui devais-tu pas garder ta constance ? N'était-ce pas ton seul titre à l'orgueil ? Tu l'as sauvé jadis, mais qu'est cela, à côté de l'injure que tu lui as faite ? Laisse ces vêtements de fête et marche vers lui, sordide et couverte de cendres ; accuse-toi et qu'il t'inflige le traitement honteux des épouses coupa-

bles. Ou plutôt fuis. Comment supporterais-tu sa vue? Tu sais comme il est beau et comme tu l'aimes encore ; tu ne pourrais lui parler. Sa colère te ferait mourir et sa pitié est plus redoutable encore. Allons, déplorable Alceste, tu n'es pas digne de l'approcher, même humble et agenouillée. Va-t'en, fuis son mépris et fuis surtout son pardon ! »

Le fleuve emporte vers la mer un cadavre pâle. C'est celui de la blonde Alceste qui deux fois s'est donné la mort, d'abord pour sauver la vie de son époux, ensuite du regret de l'avoir trompé.

Maintenant, elle est redescendue tout éplorée chez Hadès et, accroupie au bord du calme Léthé, elle boit largement l'eau d'oubli, dans la paume de ses mains creuses.

AMI CHANTRE.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Lettres d'un Satyre

IV[1]

Cogolin, 30 septembre.

Monsieur,

Je vous écris moi-même. Cydalise a fait ce miracle. Ma divinité, qui était déjà vieille il y a six mille ans, en sait presque autant que ces petits garçons qui sortent en courant de l'école. Je ne dirai pas que cela m'a ouvert le monde. Cela me l'a voilé, au contraire, et je l'ai vu diminuer, comme se rapetissent les pins sur la colline, à mesure que l'on s'en éloigne. Mais en se rapetissant il devient plus net, ses contours sont plus fixes et ses lumières plus vives. Mon cerveau en est tout changé. Ce n'est déjà plus celui d'un dieu. La vision vaste mais confuse, et presque inconsciente, s'est tout à coup précisée. Peu à peu, je me suis détaché de la nature, d'où je me suis érigé, seul. Elle vivait en moi et je la sentais comme le battement de mon cœur. C'est moi maintenant qui vis en elle et je cherche en vain à la toucher de mes mains : elle n'est plus que de l'air, de la lumière, des odeurs et des aliments. Je la sentais respirer du même souffle que moi et il faut maintenant que je la boive : cela m'énivre.

Cydalise s'amuse de mes étonnements.

« Je vois, dit-elle, naître un homme. C'est plus beau qu'un dieu. J'étais curieuse de toi. Maintenant je t'aime, car je lis dans tes yeux une fraternité. On ne peut aimer que ses pareils ou ceux qu'on a façonnés à son image. Quand les dieux se mettent à aimer, ils deviennent des hommes. »

Ce singulier langage me réjouit, car c'est la vérité, je me suis mis à aimer Cydalise, je le reconnais à cela que les plus belles filles me sont presque indifférentes ou que l'image de Cydalise vient s'interposer aussitôt entre elles et moi, si par hasard elles me plaisent et m'attirent. Il y en a eu beaucoup sous nos pins, cet été. Elles se couchaient dans la lavande, leur grand chapeau sur les yeux et elles feignaient de dormir dans la paix tiède des sérées, sous le dernier rai du soleil. Oh ! l'émotion soudaine, le frisson qui d'un coup tend

(1) Voir le *Mercure de France* des 15 juin et 1er août 1907 et du 1er juillet 1910.

l'arc, quand la robe lentement levée laisse voir un beau corps rayonnant de nudité ! Ce n'est pas un vieux souvenir. Il y a encore de ces raffinements qui, jadis, étaient l'habitude. Ces pieds nus dans des sandales, ces capuces, ces robes de nonne comme j'en vis autrefois à Florence, droites et modestes dans leur laine grise couleur du temps et de l'innocence, j'ai revu cela, un soir, sous les pins de Cogolin.

Qu'elle fut bonne, qu'elle fut belle, qu'elle fut douce, la petite nonne de Cogolin ! Et ses yeux, comme à mon approche ils mêlèrent candidement leurs longs cils d'or ! C'est ma dernière aventure. Le souvenir m'en est cher et je ne l'ai pas sacrifié à l'amour de Cydalise, je n'ai plus cherché rien, accepté rien. Quand j'ai su mes lettres, j'ai voulu graver sur l'écorce d'un platane : LE SATYRE ANTIPHILOS EST FIDÈLE A CYDALISE. En relisant l'inscription, je ne pouvais croire que cela fût la vérité et que je l'eusse écrit moi-même, j'allais éclater de rire, quand je vis dans les yeux de Cydalise un regard heureux. Je compris que je n'avais pas menti.

Nous vivons des jours dorés. Mon amante me donne presque toute sa vie. Quand elle va à la ville, elle en revient un peu lasse, avec des pièces d'or qu'elle me montre en souriant et des gâteaux au lait et au miel que nous partageons au bord d'un ruisseau pur où les colombes comme nous viennent boire. Puis elle me donne une leçon. Je crois que l'or qu'elle rapporte lui vient de celles qu'elle donne aux hommes, là-bas. Quand je lui demande si ses élèves font des progrès, elle me baise le poitrail et joue avec mes frisures pour toute réponse. Moi, je me laisse faire, puis nous parcourons notre domaine, c'est-à-dire le bois de pins, la pelouse de bruyère et de lavande, le coteau aride dans lequel il y a une grotte et des broussailles qu'arrête le ruisseau près duquel ont poussé quelques platanes.

Cela semble à Cydalise singulier et amusant de coucher dans une grotte. Je n'ai jamais dormi qu'en plein air ou dans des grottes,et ce qui m'étonne et ce qui m'amuse, dans la nôtre, ce n'est pas qu'elle soit une grotte, mais que Cydalise en ait fait un palais digne de l'Olympe. Elle a apporté dans un char que traînait un cheval rapide un grand sac de laine cousu avec art, sur lequel nous nous étendons, bien plus à l'aise que sur les feuilles mortes, qui sont pourtant douces, des peaux de bêtes, des étoffes richement tissées et peintes des couleurs les plus vives. Elle a pour sa toilette réuni mille objets qu'envieraient les déesses et, rangés sur des planchettes élégantes, il y a, ce que je n'avais pour ainsi dire jamais vu, des livres et des cahiers d'images. Par elle si nette, si raffinée, divine, on le croirait, je vis dans un enchantement. J'ai des loisirs. Mes repas tout préparés m'attendent et le temps que je passais à cueillir fruits et racines, à faire des provisions d'écureuil, il s'écoule là, maintenant, près d'un livre où je découvre la vie. Voilà ce qui est singulier pour

moi, bien plus encore que les féeries créées par Cydalise, c'est que la vie puisse être contenue dans les pages d'un livre. Oui, j'ai vu qu'une feuille de papier sur laquelle on dirait qu'un hanneton s'est promené bien sagement, mais les pattes sales, qu'un tel chiffon détient en lui plus de choses que les vallons et les coteaux, les arbres et les horizons qui se dressent ou s'allongent sous mes yeux. Ma longue et divine expérience est confondue. Je croyais savoir parce que j'avais vu, mais les hommes ont regardé, et ce n'est pas la même chose. Je ne puis que vous exprimer mal mes joies de jeune civilisé. Il est entré en moi tant d'idées dont je n'avais pas le moindre soupçon que j'en suis tout troublé. C'est en vain que j'essaierais de vous les dire. Puis, ce serait expliquer le vol à un habitant des airs. Mais j'ai besoin d'un confident, d'un homme à qui je puisse avouer, sans qu'il en rie, mon nouvel état d'esprit. Cydalise m'intimide trop : je suis près d'elle comme un grand enfant qui cherche à lire dans les yeux et qui s'y mire. Ah ! divine nature, c'est toi la cause cependant et c'est toi d'abord que je dois remercier. C'est ma noble nudité et la hardiesse sauvage de mon allure qui ont attiré à moi la femme où je frotte la rugosité de ma peau ; je l'ai usée jusqu'au sang et ma chair s'est faite d'une sensibilité inconnue. Les antennes de la volupté sont devenues peu à peu celles de l'intelligence. Quand Cydalise, sous mes yeux attentifs, laisse tomber ses vêtements et éclate, il me semble que c'est Isis qui se dévoile, mon cerveau s'exalte et non plus seulement mon sens génésique, et, du même mouvement que ma chair, mon esprit se dilate et s'épanouit.

Hein ? Ce n'est pas mal pour un Satyre ? Je me relis avec complaisance, je déplace quelques virgules, je m'amuse beaucoup.

Votre
ANTIPHILOS,
Satyre.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Renée Vivien : *Dans un coin de violettes* ; E. Sansot, 3 fr. — Renée Vivien : *Le Vent des vaisseaux* ; E. Sansot, 3 fr. — Renée Vivien : *Haillons* ; E. Sansot, 3 fr. — Camille Lemercier d'Erm : *La Muse aux violettes* ; E. Sansot, 1 fr. — C. Moulié : *Le Tombeau de Renée Vivien* ; E. Sansot, 3 fr. — C. Moulié : *En sourdine* : G. Ficker. — Isabelle Dudit : *L'Agonie des sexes* ; E. Sansot, 3 f. 50. — Archer de Lima : *Waterloo* ; Société de publications littéraires illustrées, Paris. — Archer de Lima : *La Mer* ; J. Leherte, Courtin, Renaix et H. Lamertin, Bruxelles.

Dans un coin de violettes. Le Vent des vaisseaux. Haillons. Le premier vers, probablement supposé, d'un fragment lyrique attribué longtemps à Alcée et que l'un des derniers et des plus savants éditeurs a restitué à Sappho elle-même, donnait à l'aède mytilénienne l'épithète d'ιοπλοκοσ, « couronnée de violettes » ; c'est ainsi,

ceinte de fleurs pâles et non point des roses éclatantes de l'été, que Renée Vivien se représentait plus volontiers l'amante immortelle de l'oublieuse Atthis; sans doute la fille du Nord qu'elle était avait eu la pleine révélation de la beauté hellénique ; mais comme tant de poètes anglais qui d'Ambrose Philips à Swinburne subirent, à travers les âges, le charme presque incantatoire de la grande amante, elle ne se livra pas tout entière à l'amour sans y mêler, qu'elle l'ait ou non voulu, quelque chose de la sombre frénésie chrétienne et l'âpre et farouche volupté de transgresser la règle et d'accomplir le péché. Déjà, certes, Eros tout puissant était pour Sappho une divinité prodigieuse, « amère et douce » à la fois ; mais elle ne s'emporta jamais jusqu'à le maudire, comme le fit Renée Vivien :

Le dernier Dieu, ce Dieu trois fois maudit, l'Amour.
(*Le Vent dans les vaisseaux.*)

Cependant la blasphématrice de l'amour lui fut soumise jusqu'à la suprême minute de sa courte vie; dans ces trois volumes de *Reliquiæ*, judicieusement mis en ordre par M. E. Sansot, alors que la Mort prochaine hantait sa chair fébrile et son âme inquiète, elle ne s'en était pas affranchie ; au souvenir de trahisons anciennes, elle devinait dans le regard trouble de la femme aimée la méditation de trahisons futures et elle en souffrait par avance; non qu'elle n'ait eu encore des heures de joie où elle échappait à l'obsession des ténèbres montantes ; *Présence* et *Résurrection* perpétuent des minutes heureuses :

Tu m'apportes ta voix, ta présence et ton rire,
Et je t'attends, je te contemple et je t'admire.
En moi rayonne encor la splendeur de ton rire !

Sous le rayonnement solaire de tes yeux,
Et jeune et belle autant que le furent les dieux,
Il me semble oublier mon cœur qui se fait vieux.
(*Dans un coin de violettes.*)

Mais bientôt la même angoisse secrète, l'appréhension perpétuelle de l'inévitable empoisonnaient ce suprême et précaire bonheur :

J'ai le cœur lourd, pourtant les heures sont légères,
Et l'on entend voler les âmes passagères.

Toi que j'aime d'amour te voici près de moi,
Tu m'as donné ton cœur, je t'ai donné ma foi.

Et nous voici parmi les choses amicales :
La verdure, la menthe et le cri des cigales.

D'où me vient ce chagrin parmi cette rumeur
Et d'où vient que mon cœur est si lourd ?... O mon cœur !
(*Haillons.*)

Il ne semble pas que l'idée de se survivre dans la mémoire humaine l'ait consolée par son mirage ; elle avait dès longtemps proclamé qu'elle méprisait « le mensonge des gloires immédiates » ; elle le répétait obstinément, bien que son insistance à le dire soit peut-être le signe de quelque amertume cachée :

Je porte dans mon cœur et dans mon âme nue
L'orgueil d'être farouche et d'être méconnue.
(*Le Vent des Vaisseaux.*)

Elle n'abdiqua pas son orgueil, son orgueil « terrible et funeste » ; elle ne se souciait pas d'être jugée, parce que, au début peut-être, elle avait été cruellement et injustement blessée par l'indifférence des uns et la stupide brutalité des autres ; ces vers qu'elle composait dans les instants de rémission, elle se désintéressait du bruit qu'ils feraient dans le monde, il lui suffisait de les avoir chantés :

Qu'ailleurs l'aube de gloire irradie et rougeoie !
Que m'importe le vent qui disperse mes vers
Dans les replis obscurs de l'obscur univers,
Puisque je n'ai chanté que pour ma seule joie ?

Bien des fois elle avait détesté le jour révélateur de tous les mensonges et de toutes les fautes, elle avait invoqué la Nuit qui pacifie et qui libère ; l'ombre maintenant l'enveloppe et voici que, contre son gré ou suivant le moins avoué de ses désirs, de jeunes poètes apportent sur la dalle funéraire des guirlandes, des couronnes et des palmes.

La Muse aux Violettes. M. Camille Lemercier d'Erm, en rythmes flottants, sans emphase déclamatoire, chante le thrène très doux de la Muse aux Violettes; il ne sied pas que des pleurs désordonnés et des lamentations grossières troublent dans la prairie d'asphodèles le fantôme harmonieux de celle qui s'est tue, « lasse de vivre, d'aimer et de souffrir » ; dans le petit cimetière de Passy, elle dort enfin ; la croix étrangère indique qu'elle s'en alla

Réconciliée dans la mort
Avec le dieu de l'Evangile.

Le signe n'importe guères ; s'il demeure, après que le nom légal de Pauline M. Tarn ne réveillera plus chez personne le nom, seul réel, de Renée Vivien, il ne fera pas qu'elle n'ait pas dit ce qu'elle avait à dire :

Si le Seigneur penchait son front sur mon trépas,
Je lui dirais : O Christ, je ne te connais pas.
(*A l'heure des mains jointes.*)

Le Tombeau de Renée Vivien. En sourdine. M. Charles

Moulié, dans son premier livret de vers, *les Mignardises*, ronsardisait et s'excusait gentiment de « piller » André de Chénier et M. Henri de Régnier. Il apporte ainsi que Mme Natalie Clifford Barney et M. Camille Lemercier d'Erm son tribut funèbre aux mânes de la poétesse ; il la loue comme il le fallait en paraphrasant à son tour les motifs qui lui étaient le plus chers, la nuit, la mort, l'amour et l'image de l'amante toujours pleurée qu'elle n'emmena ni vers Mytilène ni vers Thulé et qu'elle ne retrouvera pas dans le paradis catholique, en dépit de la singulière oraison que M. Charles Moulié lui a fait prononcer un soir :

Christ, je quitte le temple et je viens à l'Eglise.
Je m'abandonne à toi puisque tu me l'as prise ;
Je ne saurais vivre sans elle. Je te dis,
Christ, que je veux entrer dans ton saint paradis
Pour retrouver ma Loreley, ma fleur, mon ange.
N'est-ce pas que je suis une chrétienne étrange ?
Mais tu es bon, seigneur ; tu es grand, tu es fort
Et tu accepteras mon offrande, ma mort.

Le jeune auteur des *Mignardises* honore la mémoire de Renée Vivien sur le mode qui lui agrée mieux désormais; M. de Régnier et André de Chénier l'inspiraient naguères; Verlaine lui a enseigné maintenant la douceur et la simplicité de l'âme :

Mes larmes ont coulé pour tant de vains objets !
Je n'aime plus que le silence et l'ombre... l'ombre...

Aujourd'hui il chante en sourdine; mais il n'a pas abandonné toute ironie, malgré sa neuve volonté d'être ingénu et candide et il ne tient pas outre mesure qu'on le prenne au mot quand il écrit:

Enfin si ma chanson n'a pas l'air important
Et si les quelques notes que ma flûte jette
Nous font penser au cri de la pauvre rainette,
Peut-être aussi que mon talent n'est pas très grand.

L'Agonie des sexes. Ce n'est pas ici une violente réplique à l'anathème prophétique de Vigny prévoyant les temps où

... se jetant de loin un regard irrité
Les deux sexes mourront chacun de leur côté.

Mme Isabelle Dudit ne pense pas qu'il y ait un désacord fondamental et une sorte de haine héréditaire entre l'homme et la femme : un « éternel malentendu » les sépare, créé par les mœurs et par la loi, dès lors qu'ils ne sont encore que de petits garçons et de petites filles et se disputent déjà touchant leur mutuelle supériorité ; poétesse raisonnable, si l'on ose accoupler ces deux mots, Mme Isabelle Dudit prêche la conciliation, les vertus bourgeoises et médio-

cres et ce n'est pas par fortune qu'à défaut du nom de feu Francisque Sarcey elle inscrivit celui de Mme Yvonne Sarcey en dédicace de *Par l'exemple*. Elle n'est pas tout à fait impartiale et pencherait plutôt à croire que les femmes sont toujours les vraies victimes ; elle s'en console en les comparant selon le rite à des oiseaux, à des anges, au lys et à la rose et pour réjouir les mânes de l'Oncle immortel, elle se gausse en octosyllabes badins des célibataires que châtient le père ou le mari irrité:

Mais l'époux survient en furie
Et du personnage rampant
Se saisit sans forfanterie
Et l'écrase comme un serpent.

Comme elle est de bonne compagnie, elle ne se servira pas du terme quasi technique d'entôlage ; mais elle saura plaisamment faire allusion à la chose :

D'autres au goût plus prosaïque,
Amoureux des communs plaisirs,
Auprès des vierges érotiques
Dépensent de nombreux loisirs.

Crac ! pendant qu'on dormait sans doute
Le portefeuille a disparu ;
On ne s'en aperçoit qu'en route
Et le dépit en est accru.

Il y eut autrefois des courtisanes sacrées ; il était réservé à notre âge sans pudeur de faire naître les vierges érotiques, à moins que plus probablement, par une licence poétique excessive, « vierge » ne soit employé ici comme un synonyme abusif et plus noble de « fille » : il est rare que les professeurs de vertu sachent très bien le français.

Waterloo. La Mer. — La « Collection des auteurs littéraires », publiée par « le Comité international permanent de littérature Paris-Rome-Londres-Berlin-Bruxelles », annonce une édition complète, en 50 volumes, des œuvres de M. Archer de Lima. Ont paru déjà *Waterloo*, poème des cadavres, et *la Mer*, tragédie de l'âme ; la langue en est hasardeuse, incorrecte et barbare et les extravagances abondent ; mais çà et là éclatent des vers d'une étrange et singulière beauté :

Ce silence n'est pas une vraie solitude,
Car tu sens les forêts qui pleurent dans tes pleurs.
(*Waterloo.*)

Vénus dans l'Infini, dans cette nuit sans lune,
Se baigne en racontant sa passion aux flots.
La terre presque morte et dont les yeux sont clos
Ne vient aimer le beau ou rêver la fortune.
(*La Mer.*)

PIERRE QUILLARD.

LITTÉRATURE

Lucie Felix-Faure-Goyau : *La Vie et la Mort des Fées. Essai d'histoire littéraire*, 1 vol. in-18, 3.50, Perrin. — *Le Livre d'amour d'Hercule de Lacger. Vers pour Iris (Henriette de Coligny, comtesse de la Suze) publiés sur le manuscrit original inédit avec une notice* par Frédéric Lachèvre, 1 vol. in-12, 2 fr., Sansot. — Werner Söderhjelm : *la Nouvelle française au XVe siècle*, 1 vol. in-8, 7.50. Champion. — *Agrippa d'Aubigné*, par S. Rocheblave, 1 vol. in-16, 2 fr. Hachette.

La Vie et la Mort des fées, de Mme Lucie Félix-Faure-Goyau, n'est pas une petite divagation poétique sur les fées, mais bien un ouvrage d'érudition de plus de quatre cents pages. Cependant, l'auteur ne prétend pas apporter de nouveaux documents sur l'origine mystérieuse de ces légendes, et se contente de résumer ce qu'en ont dit les spécialistes. C'est donc ici un livre de vulgarisation, mais les commentaires et les gloses en sont aimables. L'ouvrage est en outre bien ordonné et recrée l'atmosphère de rêverie spéciale à chaque âge et à chaque peuple. Voici les fées du cycle latin, avec Viviane et Morgane ; voici le mythe des saisons et les belles endormies du Moyen-Age ; Mélusine; les fées de Ronsard, de Perrault, de Mmes d'Aulnoy et Leprince de Beaumont, etc., etc.

Les fées, dit Mme Félix-Faure-Goyau, représentent une forme de l'imagination humaine.

> Elles appartiennent d'abord uniquement à cette immense histoire anonyme et quotidienne que personne ne songe à dater, pas plus qu'à écrire, et qui serait pourtant si passionnante à deviner, à ressaisir en quelques-unes de ses parcelles. Qui donc aurait noté la vision de l'aurore qu'eurent, un matin préhistorique, des bergers perdus dans l'immensité du plateau de l'Asie centrale? Ou la craintive émotion qu'éprouva quelque voyageur cheminant à travers une forêt celtique, parce qu'un rayon de lune faisait, entre le feuillage, scintiller l'eau d'une petite source?... Mais toutes ces minutes oubliées, qu'une poésie latente au fond de l'âme humaine, et jaillissant, sous l'influence de l'espoir ou de la terreur, avec la grâce des sources sauvages, a transformées en perles merveilleuses, sont allées grossir les trésors du « royaume de féerie ».

On voit que Mme Félix-Faure-Goyau aime ce que l'on appelait autrefois le style fleuri, le style poétique. Ses idées s'abritent ainsi sous ces feuillages tout le long de son livre. Mais ce genre, qui s'adapte d'ailleurs très bien au sujet traité, plaira aux jeunes filles, auxquelles ce livre me semble particulièrement destiné.

Les fées, note l'auteur, sont des païennes; leur morale est la morale païenne. C'est qu'elles sont, en effet, le dernier souvenir vivant de la mythologie antique. On voit, dans les légendes du Moyen-Age, des fées devenues châtelaines et assistant à la messe, s'enfuir, au moment de la consécration ; d'autres se convertissent et se font baptiser, etc. L'auteur étudie encore incidemment les origines druidiques

de notre monde féerique. Morgane semble bien être la réincarnation d'une druidesse.

Le souvenir des druidesses s'est obscurément maintenu dans quelques coins de la France, et il existe, à quelques lieux de Granville, un château, enveloppé de bois, et qu'on appelle *la Chesnaye*, en souvenir, croit-on, d'un ancien établissement de druidesses. Cette propriété, merveilleusement abritée de tous vents, jouit d'une température privilégiée. Au milieu d'une prairie se dresse, comme un temple, un petit bois sacré, où, selon une légende encore vivante, l'on rencontre, certaines nuits de lune, un taureau blanc, aux cornes dorées sans doute.

§

M. Frédéric Lachèvre publie aujourd'hui le manuscrit inédit d'un poète du XVIIe siècle, intitulé : **Vers pour Iris**. Ses recherches lui ont permis d'identifier l'auteur : Hercule de Lacger, et même l'Iris mystérieuse : Henriette de Coligny, comtesse de la Suze. Pour servir de préface aux *Vers pour Iris*, M. Lachèvre nous donne une amusante biographie de son poète, Hercule de Lacger, seigneur de Massugniès. Cette vie, dit-il, confirme le jugement de Tallemant des Réaux sur l'homme : « Il a de l'esprit, mais il n'est nullement honnête homme », mais la publication du manuscrit permet de rectifier son jugement sur le poète : « Il fait des vers, mais médiocres. »

Ces vers sont un long soupir d'amour vers la belle comtesse de la Suze. Voici un sonnet, qui nous révélera à la fois la manière du poète et le romantisme de ses sentiments :

Prenons party mon âme, et dans cette aventure
Sans plus délibérer allons droict à la mort,
Et que mon désespoir par un dernier effort
Usurpe enfin sur moi les droits de la nature.

Partons, desrobons-nous à la mortelle injure
Que nostre extrême amour peut recevoir du sort ;
Mais gardons le respect, et que dans ce transport
Il n'eschappe de nous, ni plainte ni murmure.

N'accusons point Iris de causer nos mal'heurs,
Plaignons-nous de nous-mesme en ces justes douleurs,
Dont l'atteinte nous est aujourd'huy si sensible :

C'est le commun destin des cœurs ambitieux,
Leur perte est asseurée et leur cheutte visible,
Alors que de trop près ils approchent des Dieux.

Ces vers sont bien frappés, et le ton de cette poésie est élevé. Cependant Henriette de Coligny se laissa fléchir, et Lacger devint son amant : « Elle lui écrivit un million de lettres les plus passionnées qu'on pût voir. Elle céda si bien au poète qu'au moment de la

séparation des deux amants Lacger chanta leur douleur réciproque dans une pièce qui est une des meilleures qu'il ait faites :

Vous souspirez, vous accusez le sort
Et mon départ vous donne des allarmes.
Vous meslez vos pleurs à mes larmes
Et vos transports à mon transport.
Je meurs à cette triste veuë,
Mais dans cet extrême malheur,
Hélas ! ce n'est pas ma douleur,
C'est votre douleur qui me tuë.
Ces longs adieux, ces regards languissans
Dont vos beaux yeux accompagnent ma plainte
Font voir que vostre âme est atteinte
De tous les maux que je ressens.
Je meurs à cette triste veuë,
Mais, dans cet extrême malheur,
Hélas! ce n'est pas ma douleur,
C'est votre douleur qui me tuë.

Mais, heureux, Lacger manqua de discrétion, il cria sa bonne fortune à tous les vents, et la comtesse de la Suze l'abandonna. C'est alors que, pour réveiller l'ardeur de sa maîtresse, Lacger réunit « dans un élégant manuscrit, relié en maroquin et superbement calligraphié, les pièces dans lesquelles il avait chanté son amour ». Ce fut en vain ; en vain aussi qu'il se fit le soupirant de Ninon de Lenclos. Dans la suite de son histoire, nous le voyons secrétaire des commandements de la Reine de Suède : il fait des vers de commande qui ne valent rien. Mais il nous reste de Lacger ce manuscrit, *Vers pour Iris*, qu'il faut remercier M. Lachèvre d'avoir publié et qui enrichit la collection déjà belle des petits poètes du XVIIe siècle.

§

M. Werner Soderhjelm, professeur à l'Université de Helsingfors, étudie **La Nouvelle Française au XVe siècle**; il en recherche les plus lointaines origines et il les trouve dans le *fableau*. La forme concise du fableau « présente déjà le conte avec un relief net, et donne aux caractères des contours accusés ; les scènes et situations empruntées à la vie réelle font souvent de l'ensemble un tableau plein de vie ; les dialogues enfin, avec leurs répliques souvent frappantes, apportent un élément fortement dramatique qui est un des caractères essentiels de la nouvelle ». Et M. Soderhjelm nous cite, à l'appui de son affirmation, de nombreux exemples tirés de notre histoire littéraire du XIVe siècle. Puis, pénétrant sans hésitation dans son travail même, l'auteur analyse le sujet des *Quinze joyes de Mariage*, du *Jehan de Saintré* d'Antoine de la Sale, des *Cent Nouvelles Nouvelles*, et de ce *Jehan de Paris*, dont Moréas nous donna naguère une si belle adaptation. Il conclut :

Les productions littéraires que nous avons étudiées ne sont pas les ramifications d'un seul large courant traversant la littérature française ; elles proviennent de sources différentes et diffèrent essentiellement les unes des autres. Mais le trait commun qu'elles présentent, c'est une subite maturité artistique de l'art de conter qui les place bien au-dessus de tout ce qui précède dans ce genre, et assure en même temps le fondement de l'évolution suivante.

Cette marche vers un « réalisme artistique », ajoute-t-il, est un signe que la Renaissance approche. C'est un signe surtout que la Renaissance italienne, qui précéda la nôtre, s'était déjà infiltrée dans notre littérature. La Renaissance a brusqué et fait dévier l'évolution naturelle de notre art, et c'est à peine si, au bout de tant de siècles, nous avons achevé de digérer l'antiquité. M. Soderhjelm écrit en note :

En faisant commencer la Renaissance française avec le règne de François Ier, on ne tient pas assez compte, selon moi, de l'évolution dans l'art et dans la littérature, peut-être aussi dans d'autres manifestations de la vie, qui se produit déjà au xve siècle. On donne au mot « Renaissance » une signification par trop restreinte en désignant par là, avant tout, l'introduction en France des influences classiques.

La Renaissance française ne fut pas subite, en effet, mais ses premières manifestations furent bien, il semble, le résultat des infiltrations des influences classiques. Ce que l'on peut dire seulement c'est que l'état des esprits, déjà très évolués au xve siècle, avait rendu possible la fructification de ces influences étrangères.

§

Voici, dans la collection des Grands Ecrivains Français : **Agrippa d'Aubigné**, par M. S. Rocheblave. Dans la première partie de cet ouvrage, M. Rocheblave étudie l'homme et sa vie, dans la seconde l'écrivain. Il nous fait voir, selon son expression, ce que d'Aubigné doit à Ronsard, et ce qu'il ne doit qu'à lui-même. Le vrai titre de gloire de d'Aubigné poète, dit-il, ce sont bien *les Tragiques*, et il cite ces vers par lesquels le poète promettait l'immortalité à son poème :

Tu es né légitimement,
Dieu même a fourni l'argument :
Je ne te donne qu'à l'Eglise.

Tu as pour support l'équité,
La vérité pour entreprise,
Pour loyer, l'immortalité.

M. Rocheblave nous montre dans d'Aubigné un précurseur de Malherbe, et de Victor Hugo. Dans *les Tragiques* se trouvent quelques pièces dont Hugo s'est inspiré. Son *Caïn* a son modèle dans *les*

Tragiques. Et, quelle que soit la beauté du morceau célèbre de *la Légende*, on peut dire, avec M. Rocheblave, « qu'il pâlit à côté de l'original ». Sans être méconnu, puisqu'il a de si nombreux et de si fervents admirateurs, d'Aubigné est cependant inconnu de beaucoup de gens qui trouveraient une grande joie à le lire, s'ils voulaient faire l'effort de se familiariser avec sa langue si génialement personnelle.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

A. Keller : Correspondance, Bulletins et Ordres du jour de Napoléon ; I : *De Brienne au 13 Vendémiaire ;* tome II : *Bonaparte et le Directoire;* tome III : *Campagne d'Italie;* tome IV : *Expédition d'Egypte;* Albert Méricant, 3 fr. 50 le vol. — Arthur Chuquet : *Etudes d'Histoire*. 3e série; Fontemoing, 3 fr. 50. — Téodor de Wyzewa : *Excentriques et Aventuriers de divers pays;* Perrin, 5 fr. ill. — Emile Gebhardt : *Les Jardins de l'Histoire ;* Bloud, 3 fr. 50.

Nous ne savons si M. A. Keller fera pour les trente-deux tomes de la Correspondance de Napoléon ce qu'il vient de faire pour les premières parties de cette gigantesque collection, lesquelles ont déjà fourni à la compilation de M. A. Keller quatre des volumes de celle-ci : **De Brienne au 13 Vendémiaire**; **Bonaparte et le Directoire**; **Campagne d'Italie** et **Expédition d'Egypte**. Jusqu'au 18 Brumaire, cette Correspondance n'est encore que celle d'un général de la République ; mais, à partir de là, elle est celle d'un chef d'Etat, et de quel chef d'Etat ! Et l'entreprise de M. A. Keller va devenir bien laborieuse. Au reste, n'ayant pas reçu le premier volume, où M. Keller expose le plan de sa publication, nous ne savons sur quelle échelle celle-ci doit se poursuivre. Nous voyons, dans les volumes sur la campagne d'Italie, que plusieurs sources, outre la Correspondance et les Bulletins, sont combinées : les « Lettres à Joséphine », le « Mémorial » et les « Mémoires pour servir à l'histoire de France sous le règne de Napoléon ». Ces extraits et les documents officiels qui s'y rattachent (Correspondance, Bulletins, Ordres du jour) sont groupés en chapitres ayant chacun pour sujet un événement marquant. Un commentaire de l'auteur les accompagne.

Quoi qu'il en soit du plan général et de la suite de l'œuvre, choses dont nous ne pouvons juger (ne sachant pas, notamment, si M. A. Keller doit reproduire toutes les pièces de la Correspondance, ou s'il s'agit seulement d'un choix), la disposition adoptée par ce publiciste paraît présenter certains avantages (1). Pour la campa-

(1) Pourquoi cette couverture fantaisiste ? Le contenu de ces tomes, même à le supposer fragmentaire, se recommande assez par sa sérieuse qualité historique : on aurait pu adopter une couverture donnant une plus exacte idée de ces matières. Celle-ci est une cause que nous parlons tardivement de ce livre.

gne d'Italie, par exemple, elle permet de bien suivre les rapports de Bonaparte avec le Directoire, comme aussi l'œuvre diplomatique du général en chef à côté de son œuvre militaire.

Il semble assez certain que, dès ses premières grandes victoires, le Directoire prit ombrage de Bonaparte; qu'une malveillance secrète présida de bonne heure aux rapports du gouvernement français avec son général. On peut regretter, cependant, que — le cadre déjà assez vaste de cette publication ne comportant évidemment que des documents émanés de Napoléon, — on ne connaisse, dans les volumes relatifs à la campagne d'Italie, la conduite du Directoire que par le Mémorial, les Mémoires et autres documents de cet ordre. Assurément, il y faut ajouter les renseignements qui ressortent de la Correspondance même. Mais la connaissance des documents émanés du Directoire n'eût pas été utile, — dans certains cas. Sans doute, les « Mémoires pour servir à l'histoire de France sous le règne de Napoléon », à condition, je crois,qu'on les complète par certaines parties de la Correspondance, nous permettent assez bien de juger du savoir-faire diplomatique de Bonaparte dans les négociations qui se poursuivirent, pendant la guerre, entre le général en chef et Gênes, la Sardaigne, le duc Parme,le duc de Modène, Rome, le grand-duc de Toscane,Naples,etc. Mais pour des conjectures encore plus importantes,pour les préliminaires de Léoben,par exemple (notamment sur la question de Venise), l'on eût voulu connaître la teneur ou au moins le sens précis des instructions remises par le Directoire au général Clarke. C'est seulement de la sorte que nous aurions pu apprécier la différence existant entre la paix voulue par le Directoire et la paix conclue par Bonaparte. M. Keller, il est vrai, croit pouvoir dire (dans son commentaire), contrairement à l'opinion de maints historiens, que « l'opposition entre la politique du Directoire et celle de Bonaparte ne fut qu'apparente » ; et, d'autre part, il apprécie ainsi les instructions du Directoire : « Dans les instructions données par le Directoire au général Clarke, le Directoire avait autorisé Bonaparte à signer des conditions beaucoup moins avantageuses. » Cela ne nous renseigne pas pour Venise, à moins que cela n'en dise trop long contre Bonaparte à ce sujet. Mais on ne sait au juste.

Il est d'ailleurs certain que les préliminaires de Léoben et le traité de Campo-Formio furent conformes à l'esprit de la Révolution. Ces actes purent (pour Venise) se ressentir de l'ambition de Bonaparte ; mais en même temps ils faisaient prévaloir la doctrine des « frontières naturelles ».

Si M. A. Keller nous fait tenir les volumes suivants, en y ajoutant le volume introductif, nous pourrons reparler de son entreprise.

La troisième série **d'Etudes d'histoire** de M. Arthur Chuquet

est, en plus grande partie, consacrée, comme les précédentes, à l'histoire militaire de la Révolution. M. Chuquet est certainement l'homme de France qui la sait le mieux. On connaît la série de ses grands ouvrages sur ce sujet. De ces longs travaux il lui est resté, pour parler des choses militaires de ce temps, une aisance, une clarté, une verve qui font l'agrément des compositions plus courtes qu'il a réunies depuis en séries.

Ces qualités sont la suite d'une science qui a retrouvé la réalité même. Le morceau sur « l'Adjudant Bellegarde » est, à cet égard, des plus curieux. C'est une page de la vie militaire sous la Révolution qu'on sent d'une vérité absolue. En cette époque de confusion et de transformation vertigineuse, l'historien est allé jusqu'aux faits mêmes, et il les laisse parler. Militaire de l'ancienne armée, brave et capable comme Chevert, mais sans avoir pu jamais, moins heureux que celui-ci, arriver aux hauts grades, en raison de sa roture ; partisan de la Révolution parce qu'elle abolit le privilège militaire des nobles, Bellegarde est le type de ces vieux soldats de carrière qui continuèrent de servir dans les armées républicaines. On peut admettre en général que ce fut avec profit pour ces armées, sous le rapport du commandement et de l'expérience : toutefois, c'est ce qu'on ne peut déduire du cas présent, du cas de Bellegarde, car, chose curieuse et non pas aussi rare peut-être qu'on pourrait croire, la Révolution lui fut aussi contraire que l'Ancien Régime. La loi de 1791 lui fit une situation diminuée, et il fut ensuite arrêté comme suspect parce que ses deux fils avaient émigré, quoique bien contre son gré.

Dans les pages sur « Marbot et Macquard », M. Chuquet rectifie quelques détails fantaisistes de Marbot sur ce général Macquard, autre vieux militaire de l'ancien régime, qui fut non pas un soudard grotesque et inculte (ni le bizarre cavalier qu'un tableau représente toujours sur la foi de Marbot, chargeant nu jusqu'à la ceinture), mais « un brave soldat qui s'exposa durant sa longue et honorable carrière » au danger beaucoup plus qu'au ridicule. — « Les Amours de Marceau » font connaître très exactement le petit fait sur lequel brodèrent éperdûment les auteurs d'un énorme et patriotique mélodrame, « Marceau ou les Enfants de la République », que nous nous souvenons d'avoir vu représenter, il y a longtemps ! Dans « le suicide de Berthier », M. Chuquet, après avoir retracé les derniers jours du chef-d'état major de l'Empereur, donne comme certain le fait de son suicide : Berthier se jeta par la fenêtre. — « Belly de Bussy », cet ancien camarade de Napoléon à Brienne, inopinément retrouvé en 1814, est le héros d'un épisode de la campagne de France. — « Les Lieur de Ville-sur-Arce » sont des cousins germains du maréchal Marmont, et c'est par l'un d'eux, son camarade de régiment à Auxonne

et à Valence, que Bonaparte connut à Dijon le futur Maréchal. — « Wenceslas Jacquemont » (père de Victor, le célèbre voyageur) est le type de ces hommes de haute culture qui se mirent à briller après la Terreur et jusqu'au Consulat, représentants d'une courte mais belle période littéraire et scientifique ; ceux-là mêmes que Bonaparte appela les « idéologues ». Jacquemont fut le plus mal vu de tous ces idéologues, auxquels le libéralisme de M. Chuquet ne peut qu'être sympathique. Il faut bien dire, cependant, que si Bonaparte ne se fût défendu. les idéologues l'auraient très bien mangé (car tout a sa fonction, et la fonction des idéologues c'est de manger les Bonapartes, s'ils le peuvent) ; et là-dessus ils n'auraient peut-être pas tout de même aussi bien réorganisé la France.

Un premier chapitre, « le Parrain de Napoléon », donne, avec la biographie de Laurent Giubega, parrain du futur empereur, de très intéressants détails sur la Corse au lendemain de l'annexion française et sur la famille Bonaparte. — Dans le morceau final, on trouve l'analyse des souvenirs du « Major Kretschman » sur la guerre de 1870. C'est un précieux témoignage sur les sentiments de l'armée allemande pendant la terrible campagne, comme sur l'impression que nous produisions nous-mêmes. Les Allemands, même après leurs victoires décisives du début, étaient beaucoup plus incertains du succès final, beaucoup plus soucieux qu'on ne pourrait croire. Ils s'attendaient à ce que Bazaine rompît le blocus de Metz. Et que de traits curieux sur le haut commandement des armées d'outre-Rhin ! Entre autres, un portrait inattendu du prince Frédéric-Charles.

Nous devons à l'inépuisable érudition de M. Téodor de Wyzewa un nouveau choix de curiosités historiques et biographiques. Ces **Excentriques et Aventuriers de divers Pays**, dont M. de Wyzewa rapporte les faits et gestes d'après des ouvrages récemment parus un peu partout en Europe, appartiennent ici à deux ou trois époques, la Renaissance, la Révolution et l'Empire. La singularité humaine s'y trouve abondamment échantillonnée dans tous les ordres sociaux. La Révolution surtout, suivant les expressions de M. de Wyzewa, « fit brusquement sortir de terre d'innombrables types humains ». Ils sont, en eux-mêmes, un témoignage précieux sur le temps qui les produisit. Tel fut ce Christian Laukhart, sans-culotte allemand devenu, de professeur d'université, simple soldat (une ivrognerie invétérée aidant), qui se distingua, quoique assez bizarrement, pendant les guerres de la Révolution, les guerres civiles surtout, par exemple à l'époque de l'insurrection lyonnaise. Un ancien professeur d'université, devenu troupier sans-culotte, et qui se trouve obligé, comme tel, de faire partie de l' « escorte d'honneur » qui accompagnait la guillotine : cela ne résume-t-il pas tous les désordres et toutes les truculences de ce temps ? Et jugez de l'étrangeté

sans pareille des détails qu'un tel homme dans une une telle situation est dans le cas de donner. Maintes autres individualités singulières retiennent non moins l'attention : voyageurs du temps de la Renaissance, mûs d'une curiosité artistique comme l'Anglais Thomas Coryatt et l'Italien Angelo de Beatis, ou poussés par on ne sait quelle humeur atrabilaire et d'autant plus observatrice, comme le tailleur écossais William Lithgow ; — acteurs ou témoins de la Révolution et de l'Empire, tel le professeur et soldat sans-culotte mentionné plus haut ; ou tel encore ce pasteur anglais, maniaque de haine anti-napoléonienne, qui voulut visiter les derniers champs de bataille où s'était écroulée la grandeur impériale, en 1814 et 1815, et suivre à la piste, en quelque sorte, la fortune traquée de Napoléon à son déclin, faisant penser ainsi, dit plaisamment M. de Wyzewa, dans ces « preambulations » sur les traces du grand dompteur d'hommes, à cet Anglais qui, sa vie durant, s'attacha aux pérégrinations d'un dompteur célèbre pour être sûr de le voir mangé, quand, infailliblement, cela arriverait ; — ou encore assassins « de génie », comme Eugène Aram ou Wainewright ; mystificateurs littéraires comme Georges Psalmanasar ; demi-fous et demi-coquins, comme ce Gaspard Hauser, qui eut la prétention d'être un mystère historique ; enfin originaux de toute condition.

Le défilé est nombreux, et nous ne saurions en arrêter au passage toutes les figures. Les plus importants personnages de cette galerie ont fourni à M. de Wyzewa l'occasion d'écrire des pages de psychologie historique. Nous ne pouvons toutes les mentionner. Retenons un fin et incisif portrait du prince Clovis de Hohenlohe, chez qui M. de Wyzewa distingue le soumis et parfait fonctionnaire allemand, puis l'homme de très grande race, déclassé par les médiatisations. C'est la vengeance de cette grande race, courbée au fonctionnariat, qui éclata, posthume, dans les fameux *Mémoires*. Dans la critique d'un ouvrage de M. Jacques Bainville (1), nous avions eu l'occasion d'esquisser, d'après cet ouvrage, un portrait du prince de Hohenlohe. Nous constatons avec satisfaction que nous avions compris ce caractère à peu près comme M. de Wyzewa, — sauf, selon nous, qu'Hohenlohe servit la politique de Bismarck avec plus encore d'ironie cachée que de « passivité » apparente. Cette ironie, durant sa vie même, fut sa vengeance secrète, devenue publique après sa mort : elle trouva ses motifs dans les résultats de la politique bismarckienne, en ce sens que, par cette politique, tous les autres princes et rois d'Allemagne se trouvèrent mis, comme lui-même, — à la suite.

On peut goûter dans la critique historique du regretté M. Gebhart la saveur de ses disparates mêmes. Cet homme était très poétique

(1) *Bismarck et la France.* « Mercure de France », 1er avril 1907.

et cependant très narquois. Et c'est de cette humeur un peu inquiétante qu'il se promène dans **Les Jardins de l'Histoire**, où sa curiosité l'a mené de préférence, nous assure-t-il, vers les fleurs violentes et vénéneuses, vers les « fleurs de crime ». Mais il ne faut pas trop prendre au sérieux ce goût. Qu'il cherche, par exemple, en un article sur les livres de Gustave Schlumberger (tout le livre est un recueil d'articles sur de notables ouvrages d'histoire), à nous expliquer les âmes de Byzance, il a tout d'abord des phrases délicieuses, toutes frémissantes d'une intense sympathie historique. Avec la sienne, notre imagination s'émeut. Mais cela ne dure pas ; notre homme tourne court ; cela lui fait un peu le même effet que *Salammbô* à Sainte-Beuve. Le sourire narquois apparaît. Gebhart s'amuse : les eunuques du Palais-Sacré filent leur intrigue avec une virtuosité de... « soprani » ; ailleurs, un vers de *Tartufe* est placé plaisamment dans la bouche d'un Basileus ; ou encore : « la conversation diplomatique était close », et là-dessus les exploits du Bulgaroctone inspirent à Gebhart une douce gaîté, et pour se la mieux permettre, il feint de prendre au pied de la lettre les terribles légendes du pourfendeur.

Emile Gebhart se tenait mieux dans l'Italie du XVe siècle. C'était, on le sait, son domaine. Une admirable critique est celle qu'il donne du *Quattrocento* de M. Philippe Monnier. C'est d'une lucidité historique presque exaltante. Et cependant, on regrette un peu, ici, le sourire goguenard des études sur Byzance. Gebhart a pour les sujets du XVe siècle italien une déférence qui l'induit, pour une fois, à un peu trop de sérieux. Sérieux, il l'est, ici, jusqu'à mettre les lunettes calvinistes de M. Monnier Savonarole, puis l'espèce de « jansénisme » candide de la bonne et probe bourgeoisie des communes, à la bonne heure ! Par contre, anathème sur la corruption païenne du clergé romain et sur l'indolence sceptique des humanistes.

Dans la critique du *Lorenzaccio* de M. Pierre Gauthiez, je retrouve mieux le vrai Gebhart. Il a tourné « trois mois », à la fois captivé et déconcerté, autour de ce très beau livre, qui reste la psychologie la plus complète qu'on ait donnée des hommes de la Renaissance italienne à son déclin. Il a presque l'air de dire, innocemment, que toute cette richesse psychologique, toute cette opulente complexité, c'est trop pour lui. Et il s'en tire par une lapalissade (c'est lui qui dit le mot) : « Lorenzino a tué Alexandre par simple perversité d'âme. » Mais il ne faut pas trop se fier à cette candeur de l'homme savant, poétique et narquois que fut Emile Gebhart. La plupart des autres critiques de ce recueil, — sauf exceptions « sérieuses », — ont cette saveur humoristique.

EDMOND BARTHÈLEMY.

ETHNOGRAPHIE, FOLKLORE

Pierre Lhande, S. J. : *L'Emigration basque ; histoire, économie, psychologie*, in-18, Librairie Nationale, rue de Rennes, 3. 50. — J. Charles-Roux : *Légendes de Provence*, in-18, Bloud, 5 fr., 200 ill. dans le texte. — Paul Sébillot : *Les Joyeuses histoires de Bretagne*, in-18, Fasquelle, 3. 50. — Récit populaire et récit littéraire. — John Garstang : *The Land of the Hittites, an account of recent explorations and discoveries in Asia Minor*, 8, Londres, A. Constable, 12 sh. 6.

Rien que dans la République Argentine, il y a plus de 250. 000 Basques. Pourquoi? C'est ce qu'explique en détail le Père Lhande dans son livre, **l'Emigration Basque**, qui, pour sa partie descriptive, devra servir de modèle à d'autres folkloristes et régionalistes, car c'est en somme le premier essai qu'on ait tenté d'une étude approfondie des formes locales de l'émigration en masse de populations d'une région déterminée.

Tour à tour le Père Lhande expose les composantes psychologiques de ce qu'il appelle « l'inquiétude atavique » des Basques et pense que ni les vicissitudes économiques, ni l'horreur du service militaire, ni les procédés plus ou moins odieux du racolage ne donnent la clef du problème, mais que l'exode est nécessité par la constitution même de la famille basque, où il n'y a pas place pour les cadets. « L'âme basque » oscille ainsi entre deux contradictoires : l'amour du sol natal et de la stabilité sociale, et l'amour des aventures et des initiatives. Dans les chapitres suivants, le P. Lhande montre comment l'inquiétude basque s'est exprimée au cours des derniers siècles : pêcheurs de baleines, corsaires, marchands, soldats et capitaines, explorateurs, missionnaires, colons, négociants, entrepreneurs, etc., des milliers de Basques ont couru le monde entier.

Que l'inquiétude soit cependant la base même de ces mouvements individuels et collectifs, on n'y peut souscrire qu'en une certaine mesure : car à chercher quels sont les peuples qui émigrent, on constate une telle ressemblance des circonstances du milieu naturel et économique que cette inquiétude n'apparaît plus ensuite que comme une conséquence. Rien qu'en France, ceux qui émigrent ce sont : les Bretons, les Limousins, les Auvergnats, les Savoyards, les Dauphinois — c'est-à-dire les habitants de pays à sol arable rare, — puis les populations maritimes, et encore pas toutes. Notez que le Vendéen, le Lorrain, le Provençal de l'intérieur ne présentent nullement le phénomène de l'émigration en masse. Le Suisse bouge, mais le Bavarois est sédentaire. Alors? Eh bien, le problème est bien plus complexe encore qu'il n'a semblé à M. Lhande, même dans ses derniers chapitres — et je ne crois pas que d'autres aient donné jusqu'ici une solution qui tienne également compte de toutes les données sans exception.

A signaler plusieurs notes relatives à la prétendue parenté du bas-

que avec des langues amérindiennes : le P. Lhande a parfaitement raison de rejeter toutes les théories proposées dans le domaine de la fantaisie. A la fin, et surtout, semble-t-il, pour des raisons d'ordre religieux, il considère cette émigration en masse comme nuisible au pays basque et à la France, au lieu qu'elle apporte à l'Argentine, à l'Uruguay, etc., des forces vives de premier ordre. Je lui signale ce mot que m'a dit un Américain du Nord : la meilleure colonie du monde c'est la France. Et en effet, pourquoi les Basques ne vont-ils pas coloniser la Corrèze, les Charentes, et tant d'autres régions qui se dépeuplent, et retombent en friche? Le P. Lhande me répondra que c'est la loi sur le partage des biens qui est la racine du mal, et il n'aura pas entièrement tort.

§

Le recueil, de M. J. Charles-Roux, de **Légendes de Provence**, n'a, je pense, aucune prétention scientifique : on y trouve pêle-mêle des adaptations de vieilles légendes hagiographiques dont les textes ont été analysés critiquement par les Bollandistes, des descriptions de coutumes comme le pèlerinage des Tsiganes aux Saintes Maries de la Mer, des récits pseudo-historiques, des jeux et des chansons. Et défilent tour à tour : Heraclès, Gyptis, sainte Marthe, saint Gilles, Fouquet de Marseille, Gaspard de Besse, Pierre de Provence. C'est du folk-lore, tout ceci, mais arrangé littérairement, et sans que le départ soit fait entre ce qui est vraiment populaire et ce qui est invention de lettré. Les illustrations par contre constituent le plus souvent une documentation de premier ordre, tels les dessins de Valère Bernard représentant des Tsiganes, les reproductions de tableaux, de vieilles estampes, de bois anciens et d'objets populaires, les vues de localités saintes ou remarquables, etc. Et par là le volume est décidément indispensable aux folkloristes.

Tout au contraire, M. Paul Sébillot, en publiant ses **Joyeuses histoires de Bretagne**, ne s'est placé qu'au point de vue scientifique : il a donné le texte tel qu'il l'a entendu, il note le nom de ses conteurs, leur âge, leur profession, et la date à laquelle le récit a été recueilli, il renvoie par endroits à d'autres versions, et cite des variantes, etc. L'introduction est très instructive. Ce n'est pas dans le simple but de distraire les gens à l'aide de gauloiseries et de facéties qu'il a publié ce volume, mais pour montrer que les Bretons ne sont pas uniquement, comme le veut le cliché, « mystiques, rêveurs, superstitieux, mélancoliques et terrifiés par l'au delà ». C'est là le Breton livresque qui a encombré la littérature du XIXe siècle : le vrai Breton, vivant, est au contraire actif, joyeux et irrespectueux à l'égard des dieux et saints de toute sorte, tant que sa vie du moins n'est pas en danger. Ces histoires joviales, on ne les raconte pas qu'aux veillées,

ETHNOGRAPHIE, FOLKLORE

Pierre Lhande, S. J. : *L'Emigration basque ; histoire, économie, psychologie*, in-18, Librairie Nationale, rue de Rennes, 3. 50. — J. Charles-Roux : *Légendes de Provence*, in-18, Bloud, 5 fr., 200 ill. dans le texte. — Paul Sébillot : *Les Joyeuses histoires de Bretagne*, in-18, Fasquelle, 3. 50. — Récit populaire et récit littéraire. — John Garstang : *The Land of the Hittites, an account of recent explorations and discoveries in Asia Minor*, 8, Londres, A. Constable, 12 sh. 6.

Rien que dans la République Argentine, il y a plus de 250. 000 Basques. Pourquoi ? C'est ce qu'explique en détail le Père Lhande dans son livre, **l'Emigration Basque**, qui, pour sa partie descriptive, devra servir de modèle à d'autres folkloristes et régionalistes, car c'est en somme le premier essai qu'on ait tenté d'une étude approfondie des formes locales de l'émigration en masse de populations d'une région déterminée.

Tour à tour le Père Lhande expose les composantes psychologiques de ce qu'il appelle « l'inquiétude atavique » des Basques et pense que ni les vicissitudes économiques, ni l'horreur du service militaire, ni les procédés plus ou moins odieux du racolage ne donnent la clef du problème, mais que l'exode est nécessité par la constitution même de la famille basque, où il n'y a pas place pour les cadets. « L'âme basque » oscille ainsi entre deux contradictoires : l'amour du sol natal et de la stabilité sociale, et l'amour des aventures et des initiatives. Dans les chapitres suivants, le P. Lhande montre comment l'inquiétude basque s'est exprimée au cours des derniers siècles : pêcheurs de baleines, corsaires, marchands, soldats et capitaines, explorateurs, missionnaires, colons, négociants, entrepreneurs, etc., des milliers de Basques ont couru le monde entier.

Que l'inquiétude soit cependant la base même de ces mouvements individuels et collectifs, on n'y peut souscrire qu'en une certaine mesure : car à chercher quels sont les peuples qui émigrent, on constate une telle ressemblance des circonstances du milieu naturel et économique que cette inquiétude n'apparaît plus ensuite que comme une conséquence. Rien qu'en France, ceux qui émigrent ce sont : les Bretons, les Limousins, les Auvergnats, les Savoyards, les Dauphinois — c'est-à-dire les habitants de pays à sol arable rare, — puis les populations maritimes, et encore pas toutes. Notez que le Vendéen, le Lorrain, le Provençal de l'intérieur ne présentent nullement le phénomène de l'émigration en masse. Le Suisse bouge, mais le Bavarois est sédentaire. Alors ? Eh bien, le problème est bien plus complexe encore qu'il n'a semblé à M. Lhande, même dans ses derniers chapitres — et je ne crois pas que d'autres aient donné jusqu'ici une solution qui tienne également compte de toutes les données sans exception.

A signaler plusieurs notes relatives à la prétendue parenté du bas-

que avec des langues amérindiennes : le P. Lhande a parfaitement raison de rejeter toutes les théories proposées dans le domaine de la fantaisie. A la fin, et surtout, semble-t-il, pour des raisons d'ordre religieux, il considère cette émigration en masse comme nuisible au pays basque et à la France, au lieu qu'elle apporte à l'Argentine, à l'Uruguay, etc., des forces vives de premier ordre. Je lui signale ce mot que m'a dit un Américain du Nord : la meilleure colonie du monde c'est la France. Et en effet, pourquoi les Basques ne vont-ils pas coloniser la Corrèze, les Charentes, et tant d'autres régions qui se dépeuplent, et retombent en friche? Le P. Lhande me répondra que c'est la loi sur le partage des biens qui est la racine du mal, et il n'aura pas entièrement tort.

§

Le recueil, de M. J. Charles-Roux, de **Légendes de Provence**, n'a, je pense, aucune prétention scientifique : on y trouve pêle-mêle des adaptations de vieilles légendes hagiographiques dont les textes ont été analysés critiquement par les Bollandistes, des descriptions de coutumes comme le pèlerinage des Tsiganes aux Saintes Maries de la Mer, des récits pseudo-historiques, des jeux et des chansons. Et défilent tour à tour : Heraclès, Gyptis, sainte Marthe, saint Gilles, Fouquet de Marseille, Gaspard de Besse, Pierre de Provence. C'est du folk-lore, tout ceci, mais arrangé littérairement, et sans que le départ soit fait entre ce qui est vraiment populaire et ce qui est invention de lettré. Les illustrations par contre constituent le plus souvent une documentation de premier ordre, tels les dessins de Valère Bernard représentant des Tsiganes, les reproductions de tableaux, de vieilles estampes, de bois anciens et d'objets populaires, les vues de localités saintes ou remarquables, etc. Et par là le volume est décidément indispensable aux folkloristes.

Tout au contraire, M. Paul Sébillot, en publiant ses **Joyeuses histoires de Bretagne**, ne s'est placé qu'au point de vue scientifique : il a donné le texte tel qu'il l'a entendu, il note le nom de ses conteurs, leur âge, leur profession, et la date à laquelle le récit a été recueilli, il renvoie par endroits à d'autres versions, et cite des variantes, etc. L'introduction est très instructive. Ce n'est pas dans le simple but de distraire les gens à l'aide de gauloiseries et de facéties qu'il a publié ce volume, mais pour montrer que les Bretons ne sont pas uniquement, comme le veut le cliché, « mystiques, rêveurs, superstitieux, mélancoliques et terrifiés par l'au delà ». C'est là le Breton livresque qui a encombré la littérature du xixe siècle : le vrai Breton, vivant, est au contraire actif, joyeux et irrespectueux à l'égard des dieux et saints de toute sorte, tant que sa vie du moins n'est pas en danger. Ces histoires joviales, on ne les raconte pas qu'aux veillées,

comme une « contribution à l'histoire religieuse et artistique de l'ancien Paris ». — Saint-Hippolyte, — paroisse des Gobelins, — était, à l'origine, une simple chapelle de dévotion de l'église Saint-Marcel, d'où elle dépendait. — Le faubourg Saint-Marcel paraît avoir été primitivement un village, ou même une petite ville, Chamboy, — séparé du territoire de Paris par la Bièvre, sur laquelle était jeté le pont aux Tripes ; la rue des Fossés-Saint-Marcel indiquerait d'autre part le tracé de son enceinte. La première mention de Saint-Hyppolyte, toutefois, ne remonte guère qu'au XIIe siècle, mais l'église était comptée comme paroisse en 1205, — l'abbaye de Saint-Marcel se réservant un droit de présentation à la cure et divers autres droits honorifiques qui furent d'ailleurs la source de débats interminables. Mais, dès le XIVe siècle, c'était de ce côté un quartier de drapiers, de teinturiers, et l'on trouve Jean Gobelin installé sur les bords de la Bièvre en 1443 ; au XVIIe siècle, une véritable colonie de tapissiers flamands était établie dans une maison de la famille Gobelin, proche la teinturerie, et pour eux on faisait spécialement la prédication en allemand et en flamand à Saint-Hippolyte. — L'église primitive ou la chapelle avait été reconstruite sur la fin du XVe siècle ; elle s'élevait au coin de la rue des Marmousets et de la rue Saint-Hippolyte, — à l'endroit où le boulevard Arago rejoint le boulevard de Port-Royal pour couper l'Avenue des Gobelins. Mais c'était, il semble bien, un édifice d'un intérêt médiocre ; terminé au XVIe siècle et remanié au XVIIe dans le mauvais goût de l'époque; d'ailleurs irrégulier de plan et où, seuls, le mobilier et la décoration intérieure pouvaient être remarquables. Il est toutefois difficile d'en juger d'après les dessins médiocres qui nous sont parvenus ; mais on sait au moins qu'il y avait quelques très beaux vitraux du XVIe siècle (1561). — Après les désordres huguenots, qui ensenglantèrent les environs de Saint-Médard (27 décemb. 1561), le quartier, sinon l'église, eut à souffrir durant le siège de Paris par Henri IV (17 juillet 1590). L'histoire de Saint-Hippolyte jusqu'à la Révolution est à peu près ensuite celle de ses curés. La tourmente de 1793 supprima l'église, mais, fait assez curieux, il restait encore de la nef, en 1862, cinq travées surmontées d'un étage et de mansardes qui avaient été appropriés à usage locatif. Les travaux de la voirie enfin les firent disparaître, et seuls les papiers de l'architecte Vacquer, à la Bibliothèque de la Ville, en conservent aujourd'hui le souvenir. — Quelques chapiteaux de Saint-Hippolyte ont été également transportés au musée Carnavalet.

L'ouvrage de M. l'abbé J. Gaston, qui reproduit quelques documents iconographiques, est augmenté encore de tables et appendices qui seront fort utiles pour faciliter les recherches.

§

La monographie de M. L. Th. Lécureux sur **Saint-Pol-de-Léon**

nous conduit dans un des coins les plus curieux de la Bretagne. Saint-Pol-de-Léon est célèbre par sa cathédrale et son « Kreisker », — le « clocher à jour » des vieilles chansons ; mais on y trouve encore des maisons anciennes, des bâtiments curieux et aux alentours des châteaux et des églises de grand intérêt. — La cathédrale de Saint-Pol-de-Léon fut reconstruite à partir du XIIIe siècle ; du moins c'est à cette époque qu'on en rebâtit la nef — le chœur de l'ancienne église subsistant encore et servant au culte ; on le refit ensuite avec le transept (XVe et XVIe s.). La façade toutefois est plutôt pauvre : c'est une façade normande, précédée d'un porche à plate-forme que couronne une balustrade. Mais les deux tours, très heureuses de lignes, ne sont pas exactement semblables, — ce qui semblerait à un architecte moderne « l'abomination de la désolation », si l'on peut ainsi dire. Façades et flèches sont en granit. — La cathédrale de Saint-Pol-de-Léon est surtout curieuse à étudier à cause des remaniements successifs dont les traces demeurent ; le petit volume de M. Lheureux donne ainsi de très curieux détails sur la bizarrerie de la construction ; au XVIe siècle, on dédoubla le transept et l'on dut changer la disposition des voûtes ; un édifice contigu à l'église et formant trois travées lui fut alors réuni par le percemeent d'un mur et forme au sud un bas-côté supplémentaire. C'était, croit-on, primitivement des sacristies et la travée du milieu servait de *confession* pour la vénération des antiques. — Sous la tour du nord se trouvait aussi le coin réservé aux lépreux, et depuis aux cordiers qui en sont les descendants. L'église enfin garde des restes de machicoulis, du côté nord, à l'angle du déambulatoire et du transept ; on y trouve quelques vitraux du XVIe siècle, des tombeaux, un rétable du XVIIe sur lequel a été figurée la ville d'alors ; des stalles pleines de motifs curieux, comme le canard qui joue de la clarinette, et une cloche rectangulaire en cuivre fondu, placée dans une des chapelles et dont le cerveau porte une tête bizarre entre les bras étendus des tourillons.

Le « Kreisker », qui reste toujours l'orgueil de la Bretagne avec sa flèche haute de 77 m. (XVe siècle), paraît avoir été d'abord une chapelle municipale ; puis ce fut la chapelle du séminaire, et enfin la chapelle du Collège. Après la Révolution on parla naturellement de démolir le clocher pour éviter des réparations et il ne fut sauvé que parce qu'il servait de « signal » pour la marine. Plus irrégulière encore de plan que la cathédrale, l'église qu'il surmonte possède de belles verrières ; mais il n'y a jamais eu de voûtes et l'édifice n'est couvert qu'avec des vaisseaux de bois, ce qui ne l'empêche pas d'être un véritable bijou.

L'ouvrage est complété par des notices sur les vieilles maisons de Saint-Pol et divers édifices des environs : les châteaux de Kerjean, de Kerougéré et de Korgournadeac'h ; les églises de Roscoff, de Bre-

ven, de Landivisiau, de Henvic, etc... L'éditeur en outre a eu l'excellente idée d'insérer des plans dans les divers volumes qui forment la collection dont cet opuscule fait partie.

§

On s'arrêtera encore avec intérêt sur les brochures de Mme Marguerite Sartor, qui étudie à **la cathédrale de Reims** la statuaire des portails, — comptée justement parmi les plus belles œuvres qui nous restent du Moyen-âge. C'est surtout un travail d'identification, car les statues de Reims ont été en parties remplacées au cours du temps, et à des époques où la tradition même qu'elles devaient perpétuer s'était perdue ; aussi ne peut-on retrouver quelles étaient les représentations détruites que grâce aux marmousets subsistant sous les consoles. — Cette étude attentive montre surtout que la pratique de l'hagiographie eût été d'abord nécessaire aux restaurateurs de nos cathédrales. Mais il est encore intéressant de constater que certaines des plus belles figures du grand portail de Reims, — celles de Marie et d'Elisabeth, par exemple — ne doivent pas remonter au delà du XVIIIe siècle. Enfin les remaniements sont indiqués par la différence de hauteur des socles qui portent les statues. Mme Marguerite Sartor prépare du reste un ouvrage complet sur la cathédrale de Reims ; nous pouvons croire, d'après ces prémices, qu'il sera surtout intéressant à consulter.

§

Le Voyage au Thibet, par la Mongolie, du comte de Lesdain, offre surtout l'intérêt d'avoir été effectué, doit-on dire, avec un minimum de personnel, — l'explorateur et sa jeune femme, dont on ne peut trop admirer l'endurance et le courage tranquille, — quelques coolies et des bêtes. Après avoir traversé le désert des Ordos, région sinon complètement inhabitée, du moins des plus pauvres de la Chine ; visité le tombeau de Genghis-Khan, — qui subsiste dans un délabrement piteux, — et poussé une pointe vers le désert de Gobi, parsemé de villes ruinées qui ne sont guère que des amas de décombres, et de villages fortifiés qui nous reportent aux plus belles époques de notre Moyen-âge, le voyageur organise sa caravane à Liang-Chou ; de là, il put gagner Gnansithou et descendre vers le Sud. C'est de ce côté un pays presque complètement désert, s'élevant en plateaux difficilement accessibles. Il fallut franchir des étendues de sel ; escalader des escarpements et des rampes ; lutter chaque jour, et même chaque heure, lorsqu'on ne risquait pas de disparaître enlisé dans des marécages immenses de boue gluante. Les voyageurs enfin, après des semaines et des semaines de cet exercice, parvinrent à la source du Yang-tsé, — le fleuve Bleu, qui passe à Nanking (7.000 m. d'altitude). Ils continuèrent par le Thibet, qu'ils traversèrent

à l'ouest de Lhassa, et revinrent par les Indes, — en somme sans avoir été inquiétés. — Mais ce fut une randonnée quand même laborieuse; le froid, les chutes d'eau et neige, l'incertitude des ravitaillements autant que les difficultés de la route en auraient découragé plus d'un, et la traversée du Thibet ne sera pas, de bien des années encore, un voyage de vacances.

La carte jointe à ce volume est malheureusement trop réduite et n'indique pas suffisamment le détail de la route.

§

A la fin de cette série, j'ai encore à présenter le livre de M. Gomez Carrillo, **Terres lointaines**, un des plus délicieux livres de voyage qu'on puisse lire ; des choses sur l'Egypte, Ceylan, la Chine, le Japon, avec le trajet cent fois reconnu de Marseille au Yosiwara, mais que l'on retrouve ici avec une fraîcheur d'impressions, un renouveau de sensations qui enchanteut. Au large de Colombo, comme à Singapoor, à travers les îles du Nippon, — les terres lointaines de fabuleuses légendes — le souffle qui nous emporte semble celui même qui poussait les explorateurs d'autrefois à la découverte des terres nouvelles. Le récit de M. Gomez Carrillo évoque non seulement au hasard de ses courses la somptuosité artistique du vieux Japon, ou s'attarde en chapitres curieux et surtout compréhensifs sur le culte de la courtisane ; mais il discute longuement le problème religieux, et, après l'examen des diverses doctrines en faveur dans le pays, s'efforce d'expliquer pourquoi le christianisme y a fait si peu de progrès. De très bonnes pages encore sont données sur le théâtre héroïque du Japon, — toutefois qu'il soit malaisé d'éprouver de l'enthousiasme pour un héroïsme dont nous autres Européens ne comprenons guère le sens — et l'auteur encore rend hommage à l'admirable gouvernement des Anglais aux Indes, — qui ont toujours respecté, dit-il, l'amour-propre national, et ont apporté avec eux la paix, la richesse et la justice. Quant au fameux « péril jaune », M. Gomez Carrillo pense qu'il se traduira surtout par une invasion industrielle et commerciale ; mais, de fait, tous ceux qui ont voyagé quelque peu dans les territoires limitrophes savent que, sous cette forme, il a depuis longtemps commencé. — « Terres lointaines » est en somme le livre d'un penseur et d'un artiste, — qualités rarement réunies — et il nous a semblé de toute justice d'en reconnaître la valeur.

Memento. — De M. L. Maeterlinck, j'ai plaisir à signaler une brochure sur les *Miséricordes satiriques belges* (extrait de la *Revue de l'art chrétien* (Champion), où l'auteur donne un aperçu des études que nous avons mentionnées antérieurement. — Dans *le Moyen âge*, on trouvera un important travail de M. A. Marignan sur les *fresques de l'église San Angelo in Formis* (proche Capoue, Italie) ; des *notes sur Jeanne d'Arc*, de M. P.

Champion ; un *document relatif à l'expédition de la Compagnie Catalane en Orient* (1304), par M. Maurice Chabot. Aux derniers numéros du *Tour du monde : Sites délaissés d'Orient*, par le comte Jean de Kergorlay ; *au Montenégro et en Albanie*, par le baron Jehan de Witt ; *de Saïgon à Singapoor, par Angkor, autour du golfe de Siam*, par le commandant L. Lunet de la Jonquière ; — des articles sur *Datia* (Indes), et *En pays Birman, la descente de Mandalay à Prome*, par M. Jean Marlys ; *l'Annexion de la Corée*, par M. E. Dupuy ; *les Reliques de Bouddha ; la Protection du Mont Saint-Michel*, etc.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

X. : *Etude sur les opérations du Maréchal Macdonald sur la Katzbach (1813)*, in-8, Chapelot. — Max Maugerel : *Le Capitaine Gerbaud, 1773-99*, in-8, Plon. — *Lettres et Documents pour servir à l'histoire de Joachim Murat*, publiés par Paul Le Brethou, tome V, in-8, Plon. — Général Derrécagaix : *Nos campagnes au Tyrol*, in-8, Chapelot. — Memento.

Il faut applaudir aux travaux de salubrité publique qui ont pour but de balayer de l'avenue de la gloire les faux bonshommes qui l'encombrent. Le Panthéon militaire en particulier est trop peuplé de burlesques figures. L'habit ne fait pas le moine, dit-on ; le chapeau à plumes ne fait pas davantage le soldat. Il serait impie de faire mentir la belle parole d'Auguste Comte : L'humanité est plus riche de ses morts que de ses vivants. Aussi, tout effort qui pousse leurs cendres vers la fosse commune de l'oubli est-il méritoire ; c'est de l'excellente hygiène sociale.

Dans une étude très détaillée sur **les Opérations conduites sur la Katzbach par le Maréchal Macdonald** du 23 août au 4 septembre 1813, un anonyme, incontestablement un officier, s'est occupé de désargenter l'auréole attachée par une postérité mal informée au chapeau du duc de Tarente. L'incapacité et l'absence de force morale de Macdonald out contribué, pour une grande part, à ruiner le plan gigantesque de la campagne d'automne de 1813. Jusqu'ici, sur la foi des *Souvenirs* du maréchal et des louanges gratuites de leur préfacier, M. Camille Rousset, on tenait le désastre éprouvé par notre armée de Silésie, entre le Bobr et la Katzbach, comme dû à des causes indépendantes de la volonté de son chef. Or, affirme l'anonyme, les *Souvenirs* de Macdonald ne sont pleins que d'inexactitudes. On s'en doutait. Arrivé aux jours de la vieillesse et devenu plat courtisan des derniers podagres de la monarchie, il restait au vieux soldat, parvenu de l'épopée impériale, de donner à son fils l'exemple de la plus odieuse ingratitude envers la mémoire de l'Empereur. M. Camille Rousset a omis, dans sa préface, d'exalter cette profitable vertu de l'ingratitude. Il n'importe.

Décidé à coucher ses souvenirs sur le papier, le maréchal débutait

ainsi : « Je ne compose point cet écrit pour le public; il ne doit jamais voir le jour. » Il le réservait expressément à son fils. Sa préoccupation était donc de laisser à celui-ci un *portrait de famille*, et non d'écrire l'histoire. Il serait peu pertinent, en effet, de demander à un père, fût-il maréchal de France, de se révéler à son fils sous les traits d'une notoire ganache. Seule, la naïveté académique de M. Camille Rousset, historiographe des gloires officielles, pouvait se laisser engluer aux radotages d'un vieux soldat, et le conduire à écrire, au sujet du moment le plus douteux de sa carrière, que, sur ce point, « il n'est pas de témoin plus convaincant et plus sincère » que le maréchal. Sans doute, M. Camille Rousset s'était arrêté, pour porter un tel jugement, à cette phrase lapidaire des souvenirs : « Le général Meunier commençait à former un carré qui, dans ce moment, avait la forme d'un œuf » (p. 204).

Au surplus, on connaît le portrait que Marmont a tracé de Macdonald : « Il a cette activité malheureuse de certains hommes qui se laissent absorber dans les circonstances les plus importantes par les détails les plus minutieux. » Quant aux opérations qui eurent des conséquences si fâcheuses pour nos armes en 1813, c'est encore Marmont qui prononce à leur sujet : « Il est difficile, a-t-il écrit, de concevoir une opération plus mal conçue et plus mal conduite. » Rien n'est plus exact. L'étude récente de M. X. confirme ce jugement, et au delà. Macdonald y apparaît sans autorité morale sur ses subordonnés, courtisan envers l'Empereur autant qu'il le sera plus tard à l'égard des derniers Bourbons, soldat sans ardeur, froid, égoïste et personnel. Comme exécutant, il se noie dans les détails; c'est un sergent de bataille, si l'on veut, mais non un chef d'armée. Avec cela, autoritaire et capricieux, autant qu'imprévoyant. En résumé, son dispositif pour la journée du 26 août 1813 est une caricature des procédés napoléoniens. C'est une leçon répétée par un mauvais élève et appliquée à rebours du bon sens. Malheureusement, l'étude de M. X. est un peu sèche et aride; c'est une étude de détail, sans doute.

Il aurait fallu ressusciter autour d'elle la vie passionnée de l'époque, et surtout l'inquiétude fiévreuse de cette lugubre campagne d'automne de 1813.

§

M. Max Maugerel publie une série de lettres ainsi que le journal d'un jeune capitaine d'état-major qui, à vingt-cinq ans, se faisait trouer la poitrine d'une balle sous les murs de Saint-Jean d'Acre, le 28 floréal an VII. Il a donné pour titre à son ouvrage le nom de l'auteur de cette correspondance : **Le Capitaine Gerbaud**. Le jeune Gerbaud de Malgane s'était engagé, avant d'avoir dix-huit ans, au premier bataillon des Volontaires de la Creuse, en 1791. Fils du premier échevin de Chénerailles, plus tard accusateur public, sous

la Terreur, à la cour de Justice de Guéret, Gerbaud possédait une brillante instruction, qui lui valut d'être nommé quartier-maître du bataillon. Ses lettres à son père, écrites pendant cette période de sa vie, reflètent l'enthousiasme, l'esprit turbulent de cette jeunesse un peu débraillée, mais pleine d'ardeur et de patriotisme, dont on a tant médit. Les anecdotes, contées, par Gerbaud, avec la franchise naïve d'un enfant de dix-huit ans, pourront être utilisées pour remettre bien des choses au point. Si l'on possédait un certain nombre de documents de cette qualité, l'histoire des premiers bataillons de Volontaires de la Révolution ne serait plus à faire. A cet égard, les lettres de Gerbaud constituent une source véritable; leur sincérité est un garant de la véritable physionomie des événements qu'elles racontent. On n'est pas de mauvais diables pour quelques pots vidés plus que de raison, surtout quand une jeunesse bouillante est tenue dans l'inaction et qu'elle s'inquiète chaque jour davantage, en voyant ses chefs l'abandonner, pour suivre les routes de l'émigration. Il y avait là de quoi entretenir en ébullition de jeunes cerveaux, naturellement exaltés. Deux ou trois extraits de ces lettres donneront le ton de gaieté endiablée et de sérieux naïf qui les anime. A la date du 8 décembre 1791, Gerbaud écrit :

Nous allons décidément le 10 à Châlons, nos trois compagnies seulement. C'est bien la ville la plus aristocrate qu'il y ait peut-être en France ; nous n'y serons pas fort bien, je crois, mais nous les mènerons bien. Nous avons des volontaires qui sont méchants comme des diables, ils ont déjà fait vingt expéditions dans le pays et veulent entreprendre de réduire Châlons. Dernièrement, ils trouvèrent un pauvre Juif qui accaparait de l'argent et qui voulut tenir quelque mauvais propos contre les volontaires ; ils prirent le pauvre homme par les pieds et par la tête, le vautrèrent dans la boue dans tous les sens et se disposaient à le pendre quand la garde arriva...

Il termine ainsi sa lettre :

La compagnie de Felletin est cantonnée à l'Epine, lieu de passage ; il y a peu de tems que des aristocrates passant en voiture, la sentinelle leur demanda le qui-vive ordinaire ; le postillon eut bien l'impertinence de répondre : m... pour les volontaires. Mais je n'ai pas le temps de vous en dire plus long...

Le 27 janvier 1792, il mande à son père que la garnison de Châlons lui est particulièrement agréable, que ses promenades sont magnifiques et rares :

Surtout, ajoute-t-il dans un accès d'enthousiasme juvénile, quand elles sont embellies par l'heureuse présence de nos vénus châlonaises, qui sont en si grand nombre que les yeux ne sauraient se fixer, n'ayant pas plus tôt admiré la belle figure de l'une que l'autre se présente avec la taille la plus élégante et vous force à son tour de l'admirer, tandis qu'il s'en présente

une troisième qui, réunissant toutes ces qualités, fait oublier les premières. Ne serions-nous pas parfaitement heureux si ces mêmes femmes voulaient nous procurer le doux agrément de leur société, mais, fi donc ! le nom seul de volontaires leur cause des vapeurs et des convulsions — aristocratiques s'entend.

Gerbaud ne devait pas suivre son bataillon aux frontières ; c'est grand dommage. Il nous eût laissé probablement des lettres précieuses à connaître, sur l'attitude des volontaires aux prises avec les misères de la vie en campagne. C'était l'époque où l'on écrémait le corps des officiers des volontaires pour combler les vacances produites par l'émigration dans les régiments de ligne. Gerbaud, au mois de mai 1792, est nommé sous-lieutenant à La Fère-Infanterie, en garnison à Bastia. C'est en cette qualité qu'il prend part, sur les vaisseaux de Truguet, à la déplorable expédition de Cagliari, en janvier 1793. Laissé en Sardaigne, avec un noyau de troupes, il est fait prisonnier quelques mois plus tard par l'escadre espagnole de l'amiral Langara. Interné à Monjuich, de sinistre mémoire, puis à Lorca, au fond de la province de Murcie, il est rendu à la liberté en 1795. Il passe capitaine à la 103e demi-brigade, et rallie l'armée d'Italie à la veille du traité de Campo-Formio. Il allait être congédié de l'armée, selon l'ordre de Bonaparte, comme n'ayant pas pris part à la campagne, quand le général Vial l'attache à sa fortune, l'emmène en Romagne, puis en Egypte. Le journal écrit par Gerbaud pendant cette campagne « constitue une véritable source » pour l'histoire de l'expédition d'Egypte, écrit M. Desdevises du Dezert, recteur de la Faculté de Clermont-Ferrand, dans une lettre-préface, adressée à M. Mangerel. C'est surtout exact pour l'histoire de la campagne de Syrie, où Gerbaud accumule les détails, dans ses notes, avec une activité inquiète. Je ne connais pas sur cette horrible randonnée à travers les sables, et surtout sur le siège atroce de Saint-Jean-d'Acre, une relation aussi vivante, aussi pleine de faits, notés froidement, d'une manière impersonnelle, détachée, comme par quelqu'un qui, ayant le pressentiment qu'il ne verrait pas le dénouement des événements dont il était le témoin, s'efforce d'être le notateur scrupuleux des dernières heures de sa vie.

§

Le tome V, dernier paru, des **Lettres et Documents pour servir à l'histoire de Murat** comprend la correspondance relative au gouvernement du grand-duché de Berg et à la campagne de Prusse de 1806. C'est la plus belle époque de la vie militaire du futur roi de Naples.

Le général Derrécagaix a réussi à faire revivre, dans leur cadre pittoresque, les difficiles opérations de **Nos campagnes au**

Tyrol, de 1797 à 1809. Ces opérations, considérées comme secondaires, n'avaient pas encore fait l'objet d'une étude spéciale. Le général Derrécagaix, qui a parcouru le Tyrol en touriste passionné, a su évoquer, avec une rare puissance, cette immense forteresse naturelle, placée sur les flancs ou sur les derrières de nos armées, et qui fut le réduit des dernières résistances. Il a pu reconstituer, d'après les travaux les plus récents, la véritable physionomie d'André Hofer, le héros Tyrolien, méconnu par les uns, exalté par les autres, auquel le gouvernement autrichien vient d'adresser un éclatant mais tardif hommage. L'ouvrage du général Derrécagaix restera classique.

Memento. — Du docteur Sieffermann : *Souvenirs de l'Année Terrible* (70-71), une intéressante monographie, comme il serait désirable qu'on en écrivît beaucoup, sur la physionomie d'une petite ville d'Alsace, Benfeld, pendant les premières semaines de la guerre, et la 1re légion d'Alsace-Lorraine. — Chez l'éditeur Champion, *Lettres d'un soldat à sa mère* (1849-1870) : c'est toute la correspondance intime de la période heureuse de la carrière du général Japy, commandant du xve corps. Il est regrettable que manquent les lettres qui auraient le plus d'intérêt pour nous, celles relatives à nos revers. — *Revue militaire générale* (août) : G. Silvestre, La campagne de Mandchourie. — Cap. Roy, Etudes sur le 18 août 1870, etc. — *Revue d'Histoire* (août) : La Campagne de 1908-1909 en Chaouia. — La Manœuvre de Pultusk. — L'Armée de Wellington avant Waterloo. — La Guerre de 1870-71 : la Défense nationale. — *Revue militaire des armées étrangères* (août) : Le Budget de l'Empire Allemand. — L'Armée Suédoise. *Journal des sciences militaires* (1er sept.) : Etude du combat de préparation. — Souvenirs d'Autriche. — L'Armée-Ecole. — L'Officier et le droit de vote. — Le rôle de l'aviation aux armées, etc. — (15 sept.) : Réflexions sur les conséquences de la guerre de 1870, etc.

JEAN NOREL.

QUESTIONS COLONIALES

Documents scientifiques de la mission Tilho (1906-1909), Paris, Imprimerie nationale, 1er volume, cartes jointes. — H. Busson, J. Fèvre, H. Hauser : *Notre empire colonial*, Paris, Alcan. — Modifications apportées au régime des sociétés concessionnaires du Congo.

En 1897, le commissaire général Gentil réussit à faire passer de l'Oubangui dans le Chari et, de là, au Tchad, un petit vapeur, *le Léon-Blot ;* et, en 1900, la défaite de Rabah à la suite de la concentration des trois missions françaises Foureau-Lamy, Joalland-Meynier et Gentil permit l'occupation définitive du bassin du Tchad. Le partage des territoires africains amène l'intervention des commissions de délimitation. Le Tchad se trouve au croisement des frontières des possessions allemandes, anglaises et françaises ; il est donc indispensable d'en fixer les limites précises. L'étude détaillée de la région s'impose et elle est entreprise par la commission franco-anglaise de déli-

mitation du Niger au Tchad qui a comme chef de la section française le capitaine Moll et où le capitaine Tilho est déjà spécialement chargé de dresser la carte générale du lac. Elle est achevée par la seconde commission de délimitation dirigée par le major R. P. O'Shée pour le Gouvernement anglais et par le capitaine Tilho pour le Gouvernement français. La mission française constituée en commission de délimitation le fut aussi en mission scientifique chargée d'exécuter les recherches les plus complètes sur la géographie des régions traversées. Rentrée en France après plus de deux années d'absence, la mission publie aujourd'hui les **Documents scientifiques de la mission Tilho (1906-1909)**. C'est une œuvre considérable, luxueusement éditée par l'Imprimerie Nationale, et qui ne comporte pas seulement le levé de la carte du Tchad et des régions, qui s'étendent à l'est du lac jusqu'au Borkou, mais encore des études sur les variations des niveaux du lac, sur son altitude et celle des dépressions avoisantes, sur la météorologie et la climatologie de la région, sur le magnétisme, l'histoire et l'ethnographie des populations, en un mot, ainsi que le constate le colonel Bourgeois dans sa préface, « un précieux apport à la géographie générale du Centre de l'Afrique ». Cet ouvrage représente une accumulation d'observations scientifiques extraordinaire et il témoigne de la part des observateurs de remarquables connaissances techniques. Il est la synthèse d'un admirable effort d'énergie et de persévérance. C'est un ouvrage de haute science et, ce qui est mieux encore, de haute conscience.

§

MM. Henri Busson, Joseph Fevre, Henri Hauser, trois universitaires, qui, vraisemblablement, n'ont jamais mis les pieds dans une colonie, ont estimé « qu'un Français cultivé n'a plus le droit d'i-« gnorer en quoi l'Indo-Chine, Madagascar ou l'Algérie diffèrent de « notre Gascogne ou de notre Lorraine, — qu'un Français cultivé n'a « pas le droit non plus de croire que tous les hommes se ressemblent « et peuvent se gouverner par les mêmes lois ; il n'a pas le droit de « croire qu'il existe, en dehors de la civilisation blanche occidentale, « un ramassis de peuples radicalement et également inférieurs que « l'on ne peut gouverner que par la force ; il doit savoir que la France « a charge d'âmes très diverses, d'âmes blanches (oh ! combien !), « noires et jaunes, d'âmes païennes, mulsumanes et bouddhistes, toutes « au même titre respectables, mais qui ne doivent pas être traitées par « les mêmes méthodes... » En conséquence, MM. Henri Busson, Joseph Fèvre et Henri Hauser, trois universitaires distingués, ont éprouvé le besoin de consacrer un ouvrage à **Notre Empire colonial**, brave empire, enfant d'une bonne république auquel, évidemment, les ouvrages de vulgarisation faisaient, jusqu'à cette heure,

étrangement défaut. Les auteurs, dans leur premier chapitre, découvrent la colonisation française, découverte qui les remplit d'aise et de ravissement : « C'est, en vérité, disent-ils, une bien curieuse histoire « que celle de la colonisation française, — histoire faite de perpétuels « recommencements. » Hélas ! La France reconstitue successivement trois empires coloniaux avec l'ancien Régime, la Restauration et la troisième République. De telles vicissitudes sont bien faites pour frapper les yeux les moins avertis et les plus prévenus. Que, par deux fois, la France ait semblé renoncer à être « une nation coloniale et « que, à trois reprises, l'œuvre se soit faite tout de même, il y a là « quelque chose de considérable. » Si donc, encore et contre tout, malgré « l'apathie de la nation et des gouvernements », nous possédons un domaine colonial, c'est que « des forces obscures ont agi, plus fortes que les hommes ». Quelles sont ces forces ? Sont-elles métaphysiques ? Point du tout : ce sont des forces géographiques : « La France avec sa pointe bretonne qui perce les brumes océaniques, « avec ses estuaires qui s'évasent vers l'ouest, la France ne pouvait « résister à l'attraction des terres neuves. Et si, dans l'ensemble, la « prudence casanière et bourgeoise de la nation répugnait aux aven- « tures, Dieppois et Malouins, Saintongeois et Basques s'en allaient « hardiment vers les pays de la morue, du castor et du sucre. Voilà « tout d'abord pourquoi nous eûmes des colonies, en attendant que la « renaissance de la Méditerranée et l'ouverture de l'isthme de Suez « vinssent rendre à « l'isthme gaulois » la plénitude de sa valeur. *La « géographie n'a pas permis à la France de vivre repliée sur soi « enfermée dans son Europe.* Bon gré mal gré, il faut qu'elle cède à « la sollicitation des lointains infinis, aux voix de la mer. »

Les auteurs constatent ensuite que nos colonies ne sont pas seulement pour nous des fournisseurs, mais aussi des clients. « C'est un « fait trop peu connu du grand public, même du public instruit, que « la France vend à ses colonies, bon ou mal an, pour 700 millions, « c'est-à-dire, plus qu'à l'Allemagne, autant qu'à la Belgique ; seule, « l'Angleterre est pour nous un plus gros client que notre empire « colonial », dont, en passant, il convient d'admirer la grande variété. Après cette introduction générale, MM. Henri Busson, Joseph Fèvre et Henri Hauser procèdent à la description physique, politique et économique de nos diverses possessions, et cette description constitue évidemment un excellent ouvrage de vulgarisation scolaire à joindre aux innombrables livres du même genre qui l'ont précédé et vraisemblablement, — s'il plaît à Dieu et aux éditeurs qui, dans le domaine de l'esprit, sont aussi des espèces de dieux, — le suivront. Pour conclure, les auteurs remarquent qu'en vue de réaliser son œuvre colossale, « la France a besoin du concours des indigènes. « Elle doit s'efforcer de les associer de plus en plus à la mise en

« valeur de leur pays... Il faut que l'indigène cesse d'être le vaincu, « le sujet, pour devenir l'associé. Cette politique d'association, bien « conforme au génie de la France moderne, doit naturellement « varier ses formules suivant les lieux et suivant les races ; elle doit « se borner à une tutelle paternelle avec ces grands enfants qui sont « les nègres, elle doit aller jusqu'à une véritable collaboration avec « des peuples de haute et originale civilisation comme les Annami- « tes. Dans l'ensemble, elle doit se fonder sur une sage division du « travail, où la prépondérance politique de la métropole peut se « concilier avec l'activité administrative des indigènes, avec le res- « pect de leurs coutumes et de leur liberté politique. » Voici des idées fort originales : quel malheur que MM. Busson, Joseph Fèvre et Henri Hauser n'aient pas quitté le domaine des généralités pour entrer sur le terrain des précisions. Il n'a pas encore été publié de code de politique indigène. Qu'ils se mettent vite à l'œuvre : « Boud- « dhiste en Asie, notre politique doit être musulmane en Afrique. » Ce programme mis au point constituerait une utilité de premier ordre pour les hommes chargés de diriger notre politique coloniale.

§

La Dépêche coloniale du 13 juillet 1910 a donné un vaste commentaire des modifications importantes qui viennent d'être apportées au régime concessionnaire du Congo. Le ministre des Colonies a traité, en effet, avec onze sociétés concessionnaires du groupe de la Sangha. Au terme du contrat passé, lesdites sociétés font abandon des territoires qui leur ont été concédés par les décrets de 1899, ainsi que de tous les droits et avantages qui leur sont conférés par ces actes. Ces territoires font retour au domaine (art. 1 du contrat). Aux grandes cencessions territoriales sont substitués *les cantonnements*, suivant la formule préconisée, en 1906, à la tribune de la Chambre par M. Caillaux. L'article 2 du contrat prévoit que les sociétés auront la faculté de choisir, d'accord-partie avec l'administration, sur les territoires anciennement concédés, des terrains pour cultures vivrières jusqu'à concurrence de 10.000 hectares par lots, dont chacun ne pourra être supérieur à 1.000 hectares ni inférieur à 100 hectares. Ces sociétés acquièrent, d'autre part, la propriété pleine et entière des terrains auxquels elles pouvaient avoir droit au moment de la signature de la convention en vertu du décret de 1899. Enfin, elles obtiennent également la propriété pleine et entière des terrains situés sur les territoires anciennement concédés qui, à l'expiration d'un délai de dix ans à compter de la signature de la convention, auraient été aménagés en cultures vivrières ou en plantations ou en exploitations rationnelles d'essences à caoutchouc. L'étendue de ces terrains ne pourra d'un seul tenant excéder 10.000 hectares en amé-

nagements et 500 hectares en plantations. La concession trentenaire est remplacée par un bail à ferme d'une durée de dix années, pour l'exploitation des essences à caoutchouc (herbes, arbres, ou lianes), sur les territoires anciennement concédés et ce, à l'exclusion de toutes autres essences. L'administration s'engage à réserver à chaque société, à l'expiration de ce premier délai et pour une nouvelle période de dix ans, l'exploitation des essences à caoutchouc sur une superficie égale à dix fois la surface des terrains aménagés en plantations ou exploitations forestières. Ces nouveaux terrains, affermés pour une seconde période de dix ans, seront prélevés sur l'ensemble des territoires concédés antérieurement aux contrats actuels.

Ces nouvelles conventions, affirme *la Dépêche Coloniale*, à se placer au point de vue de l'acte général de la conférence de Berlin du 25 février 1885, qui a proclamé la liberté du commerce dans le bassin conventionnel du Congo, présentent deux avantages : d'abord, de 1910 à 1920 (au lieu de 1930), l'autorisation d'exploitation ne porte plus que sur les essences à caoutchouc ; ensuite, elles assurent, en 1920 au lieu de 1930, le retour au domaine de la majeure partie des territoires concédés, partant, satisfaction donnée au principe du commerce libre. Les nouvelles conventions assurent, de plus, le respect des droits des indigènes et permettent, dans les plus larges mesures, la constitution chez nos sujets d'une petite propriété. Enfin, elles ne comportent que des avantages pour l'Etat, au point de vue financier. Ces sociétés sont évidemment autorisées à se grouper en vue d'obtenir une réduction des frais généraux. Mais ce ne serait là que la consécration d'une situation de fait et qui ne saurait nuire à une concurrence inexistante. Les stipulations qui ne concèdent aux sociétés au bout des deux périodes décennales que les terrains aménagés mis en régulière exploitation par elles leur imposent le devoir, dans leur intérêt même, de procéder à ces aménagements et à une mise en œuvre régulière et cet intérêt constitue pour l'administration la plus sûre garantie d'une exploitation normalement progressive du pays. — M. Jourdier, qui a signé dans *la Dépêche coloniale* le compte-rendu des conventions passées avec le groupe de la Sangha, conclut ainsi : « Il est à souhaiter que des tractations semblables soient « engagées avec les autres compagnies concessionnaires de l'Afrique « équatoriale française pour aboutir à des ententes du même genre. « C'est un premier et notable *acheminement* vers une plus complète « modification d'un système qui a porté ses fruits depuis dix ans, « mais dont la transformation s'impose. »

Memento. — Au cours de son dernier voyage en Afrique, M. Fr. de Zeltner a eu l'occasion de constater l'existence, dans les massifs montagneux de la haute vallée du Sénégal, de cinq grottes décorées de peintures paraissant remonter à une époque assez ancienne et non encore décrites. Ces grottes,

auxquelles M. de Zeltner consacre une étude intitulée *les Grottes peintes du Soudan français*, présentent plusieurs particularités qui leur sont communes et les distinguent de leurs similaires françaises ou espagnoles (1) :

« 1° Elles sont toujours situées à une certaine hauteur au-dessus du niveau actuel de l'eau. Cette constatation a son importance, les gisements préhistoriques se trouvant au contraire sur les bords et presque au niveau du cours d'eau ;

« 2° Les peintures sont toujours placées dans la partie antérieure de la grotte, qui est largement ouverte et bien éclairée par les rayons solaires. Les artistes qui les ont tracées n'ont eu, par conséquent, besoin d'aucun éclairage artificiel ;

« 3° Elles sont toujours situées dans des points faciles à atteindre à la main, sans échafaudage ; souvent même leur position accessible a nui à leur conservation et elles ont été parfois usées par le frottement des gens qui s'appuyaient aux parois. Les matières colorantes employées sont l'ocre rouge, le bleu d'indigo, le noir et une couleur blanche indéterminée. »

Dans une de ces grottes, située près de Kita, les peintures ornent le plafond, qui est presque horizontal. Elles représentent des signes alphabétiformes et quelquefois des hommes ou des animaux. Les indigènes *malinkés* les nomment *cébé*, qui veut dire *écriture*, et les attribuent aux premiers hommes, des géants, aujourd'hui disparus, appelés *niamara*.

M. de Zeltner conclut : « Il semble bien que nous sommes là en présence d'un art à son déclin ou plutôt à l'état de survivance. Il n'y a donc pas lieu d'être surpris s'il a disparu, même chez les populations musulmanes, sans presque laisser de traces. »

— M. J.-Louis Brunet, sous ce titre, *les Colonies françaises*, et par les soins du Comité national des Expositions, vient de publier une très intéressante notice consacrée à la participation des colonies françaises à l'Exposition internationale de Bruxelles de 1910. J'ai visité cette exposition dont un effroyable sinistre a détruit en quelques heures les sections belge et anglaise. L'ordonnancement de la partie coloniale aménagée sous la direction de M. Schwob est parfait. Le palais de l'Indochine, le palais de l'Afrique occidentale française présentent une installation harmonieuse qui met admirablement en valeur les produits exposés et constitue pour les visiteurs de tous pays une leçon de choses des plus complètes sur la situation économique de nos colonies. A l'occasion de cette exposition, et de la participation française au point de vue colonial, doivent éclore un certain nombre d'ouvrages intéressants, — je dis, intéressants, parce que contenant les derniers résultats acquis, les plus récentes statistiques, — et dont je rendrai compte au fur et à mesure de leur parution.

CARL SIGER.

LES REVUES

La Revue: Les vertus guerrières de la paix, par William James. — *La Revue hebdomadaire :* Les déchets d'une gloire : Renan, par M. George Fonsegrive. —

(1) Cf. *Mercure de France*, 1-IX-1910, Franck Delage, *Chez les Troglodytes ;* Un art mystérieux.

Revue bleue : Les épigrammes vénitiennes de Gœthe, par M. A. Bossert. — *La Revue du Mois :* Molière contre la Science, par M. J.-L. Charpentier. — Memento.

L'étude consacrée aux « Vertus guerrières de la paix » par l'illustre psychologue américain (**la Revue**, 15 septembre) n'eût peut-être pas été publiée de si tôt si la mort récente de William James ne lui avait donné « un regain d'actualité ». Il faut convenir que cette expression, dont se sert la note de la rédaction, est malheureuse, surtout lorsqu'il s'agit de pages où domine une si haute et noble pensée, où l'Histoire est envisagée par un esprit supérieur, où la compréhension de la société présente et l'intuition de l'avenir se révèlent lumineusement.

Après avoir expliqué le rôle de la guerre, exposé la thèse militariste, dit que, « quand les temps sont arrivés, la guerre doit éclater, avec ou sans raison, car les objections que l'on fait valoir sont invariablement fictives », que « l'histoire n'est qu'un bain de sang », que « tous les apologistes réfléchis de la guerre s'accordent aujourd'hui à la regarder comme un acte religieux », William James écrit :

Je crois fermement au régime final de la paix et à l'avenir graduel d'une sorte d'équilibre social. Les théories fatalistes qui voient dans la guerre un facteur inéluctable sont pour moi dénuées de sens et sujettes à toutes les objections que dicte la prudence, aux critiques que commande la raison, comme toute autre forme d'entreprise. Quand des nations entières sont sous les armes et quand la science de la destruction rivalise en raffinements avec la science de la production, j'estime que la guerre est absurde et impossible, à cause de sa monstruosité même. Les ambitions extravagantes devront faire place aux revendications raisonnables, les nations devront faire cause commune entre elles. Je ne vois pas de motifs pour ne point appliquer cette règle aux nations jaunes, comme aux peuples blancs, et je prévois un temps où tous les actes de guerre seront formellement proscrits par les peuples civilisés.

Ces croyances me rangent carrément dans le parti antimilitariste. Mais je ne crois pas que la paix doive être ou sera permanente sur le globe, à moins que les Etats pacifiquement organisés ne conservent quelques-uns des anciens éléments de la discipline des armées. Le succès permanent de la politique pacifique ne peut se baser simplement sur une politique de bon plaisir. Dans l'avenir plus ou moins socialiste vers lequel semble tendre l'humanité, nous ne devons pas cesser de nous soumettre collectivement aux obligations sévères qu'implique notre position réelle sur le globe, qui n'est hospitalier qu'en partie. Nous devons créer de nouvelles énergies, de nouvelles sources de fermeté pour conserver et développer la virilité à laquelle l'esprit militariste demeure si fidèlement attaché. Les vertus martiales doivent être le ciment durable ; l'intrépidité, le mépris de la mollesse, l'abnégation de l'intérêt privé, l'obéissance aux commandements doivent demeurer le roc sur lequel on bâtit les Etats, à moins de souhaiter de dangereuses réactions contre les gouvernements qui se bornent au dédain et invitent à l'attaque partout où les entreprises militaristes forment des centres de cristallisation dans leur voisinage...

Pourquoi les hommes ne reconnaîtraient-ils pas un jour qu'il vaut la peine de payer un impôt du sang pour appartenir à une collectivité supérieure à tous les points de vue d'idéal? Pourquoi ne rougiraient-ils pas avec indignation quand la communauté dont ils font partie est avilie dans un sens quelconque?

Il y a aujourd'hui de plus en plus des individus qui sont animés de cette passion civique. Il s'agit simplement de souffler sur cette étincelle jusqu'à ce que toute la population prenne feu, et sur les ruines de l'ancienne morale que préconisait l'honneur militaire s'élèvera de lui-même un système stable de morale ayant pour clef de voûte l'honneur civique...

J'explique mon idée d'une façon plus concrète. Il n'y a rien qui justifie l'indignation devant le simple fait des rigueurs de la vie et devant l'affirmation que la destinée de l'homme est de peiner et de souffrir. Ce sont là des conditions planétaires auxquelles nous sommes soumis une fois pour toutes, et nous les acceptons. Mais quand nous voyons tant d'hommes, par le simple accident de la naissance ou des circonstances, voués à une vie qui n'est rien autre que peines et souffrances, rigueurs et infériorité auxquelles ils ne peuvent se soustraire, tandis que d'autres, sans avoir plus de mérites et de droits, ne connaissent rien de cette existence de lutte, les esprits réfléchis ne peuvent s'empêcher de se révolter. On finira peut-être par trouver unanimement honteux que les uns n'aient pour lot que les souffrances, et que d'autres jouissent d'une aisance indigne de l'homme.

Si donc — et c'est là mon idée — il y avait, au lieu de la conscription militaire, une conscription qui appellerait toute la jeunesse de la population et l'enrégimenterait pour un certain nombre d'années dans une armée ayant pour rôle de combattre la *nature*, l'injustice disparaîtrait par le nivellement et beaucoup d'autres bienfaits en résulteraient pour la communauté. L'idéal militaire de l'endurance et de la discipline s'inoculerait dans la fibre populaire; il n'y aurait plus de gens qui s'aveugleraient comme font les classes riches aujourd'hui sur les rapports réels de l'homme avec le globe qu'il habite, et qui se méprendraient sur les droits permanents de chacun à une existence supérieure. On enverrait la jeunesse dorée aux mines de charbon et de fer, aux exploitations de chemins de fer, aux pêcheries, aux lavoirs, au nettoyage des plats, des habits, des fenêtres, à la construction des routes et des tunnels, aux forges et aux fonderies, aux entreprises de bâtiments, en la laissant choisir. On la débarrasserait ainsi de toute puérilité et elle rentrerait dans la société avec des sympathies plus saines et des idées plus raisonnables. Elle aurait payé l'impôt du sang, acquitté sa part dans la lutte immémoriale de l'humanité contre la nature, elle foulerait la terre avec plus de fierté, les femmes l'apprécieraient davantage, elle constituerait une meilleure catégorie de pères et d'éducateurs.

Une semblable conscription, avec les courants d'opinion publique qu'elle aurait nécessités et les fruits nouveaux qui devraient en résulter, aurait, dans une civilisation pacifique, pour effet de sauvegarder les vertus civiques que le parti militariste est si effrayé de voir disparaître dans le pays. Nous acquerrions la souplesse avec l'endurcissement, l'autorité avec le moins de cruauté criminelle possible, et le travail pénible serait fait de bonne grâce, parce que l'obligation ne serait que temporaire et ne menacerait point, comme aujourd'hui, de dégrader tout le reste de la vie.

§

M. George Fonsegrive estime que la gloire de Renan « subit des déchets », et il s'en réjouit démesurément (**la Revue hebdomadaire**, 10 septembre), à propos d'un livre de M. Hippolyte Parigot, intitulé *Renan, l'Egoïsme intellectuel :*

... Renan dut un jour prononcer à l'Académie le discours sur les prix de vertu et fut ainsi amené à exprimer sa pensée. Il ne fit pas un cours de morale. C'est là un mot grossier qui ne correspond plus aux délicatesses qu'un esprit supérieur doit concevoir. Renan préfère au mot de vertu celui de beauté. La vertu a quelque chose de lourd, de pénible, de haletant. La valeur la plus haute de l'être humain que les anciens exprimaient par ce vocable a au contraire quelque chose d'aisé, de lumineux et de rayonnant. Et il y a deux sortes d'êtres qui expriment ainsi par la beauté de leurs actes la valeur humaine. Les premiers sont les plus beaux types de la race, les saints véritables de l'âge moderne. Le grand saint moderne ne peut être un ignorant ou un simple, il doit voir rayonner en lui la conscience de l'humanité. C'est un intellectuel, un savant, un homme de culture étendue et raffinée. Ce n'est plus dans les cloîtres ou parmi les travailleurs manuels qu'on le trouvera désormais, c'est dans les Universités ou dans les Académies. Quoi qu'il ait à faire, il accomplit aisément, noblement, sa tâche avec un sourire à la fois bienveillant et détaché. Un peu d'ironie ne lui messied pas, et il se prête en désabusé à la grande duperie de choses. Car, bien qu'il agisse en tout comme s'il croyait à un avenir meilleur, il sait bien que le contraire est possible et que le voile d'Isis ne s'est peut-être entr'ouvert que pour lui laisser voir l'enveloppe illusoire de l'universelle Maïa.

Au-dessus de cette première espèce, la seconde est formée des êtres obscurs qui, comme foudroyés ou sidérés par la sublime vision de l'idéal, ont, sans y rien comprendre, sauté dans l'héroïsme, attirés par le vertige de l'abîme. Etres sublimes et absurdes, ils ont sacrifié leurs vies à des fins inconnues. Ils sont vraiment le sel de la terre. C'est par eux que s'entretient dans le monde des âmes inférieures le culte de l'idéal. Là se trouve la vraie religion, celle où tous adorent en esprit et en vérité. Et ils la pratiquent à leur manière, ceux qui même semblent contrarier les desseins éternels, les tyrans, les criminels et même les débauchés. « Rien n'est vil dans la maison de Zeus », disaient les stoïciens, et Renan le redirait volontiers. Il y a seulement diverses demeures dans la maison du Père. Les philosophes critiques occupent les plus belles, ceux que l'on appelle des criminels sont relégués aux inférieures.

Ainsi l'héroïsme obscur des sauveteurs, des servantes qui se sacrifient à leurs vieux maîtres, des femmes qui consacrent leur vie à élever les enfants des autres, n'est admiré par Renan qu'avec une sorte de condescendance. Il est convaincu qu'il faut avant tout savoir pour valoir. Et on ne sait d'après lui que si l'on a étudié, si l'on est cultivé et affiné. Comme s'il n'y avait pas, une science profonde des lois les plus intimes de la vie qui peut se révéler à ceux qui devant les Académies et les Universités peuvent paraître les plus ignorants! Le cœur peut inspirer le génie moral et ce n'est pas seulement par un vague instinct que saint Vincent de Paul se dévouait aux galériens ou le Père Damien à ses lépreux, c'est avec la

plus nette et claire conscience du but poursuivi et des risques encourus...

La diatribe de M. Fonsegrive se termine ainsi :

... L'idole maintenant est dépouillée et, sous les mots brillants et vaporeux, on a trouvé l'inconsistance de la pensée; sous la variété des images, le peu d'ampleur de l'imagination ; sous le mouvement rythmé de la phrase la sécheresse du sentiment. C'est un Voltaire qui a lu Strauss et Herder, qui s'est enchanté de Chateaubriand et de Lamartine et qui a passé par Saint-Sulpice.

Malgré les critiques de MM. Gabriel Séailles et Raoul Allier, les foudres de M. Ferdinand Brunetière, les attaques de M. Parigot ou de M. Fonsegrive, la gloire d'Ernest Renan demeure intacte, quoi qu'on en dise. On est libre d'approuver ou non ses idées, d'aimer ou non son style impeccable, Renan n'en reste pas moins un des artistes les plus purs de notre langue et un poète doublé d'un érudit. Dans certains milieux,on ne lui pardonne pas sa *Vie de Jésus ;* dans d'autres, son scepticisme. Quant à M. Fonsegrive, c'est le rationalisme de Renan qu'il juge inadmissible. Souhaitons que ses détracteurs finissent par s'entendre : s'il en compte autant, c'est que, vraiment, il est un grand homme.

§

On publia, l'an dernier, à Leipzig, une nouvelle édition des « Epigrammes vénitiennes » de Gœthe, comprenant 158 pièces, au lieu de 103 que contiennent les éditions ordinaires : c'est ce qui a permis à M. A. Bossert d'en faire une analyse intéressante (**Revue bleue**, 10 septembre). Voici un joli passage de ce remarquable travail ; il s'agit de l'auteur de *Faust :*

... Ce qui lui plaît le plus à Venise, et ce qui, comme homme du Nord, l'attire déjà par le contraste, c'est la liberté des mœurs italiennes. A de certains jours, et dans ses meilleurs moments, il se souvient de Christiane Vulpius qu'il a laissée dans sa maison à Weimar, et qui vient de lui donner un fils. Il se souvient même de Mme de Stein. Mais d'autres fois, il les oublie dans des amours faciles. Il s'amuse à peindre « ces gentilles fillettes qui vont et viennent sur la place ». Il les compare, pour la vivacité de leurs mouvements, aux lézards qui s'évertuent au soleil sur les marches des escaliers de marbre. Il développe même sa comparaison dans deux tirades parallèles, en termes presque identiques. Les lézards sont comme de petits serpents à quatre pattes ; « ils courent, rampent, se glissent et traînent légèrement leur petite queue. Voyez, ils sont ici, ils sont là! A présent, ils ont disparu ! Où sont-ils ? Quelle crevasse, quelle herbe les a recueillis dans leur fuite ? » Ainsi les fillettes, « vives, mobiles, se glissent, s'arrêtent, babillent, et, dans leur fuite, leur vêtement frémit derrière elles. Vois, elle est ici, elle est là ! Si tu perds un instant sa trace, tu la chercheras en vain. Elle ne reparaîtra pas de sitôt. Mais si tu ne crains pas les taudis, les ruelles et les petits escaliers,suis l'amorce qu'elle te tend, et entre avec elle dans sa spélonque. »

Au milieu de ce groupe vague et fugitif, une figure se détache avec une certaine précision; c'est celle de la danseuse Bettine, qui amuse par ses jongleries les carrefours de Venise. On se la représente assez, d'après le portrait que le poète se plaît à tracer d'elle. Petite et fluette, elle touche à peine le sol, et elle semble n'avoir pas de corps, tant elle est souple et agile, et quand elle est au repos, « elle est comme une aimable figurine taillée par la main d'un artiste ». Sa silhouette se montre de temps en temps et semble évoquée à dessein pour égayer le morne défilé des épigrammes satiriques. Gœthe suppose même qu'un critique bienveillant lui reproche de la faire reparaître trop souvent : « Quelle démence t'a saisi dans ton désœuvrement ? Ne finiras-tu point, et cette fillette deviendra-t-elle un livre? Fais-nous entendre un discours plus sensé. » Il répond : « Patience! Je vous chanterai un jour les rois et les grands de la terre, si je comprends jamais leur métier, mieux que je ne le comprends aujourd'hui. En attendant, laissez-moi chanter Bettine : les jongleurs et les poètes ne sont-ils point proches parents? »

§

Molière, sa vie, ses opinions ont le don d'éveiller la curiosité de beaucoup d'érudits, comme ses œuvres de passionner les artistes, même aujourd'hui encore. M. J.-L. Charpentier s'est efforcé de rechercher pourquoi l'auteur de *Don Juan*, du *Misanthrope* et de tant d'autres chefs-d'œuvre s'est toujours montré impitoyable envers les médecins, et il arrive à cette conclusion inattendue que Molière était un ennemi de la Science (**la Revue du mois**, 10 septembre).

Merveilleusement instinctif, plein de bon sens et de raison pratique, Molière manquait non seulement de l'enthousiasme et du désintéressement des esprits spéculatifs, mais de la superstition même et du dogmatisme très particuliers qui semblent être nécessairement les travers de ceux qui négligent d'étudier l'homme pour pénétrer le mystère des phénomènes qui se produisent à côté de lui et le secret des vérités qui l'entourent.

Fort chrétien, disons plus, fort catholique sur ce point, notre grand comique pensait qu'on n'avait « pas besoin pour son salut » de tourmenter la nature afin de lui arracher des révélations dont les hommes s'étaient de tout temps passés et dont ils pouvaient se passer encore. S'il n'apportait point dans la forme de ses attaques la même rigueur que les théologiens à condamner la curiosité des intelligences éprises de sciences expérimentales, il partageait dans son fond l'avis de l'Eglise (en tant qu'amoureux de la vie, quelque bizarre que cela paraisse) sur la vanité et l'impertinence des préoccupations des analystes, de ces fâcheux qui dissèquent ce que l'artiste vivifie et qui interrompent l'action du monde, l'arrêtent pour chercher de lui-même des explications sans profit...

Qu'il ait haï la fureur d'examen, la fièvre de vouloir savoir qui s'emparaient soudain de ses contemporains et qu'en particulier il se soit acharné contre les médecins dont il estimait l'effort non seulement inutile, mais contraire — ne disons pas au progrès, mais au bonheur des hommes, on comprend assez pourquoi, à présent...

Il serait puéril de chercher à en tirer des conclusions qui tendraient à

diminuer l'admiration qu'on a raison d'éprouver pour le plus grand génie comique dont notre littérature s'honore. Avec tout son prosaïsme et qui n'est pas que dans sa pensée, mais dans ses vers, Molière reste un psychologue et un écrivain incomparables. Il sied de regretter, toutefois, que l'influence de ses opinions anti-doctorales se soit prolongée assez tard...

En dépit des raisons invoquées par l'auteur, des documents sur lesquels il s'appuie, des citations qu'il fait, fort à propos d'ailleurs, je suis convaincu que Molière n'était pas un ennemi de la Science, mais qu'il éprouvait seulement une profonde antipathie pour les pédants et les charlatans de toute catégorie, celle des médecins en particulier. L'œuvre de Molière est sans doute imprégnée de cette antipathie, et les exigences du comique en expliquent l'exagération au théâtre.

Memento. — *La Revue de Paris* (15 septembre) : M. C. Bouglé : « La Résurrection de Proudhon. » — *La Société nouvelle* (septembre) : « La Légende de Pasteur et l'effondrement du dogme créatiste », par MM. Albert et Alexandre Mary. — *Le Correspondant* (10 septembre) : « Pour le roi. — Dix sonnets attribués à Racine, publiés par l'abbé Joseph Bonnet, d'après un manuscrit inconnu de la bibliothèque impériale publique de Saint-Pétersbourg. » — *L'Action nationale* (25 août) : « L'Action directe », des notes documentées de M. Maxime Leroy. — *La Revue hebdomadaire* (17 septembre) : M. Gabriel Monod : « Le Théâtre populaire en Suisse et l'œuvre de M. René Morax. » — *La Grande Revue* (10 septembre) : « M. Emile Faguet et la démocratie », par M. Maurice Kahn. — *La France de demain* (septembre) : « Le Socialisme commercialisé », chapitre d'un livre intitulé : *La Belgique moderne*, de M. Henri Charriaut. — *La Nouvelle Revue* (15 septembre) : Mme Marie-Charlotte Croze publie des lettres inédites du musicien Jacques Offenbach. — *Revue bleue* (17 septembre) : « Un professeur d'énergie spirituelle : R. Waldo Emerson », par M. Gabriel Mourey, d'après deux livres de M. Dugard. — *Les Documents du Progrès* (septembre) : « La Question du travail à domicile », par M. Henri Dagan. — *La Revue* (15 septembre) : un beau poème de M. Alfred Droin : « La Lépreuse. » — *La Revue du mois* (10 septembre) : « Racine et Port-Royal », par M. Masson-Forestier.

INTÉRIM.

LES JOURNAUX

Dernières découvertes sur Shakespeare (*Paris-Journal*, 26 septembre). — Jean Racine, Eustache Le Noble et Joseph Bonnet (*Le Temps*, 30 sept. et *le Petit Temps* 24 septembre). — Anecdote sur Fremiet (*La Liberté*, de Seine-et-Oise, 16 septembre.

Des papiers de procédure, d'un procès en versement de dot, parmi lesquels une déposition signée *Willm. Shaks.* C'est une nouvelle signature à ajouter aux six précédentes. Mais c'est davantage, c'est l'éclairement, grâce aux détails du procès, de quelques point de la vie de Shakespeare à Londres. M. Georges Brandès, dans **Paris-Jour-**

nal, en tire les conclusions suivantes et le résultat, comme il le dit fort bien, n'est pas du tout à mépriser :

Nous savons à présent positivement ce que nous ne pouvions, jusqu'aujourd'hui, que supposer, que Shakespeare a laissé sa famille à Stratford, et qu'il habitait seul à Londres. Nous savons où il était domicilié, à compter de l'année 1598, au moins, jusqu'à 1604, mais vraisemblablement jusqu'à son retour dans sa ville de naissance et même jusqu'à sa mort en 1616, car il a dû garder un pied-à-terre à Londres. Nous voyons donc que Shakespeare, malgré son aisance relative, ne pouvait pas, treize ans après son arrivée à Londres, s'établir plus élégamment que dans une chambre, chez un perruquier immigré et qu'il vivait tellement sur le pied d'égalité avec cette famille qu'on faisait naïvement usage de ses dons quand il s'agissait de retenir un habile apprenti comme gendre et compagnon. Les sympathies aristocratiques que Tolstoï lui reproche passionnément ne l'ont pas empêché de vivre et dans un milieu simple et bourgeois, ni de se montrer secourable et obligeant, dans cette maison d'artisan, qui était devenue son intérieur.

Comme Shakespeare déclare avoir connu la famille pendant tout le temps qu'elle a eu Bellott à son service, l'année 1598 doit être l'année de son établissement au coin de Silver Street, et, dans ce cas, une des premières pièces qu'il y a écrites est son *Henry V*. On est frappé par la pensée qu'ici, à la table de son propriétaire français, il a eu des occasions abondantes d'étudier les écorchements de l'anglais parlé par des Francais, et du français parlé par les Anglais, qui font l'amusement principal des scènes entre Catherine et Alice comme entre Catherine et Henri. Il a fait usage de ses nouvelles connaissances linguistiques, et même des quelques mots malsonnants en français, qu'il entremêle au dialogue pour le rendre plus plaisant à son public. S'il a donné au héros français le nom ordinaire des hérauts, Montjoy, c'est peut-être parce que c'était le nom de son propriétaire et que celui-ci lui en avait expliqué l'application.

Il ne paraît pas un hasard que Shakespeare s'est fixé dans une famille française. Avec son besoin d'instruction, il a désiré s'installer à un endroit où, à chaque conversation, il y avait pour lui quelque chose à apprendre. Et l'endroit a eu pour lui cette attraction secondaire qu'il y était tout près de la plupart de ses connaissances, de son théâtre et de son auberge favorite, la *Mermaid*.

Ses amis les plus proches, Heminge et Condell (les éditeurs de son théâtre posthume), n'habitaient qu'à quatre minutes de distance. Tout près demeuraient ses collègues, les auteurs dramatiques Ben Jonson, Nathaniel Field, Thomas Dekker, Anthony Monday. Il n'avait pas besoin d'une course de plus de dix minutes pour arriver au fleuve et se faire conduire en bateau de l'autre côté, au théâtre du *Globe*. Après la représentation, il se trouvait à la *Mermaid* avec des confrères comme Chapman, Jonson, Beaumont, Fletcher.

Nous sommes donc, par les documents trouvés, un peu mieux localisés qu'auparavant, quant à la vie journalière de Shakespeare. Nous savons où fut situé le modeste logement dans lequel il a écrit *Henri V*, *Comme il vous plaira*, *le Jour des Rois*, *César*, *Hamlet*, *Macbeth*, *Othello*, et vraisemblablement encore *Lear*, *Antoine et Cleopâtre*, *Coriolan*, *Cymbeline*,

la Tempête. Cette maison vraiment historique brûla lors d'un grand incendie de Londres en 1666.

Il reste encore deux pièces à nommer, et avec elles nous sommes arrivés au vrai bénéfice de la trouvaille récente. Ces pièces sont *Timon d'Athènes* et *Périclès*.

On n'a pas su comment Shakespeare était entré en rapports avec un écrivain dramatique si insignifiant que George Wilkins, ni comment il avait pu insérer dans les canevas dramatiques si faibles de Wilkins les scènes magistrales qui seules donnent leur valeur aux pièces *Timon* et *Périclès*. A présent, on a réussi à trouver le fil liant Shakespeare à l'aubergiste. Il a fait la connaissance du confrère cabaretier au moment où les jeunes Bellott, ses protégés, émigraient de la maison paternelle à l'auberge de Wilkins. Celui-ci lui a montré ses ébauches, et Shakespeare les a tellement remaniées que, pour de grandes parties, rien ne reste du premier état du texte.

Naturellement la récente trouvaille ne réduira pas au silence les assertions idiotes sur Bacon comme auteur des drames shakespeariens. Il est impossible de prouver que le William Skakespeare qui apparaît ici soit l'auteur de *Hamlet*. Néanmoins, les relations personnelles constatées entre ce Shakespeare et George Wilkins qui, indubitablement, a collaboré avec l'auteur des drames à *Timon* et à *Périclès*, ne laissera pas de faire une certaine impression, même sur le plus ramolli détracteur de Shakespeare.

§

Je laisse M. Claretie, dans **le Temps**, nous conter l'aventure de l'abbé Joseph Bonnet attribuant à Racine des vers d'Eustache Le Noble, écrivain abondant du XVIIe siècle :

M. Joseph Bonnet a découvert parmi les manuscrits français recueillis au cours du dix-huitième siècle par Zulasky, « prélat polonais fort savant et fort magnifique » — manuscrits transportés à la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg — un volumineux cahier portant ce titre : *l'Esprit de David ou Traduction nouvelle de 150 psaumes*, dont l'écriture et l'orthographe sont celles de l'auteur d'*Athalie*. Et M. Bonnet s'est empressé d'en avertir l'Académie française en la priant d'authentiquer sa trouvaille et les preuves qu'il en donnait. « Ma présomption se flatte, Messieurs, que vous voudrez bien non seulement endurer l'impression de mon manuscrit sous le nom de Jean Racine, mais encore couvrir le livre de votre autorité devant le public. » C'est beaucoup demander et l'Académie jusqu'ici n'a guère paru se soucier de la *Découverte d'un ouvrage inconnu de Racine*. On a raison d'être sceptique et, en matière d'œuvres posthumes, la prudence est mère de sûreté. On écouta, à l'Odéon, un soir, l'œuvre d'un écrivain moderne qui fit représenter sa pièce comme étant de Molière en personne. De Molière tout simplement.

Le bon abbé Bonnet a trouvé une preuve de l'authenticité des sonnets raciniens. Ils sont écrits sur le papier dont se servait ordinairement Racine !... Mais le même papier, d'une même époque et du même fabricant, sert, je pense, à bien des écrivains divers et ce n'est point parce que le filigrane est le même que tous les sonnets d'une même époque doivent être du même auteur. On pourrait ainsi retrouver des sonnets d'Heredia si

quelque disciple, imitant l'écriture du poète, se fournissait aussi chez le même papetier.

Ces inventeurs d'inédit, ces orpailleurs de la littérature, sont d'ailleurs intransigeants et féroces dans leur foi. Il ne faut pas plus contester leurs trouvailles que discuter avec les fervents de la survivance de Louis XVII. On en vient tout de suite aux colères. Ne voilà-t-il pas que l'abbé Bonnet, ayant découvert que son manuscrit avait été publié par Le Noble, traite celui-ci de « malhonnête homme » et l'accuse d'avoir tout simplement volé Racine.

« J'avais, dit-il, terminé ce *Mémoire* (le *Mémoire* à l'Académie) et me disposais à l'expédier, lorsque de nouvelles lumières se sont, par hasard, offertes à moi touchant les vicissitudes de mon manuscrit. Ce malhonnête homme de Le Noble (1643-1711), que les tribunaux condamnèrent pour avoir osé publier un de ses livres sous le nom d'un ecclésiastique vivant (voyez Quérard, *la France littéraire*, t. V, p. 161), s'étant rendu possesseur de l'ouvrage de Racine, n'hésita pas à le publier sous son propre nom en le défigurant. Ce m'est une grande joie que de dévoiler cette fourberie, de rendre à Racine ce qui lui appartient, et aux lettres françaises le texte rétabli d'un chef-d'œuvre. Nous comprenons maintenant qui a arraché du manuscrit le nom et la préface du véritable auteur, et dans quelle vue. »

Or, ce Le Noble, qui publiait sa traduction de David, n'était pas un « malhonnête homme », et d'ailleurs avait du talent. S'il a donné sous le nom de l'abbé de Mauroy, ancien curé des Invalides, son livre sur *le Dégoût du monde* (Paris, 1698), c'est que, écrivain peu fortuné, aux gages des libraires, il comptait assurer ainsi le débit de l'ouvrage. Il ne tenait pas à la gloire. Et bien loin de s'attribuer une œuvre de Racine et de la signer, il aurait plutôt été tenté de publier son propre ouvrage sous le nom du grand poète.

Le Petit Temps, avait antérieurement cité un de ces sonnets. C'est la paraphrase de la fameuse antienne *Domine, salvum fac regem*, qui reflète par ses variantes les vicissitudes de la politique en France. Il n'ajouterait rien à la gloire de Racine (au contraire) et il ne fondera pas celle de l'infortuné Le Noble :

Seigneur, sauvez le roi ! qu'une tête si chère
Soit le plus tendre objet de nos soins amoureux,
Vous qui, parmi les rois, pour l'élever sur eux,
L'avez su distinguer d'un si haut caractère.

Qu'en vain des nations la fureur étrangère
Unisse contre lui des ennemis nombreux ;
Qu'en vain, pour exciter des troubles dangereux,
On sème les venins d'une discorde amère :

Qu'au milieu des périls il trouve son salut.
Ses jours sont en vos mains, et sa gloire est le but
Des vœux qu'en sa faveur vous offrent les fidèles.

Que votre bras puissant soit partout son appui,
Et quand nous invoquons vos grâces éternelles,
Exaucez des soupirs que nous poussons pour lui.

§

M. Piton, du moins on nous affirme que c'est lui, conte, dans **la Liberté**, qui se publie à Saint-Germain-en-Laye, cette anecdote sur le sculpteur Frémiet, qui vient de mourir :

Le sculpteur Frémiet, qui vient de mourir, s'était fait construire une maison avec un atelier au Bas-Prunay. Sa propriété se trouve sur le chemin de Voisin et le jardin borde la grande route du bord de l'eau.

Les anecdotes sur Frémiet ne manqueront pas ; nous en citerons une que nous tenions de lui même. Il racontait que sa première commande lui vint d'un industriel qui lui demanda, alors qu'il était tout jeune, s'il ne pourrait pas lui faire un moule pour grains de café ! Les grands établissements du boulevard avaient alors l'habitude de jeter les marcs de café. Notre industriel eut l'idée de récolter ces marcs, et, au moyen du moule de Frémiet, il redonnait à cette poudre préparée la forme du grain et obtenait ainsi un café à bon marché. Il avait établi son usine à Saint-Denis et fit fortune... vers 1841 ou 42 ! Si cet ingénieux industriel n'eut pas le poireau, c'est parce que ce dernier n'était pas encore inventé.

Malheureusement, il a fait autre chose que des moules à café, notamment un certain éléphant entravé, dont la place serait au Museum, comme spécimen d'une espèce inconnue de proboscidiens.

R. DE BURY.

ART ANCIEN

Henri Hymans : *Antonio Moro, son œuvre et son temps*, gr. in-4°, X plus 199 pages, 56 planches hors texte (G. Van Oest, 25 fr.) — Paul Lafond : *Ribera et Zurbaran*, in-8°, 125 p., 24 illustrations hors texte (H. Laurens, 2 fr. 50).

La personnalité d'**Antonio Moro**, qui vient de faire l'objet d'une importante monographie due à l'érudition de M. Henry Hymans, est l'une des plus singulières qu'on rencontre dans l'histoire. Antonio Moro est l'un de ces artistes mystérieux dont les œuvres réunissent les mérites les plus divers tout en conservant une absolue unité. Hollandais par la naissance, il brosse des portraits qu'on peut rapprocher de ceux du Titien ; et tout en même temps, comme le fait fort bien remarquer M. Hymans, il profite des exemples de son prédécesseur à la cour d'Angleterre, Holbein. Sans rien de la raideur des primitifs, avec au contraire la souplesse d'un peintre du XVIe siècle, il conservera pourtant la précision aiguë du trait et donnera ainsi à ses physionomies un caractère surprenant. Ce bel équilibre entre les qualités de plusieurs races donne aux œuvres d'Antonio Moro un remarquable intérêt. Elles ont la tenue, la noblesse de style, la douceur de touche de certaines figures vénitiennes ou bergamasques, de Lorenzo Lotto ou de Giambattista Moroni ; elles ont l'accent fortement marqué des primitifs, des Van Eyck jusqu'à Holbein, et pourtant elles doivent à l'acuité de l'observation et à leur intense réalisme une apparence quasi moderne.

Anthony Mor, qui devint Antonio Moro à l'époque de ses relations avec les Espagnols, naquit à Utrecht, en 1519. Il eut pour maître Jan Scorel, qui ne fut pas seulement le défenseur de l'italianisme, mais encore un portraitiste de valeur. A l'aide des documents et des œuvres, M. Hymans a reconstitué sa biographie et la voici résumée d'après lui. On s'accorde à ranger parmi les premières œuvres d'Antonio Moro une série de *Chevaliers de St-Jean de Jérusalem*, conservée au Musée d'Utrecht et semblable à celles peintes pas Scorel lui-même, mais d'une exécution plus libre. Le maître ne dut pas manquer d'engager l'élève à faire le voyage d'Italie ; pourtant la présence de celui-ci à Rome n'a été jusqu'ici constatée qu'en 1550, c'est-à-dire quand l'artiste avait déjà dépassé la trentaine. Mais auparavant il avait été mis en rapport avec l'évêque d'Arras, Grandvelle, sans doute par Scorel lui-même, et dès 1549, Moro portraictura son protecteur ainsi que le duc d'Albe. Le portrait de Granvelle est à Vienne ; l'autre appartient à la « Hispanic Society » de New-York. Ils témoignent du goût naturel de l'auteur pour la simplicité de la présentation, de l'arrangement et de la facture ; ils témoignent aussi de l'estime qui lui était déjà marquée par ces hauts personnages. Et bientôt Antonio Moro fera, à Bruxelles même vraisemblablement, le portrait de l'infant d'Espagne, le futur *Philippe II :* la peinture originale serait, à l'heure actuelle, dans la galerie de lord Spencer, à Althorp.

Après son voyage à Rome, Moro fut envoyé en Portugal par la reine Marie de Hongrie, sœur de Charles-Quint, et c'est pendant ce séjour dans la péninsule qu'il peignit les superbes effigies du Prado, la reine de Portugal *Catherine d'Autriche*, *Maximilien de Bohême* et sa femme, et l'infante *Marie de Portugal*, qu'on destinait à Philippe ; mais la raison d'Etat fit conclure le mariage de Philippe avec Marie Tudor, et le peintre, à nouveau chargé de fixer les traits de la fiancée, dut passer en Angleterre.

Le portrait de *Marie Tudor* a rejoint au Prado celui de *Marie de Portugal ;* il fut en effet envoyé en Espagne en échange du portrait de *Philippe* par le Titien ; celui-ci avait été peint à Augsbourg et Marie de Hongrie l'expédia à la reine d'Angleterre par l'intermédiaire de son ambassadeur, Simon Renard ; la gouvernante recommandait d'ailleurs de le regarder « de loing comme toutes les peintures dudict Titien, qui de près ne se reconnaissent ». Le portrait de Marie Tudor est d'un grand caractère : le visage, aux yeux froids, aux lèvres minces, au front volontaire sous les cheveux lisses, a été rendu par l'artiste avec une extraordinaire précision. Il lui valut cent livres sterling selon Van Mander, sans compter de nombreux honneurs, et le titre de chevalier. Moro ne se contenta pas du reste de faire le portrait de la reine ; il fit aussi celui de l'ambassadeur *Simon Renard*. Il est aujourd'hui à Besançon, à côté de sa femme

Jeanne Lullier, et j'avoue avoir quelque prédilection pour cette ferme et sobre peinture, de conception si simple et d'expression si vivante.

Pendant que Moro était en Angleterre, il eut maille à partir avec son confrère Josse van Clève, qui lui conseilla d'aller à Utrecht soustraire sa femme aux entreprises des chanoines. Si la peinture de Madrid,où l'on voit une femme en robe noire, au regard énergique, aux mains fortes, caressant un petit chien, représente bien, comme on le suppose, la femme d'Antonio, les chanoines avaient certes à qui parler.

En tout cas, Moro avait regagné les Pays-Bas avant 1554, date inscrite sur le portrait de *Marie de Hongrie* conservé au palais royal de Holyrood, à Edimbourg. Les effigies de *Guillaume de Nassau*, d'*Alexandre Farnèse* et quelques peintures religieuses sont à peu près du même temps; c'est de 1558 qu'est daté le portrait de l'artiste des Offices. Le personnage est ici plus âgé que dans le superbe portrait de lord Spencer à Althorp, où il a figure de chevalier, ayant passé chaîne d'or au cou, et caressant la tête d'un chien. Ce portrait a inspiré à M. Hymans les lignes suivantes :

Digne à tous égards de figurer parmi les plus admirables productions du maître par la forme, par le coloris, par le modelé, ce noble échantillon de son art nous le montre dans la force de l'âge et en possession des plus complètes ressources du genre auquel il doit son renom. Mais Moro est aussi l'homme du XVIe siècle. Il ignore les grands effets de clair obscur pour se vouer avec passion à ce que l'on pourrait qualifier la copie intégrale du modèle. Sa prédilection pour les aspects de trois quarts semble évidente. Elle lui procure le moyen d'opposer les reliefs aux méplats, de caractériser avec une précision plus rigoureuse ses personnages. Sous son pinceau les détails rendus avec une inflexible conscience jamais n'aspirent à affaiblir l'effet d'ensemble. Merveilleuses en leur précision, les diverses parties du visage, les oreilles, sont individualisées comme le sont aussi les mains dans leur forme générique et le geste semble appartenir au modèle.

Moro dut ensuite retourner en Espagne auprès de Philippe II et, comme celui-ci était veuf, le peintre portraitura sa nouvelle fiancée, *Elisabeth de Valois;* quand celle-ci fut décédée, à son tour *Anne d'Autriche* vint poser devant l'artiste. Moro ne retraça pas seulement les traits des femmes du roi; il retraça ceux de son bouffon et l'effigie fameuse de *Pereson* tenant ses cartes à main ou bien encore celle du *Nain* de Granvelle ont vraisemblablement inspiré Velasquez. Et à ce propos, qu'il nous soit permis de regretter qu'on ait enlevé cette dernière toile des cimaises du Louvre. Vraiment, elles sont encombrées d'assez de médiocrités pour qu'on ne relègue pas dans les hauteurs un chef-d'œuvre comme ce nain de Granvelle, ou encore

comme tel portrait d'homme de Gian Battista Moroni : le fait dans ce dernier cas est d'autant plus regrettable que cette admirable toile est le seul portrait que nous possédions du grand peintre bergamasque qui fut, avec Antonio Moro, l'un des rivaux du Titien.

La faveur même dont jouissait l'artiste devait lui créer des ennemis; on fit courir le bruit qu'il plaidait auprès du roi la cause des rebelles de Flandre, et comme l'inquisition était alors toute puissante, Moro, prévenu, se fit octroyer un congé et revint rapidement dans son pays peindre son ancien maître *Jean Scorel* et se mettre au service de Marguerite de Parme, puis du duc d'Albe.

Aux créations les plus justement fameuses du grand peintre, ajoute M. Hymans, appartient le portrait d'*Orfèvre* du musée de La Haye, œuvre datée de 1564 et, nonobstant l'absence de signature, caractéristique du maître arrivé à la plus haute expression de son art. Le souvenir du Titien, si fréquemment évoqué par Moro, l'est particulièrement ici, moins encore par le procédé que par la noblesse du style et la richesse du coloris. Dans son respect toujours plus grand de la vérité, dans son effort soutenu pour serrer de plus près la nature, peut-être n'esquiva-t-il point le reproche de se montrer, à l'excès soucieux du détail. A peine songe-t-on à lui en tenir rigueur. Le riche accoutrement de son personnage, accoutrement dans lequel la note grave du velours et du satin noir s'oppose à l'éclat des manches de soie rouge merveilleusement travaillées, balance presque en précision de rendu l'étude des traits du visage et du plissement de l'épiderme des mains.

Le portrait d'*Hubert Goltzius*, du musée de Bruxelles, est l'un des derniers chefs-d'œuvre d'Antonio; rarement il avait atteint à une telle puissance de caractère unie à une aussi grande simplicité de présentation. Comme le dit M. Hymans, Frans Hals n'est pas loin. Mais Frans Hals n'aura pas toujours ce bel équilibre des qualités picturales et souvent se laissera entraîner par sa virtuosité. Moro mourut sans doute en 1576. C'est la dernière date donnée par M. Hymans dans son travail d'une si remarquable érudition. Ce magnifique ouvrage est accompagné de plus de cinquante planches hors texte et d'un excellent catalogue des œuvres de l'artiste : c'est dire que quiconque voudra maintenant étudier Moro devra se reporter au livre ds M. Hymans.

Nul, mieux que M. Paul Lafond, depuis si longtemps adonné à l'étude de l'art espagnol, n'était qualifié pour résumer la carrière de **Ribera et Zurbaran**. Il vient de le faire dans un des petits livres de la collection des « grands artistes », si excellemment dirigée par M. Roger Marx.

Ribera et Zurbaran, nous ne saurions assez y revenir, écrit M. Paul Lafond, sont les véritables virtuoses de la mort. Est-il possible de mieux exprimer la passion et l'attrait du néant que Zurbaran dans *les Funérailles*

de saint Bonaventure, dans son *Moine en prière*, une tête de mort dans les mains? Est-il possible de rendre avec plus de force la détresse et la douleur inapitoyée de l'homme, que Ribera tordant *Ixion* sur sa roue brûlante, montrant les vautours fouillant de leur bec crochu les entrailles pantelantes de *Prométhée*, *Apollon* soulevant les muscles dégouttant de sang du misérable Marsyas, *Sisyphe* succombant sous le poids de son rocher, *saint Laurent* rôtissant sur son gril incandescent, *saint Barthélemy* écorché tout vif?... Ribera a précédé de quelques années Velazquez, Zurbaran, Alonso Cano, Murillo, Carreno, Mazo, Pereda, Valdes-Leal, mais ceux-ci sont bien de sa famille.

Si le Louvre est assez riche en Ribera pour nous donner une suffisante idée de son réalisme déjà romantique par l'effet cherché des contrastes violents de lumière et d'ombre, nous sommes moins heureux pour Zurbaran. Malgré la puissance des *Funérailles de saint Bonaventure*, les plus remarquables toiles de Zurbaran que possède la France sont au musée de Grenoble, auquel elles ont été données par le général de Beylié. Entre toutes, *l'Adoration des Mages* rayonne d'une incomparable beauté. Elle est conçue ainsi que *les Funérailles* du Louvre avec un accord de vert et d'or comme dominante, et peut-être même le beau roi mage de vert vêtu de *l'Adoration* fut-il également le modèle du roi couronné du Louvre, lui aussi habillé d'étoffe verte. Par la simplicité et la largeur du dessin, Zurbaran atteint presque au style, mais ce qui est inégalable, c'est la richesse et la densité de son coloris, qui donnent aux formes une plénitude absolue.

Memento. — Dans la *Revue de l'Art ancien et moderne*, M. Leprieur étudie quelques dessins du Louvre, M. P. Lespinasse retrace la carrière de deux architectes français en Danemark au XVIIIe siècle, les *Frères Jardin*, et M. Emile Berteaux présente un maître portugais du XVe siècle : *Nuno Gonçalvez*. Dans *l'Art et les Artistes*, M. Léandre Vaillat parle du *Costume dans l'œuvre de Perronneau* et c'est plaisir de le voir ressusciter les termes charmants du temps : « Perronneau, pressé d'en finir, dit-il, ou répugnant à une œuvre de grande dimension, coupe en général ses figures à mi-corps. Cependant il représente, au moins une fois, une dame dans tous ses atours. La toilette de la dame de Sorquainville peut être considérée comme le type du costume féminin à cette époque. Elle se compose de trois parties : le corps baleiné, la robe et le tablier. Le corps baleiné descend très bas, pointe en avant, allonge la taille, fait saisir le buste et les hanches, fournit au décolleté un aimable prétexte, sorte de transition aux paniers, donne infiniment de grâce à la robe de la femme. Aussi bien il dura presque tout le dix-huitième siècle, avec des variantes dans le détail. Il est recouvert de soie brochée, de soie unie, plus simplement d'un ruchon de gaze très fourni ou d'une dentelle qui épouse la forme de la poitrine. La « modestie » masque un peu la naissance de la gorge, crée un passage doux et vaporeux aux chairs rosées et, sous le bouillonné qui semble taillé dans un duvet de cygne, le nœud du « parfait contentement », assorti aux

nuances d'élection, prélasse ses cassures au long du « venez-y voir »... La robe, ajustée au corsage mais amplement évasée tient le milieu entre la robe à paniers et la robe tout à fait flottante, froncée par derrière comme un manteau d'abbé ou comme un domino d'un négligé apparent qui lui donne un charme de plus.... Les grands pans ouverts, falbalassés, des hanches froncées, laissent entrevoir le tablier qui continue le « corps » et qui est assorti à sa nuance ». Cette jolie étude est accompagnée d'excellentes reproductions, notamment des Perronneau du musée d'Orléans, les pastels de *Mme Faet* et de la jolie *Mme Chevotet* et ce chef-d'œuvre de peinture qu'est le portrait du jurisconsulte *Daniel Jousse*.

TRISTAN LECLÈRE.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

L'Exposition-Phénix. — Emile Van Heurck et G. J. Boekenoogen : *Histoire de l'Imagerie populaire flamande* (G. Van Oest., édit. Bruxelles). — Les Lettres Belges aux Etats-Unis. — Memento.

Dans ma dernière chronique je vous signalais le très important et intéressant ouvrage de MM. Van Heurck et Boekenoogen en me proposant d'y revenir. Je m'exécute d'autant plus volontiers aujourd'hui qu'il y a disette d'événements artistiques, entendons-nous d'événements bruxellois de nature à intéresser particulièrement Paris, la France et les lecteurs du *Mercure*. L'Exposition de Bruxelles ? Tout le monde l'aura vue et appréciée. Je me bornerai à constater le magnifique exemple d'énergie et de vaillance fourni par les organisateurs qui en reconstruisirent en peu de jours une grande partie détruite par l'incendie, et qui en firent même quelque chose de mieux, l'architecte Acker à leur tête La nouvelle façade principale, improvisée pour ainsi dire par celui-ci, est peut-être plus originale et plus élégante que celle dévorée par les flammes dans la soirée du 14 août. Constatons en passant le triomphe de Caruso et du quatuor du Métropolitan Théâtre de New-York qui sont venus nous donner deux représentations de la *Bohême* de Puccini.

Mais, je le répète, il n'y a rien là de bien caractéristique. Bruxelles en ce temps d'exposition n'était d'ailleurs plus Bruxelles, et j'étais bien embarrassé de renseigner les amis qui vinrent nous voir de l'étranger et qui auraient voulu visiter des quartiers d'une physionomie un peu plus topique et vraiment locale. Les faubourgs les plus autochtones même avaient été annexés au cosmopolitisme et à la vaste World's Fair. C'est assez vous dire que beaucoup de Bruxellois, après avoir vécu quelques semaines de cette vie assurément joviale et animée que leur valait l'Exposition, prirent le parti d'aller chercher à l'écart de cette kermesse mondiale des régions moins fébriles, ou bien pour se « reprendre », pour dépouiller toutes ces contingences aussi banales qu'internationales que nous devions à cette Foire Industrielle, Gastronomique, Galante et même un peu

Artistique, d'aucuns se seront plongés parfois dans la lecture de beaux et curieux ouvrages de folklore, comme celui de M. Van Heurck. Ce livre-ci n'intéressera pas que des Belges. Il offrira un véritable régal à tous les fervents et curieux des vieilles images populaires et Remy de Gourmont, par exemple, ne se lasserait de le feuilleter et de le consulter, surtout qu'à ce qui concerne l'imagerie dans les Flandres les auteurs ajoutent un aperçu très important de l'imagerie populaire dans les autres pays de l'Europe. L'ouvrage forme un gros volume in-quarto de 730 pages, et est illustré de quatorze images authentiques, de 145 planches tirées sur les bois gravés originaux, et enfin de 183 reproductions et 4 portraits. Il est dédié au délicieux poète Max Elskamp qui fonda avec M. Van Heurck le musée du folklore d'Anvers. Dans quelques pages d'introduction les auteurs constatent que les images naïves d'autrefois sont très recherchées aujourd'hui. Récemment M. Sébillot, le folkloriste français, ne put se procurer l'image du *Petit Poucet* de la première édition qu'en couvrant la feuille de billets de banque. Jusqu'en ces derniers temps, on n'attachait pas d'importance à ces images mal taillées et grossièrement enluminées, paraissant dans toute ville de quelque importance, et racontant dans leurs tableaux la vie des Saints, les tribulations du Juif Errant, les aventures de Cartouche ou les glorieux faits d'armes de Napoléon, les contes de la Mère l'Oie avec leur moralité douteuse ou encore une de ces savoureuses légendes populaires qu'on ne se lassait pas de relire. Le colporteur les emportait dans sa balle pour les écouler le long de la route jusque dans les bourgades les plus écartées. Il ne les emportait pas toujours avec l'intention de les vendre, il lui arrivait très souvent de les échanger contre des chiffons. Encore aujourd'hui, à Anvers et peut-être ailleurs, des marchands parcourent les quartiers populaires de la ville et troquent également contre des chiffons, que les enfants leur apportent avec empressement, les mille petits jouets étalés sur la charrette qu'ils poussent devant eux. L'image populaire, mal exécutée, paraissait indigne d'être conservée ; aussi ne la gardait-on pas, et M. H. Hymans, le conservateur de la Bibliothèque royale de Bruxelles, a-t-il constaté avec raison que les estampes destinées à la plus grande diffusion sont, de toutes, les plus naturellement destinées à disparaître. Les curieux, les collectionneurs les dédaignaient ; aussi les naïves estampes disparaissaient-elles rapidement,— à moins qu'on ne les fît servir à la décoration des murs et notamment à celle du manteau de la cheminée, — déchirées et détruites par la négligence ou l'indifférence de leurs propriétaires. Ce n'est donc que depuis quelques années qu'on commence à les recueillir et à en apprécier tout le charme et tout l'intérêt. Les quelques bois que l'on a découverts dans la poussière des vieilles imprimeries ou au fond des

armoires, et qui ont échappé à la destruction, à l'incendie ou à la désagrégation par l'humidité, sont maintenant conservés précieusement dans les collections publiques.

Après quelques pages extrêmement intéressantes consacrées aux origines, à la technique, aux progrès et à la décadence de l'art naïf dont il s'occupe, M. Van Heurck, parlant des légendes qu'on trouve au bas des scènes représentées sur les images populaires, reproduit cette appréciation de Remy de Gourmont sur la versification populaire : « La poésie populaire est le pays de la licence, de toutes les licences; on pourrait même dire que la licence est la seule vraie règle de sa versification. » . . . .

M. Van Heurck consacre un important chapitre de son ouvrage à la maison P. J. Brepols, de Turnhout, qui fonda et monopolisa longtemps dans notre pays l'industrie de l'image populaire. Le fondateur de cette maison fut un personnage historique qui joua un rôle important dans l'insurrection connue sous le nom de « Guerre des Paysans » et dont j'ai raconté un épisode dans mes *Fusillés de Malines*. On sait qu'en 1798 la conscription et les entraves apportées à l'exercice du culte catholique firent se révolter une grande partie des campagnes de la Belgique. Cette jacquerie compta parmi ses chefs un certain Corbeels qui faisait à Turnhout à la fois le métier d'imprimeur et de cabaretier. Avant d'habiter Turnhout, Corbeels avait vécu à Louvain, où il imprimait surtout des pamphlets incendiaires à l'adresse des Jacobins terroristes. Son apprenti Philippe-Jacques Brepols le suivit à Turnhout et il aidait son patron à imprimer ces brochures que les colporteurs traversant les bruyères campinoises propageaient de commune en commune. Quoique la rébellion n'ait éclaté que le 25 octobre 1798 à Turnhout, Corbeels était à la tête des rebelles campinois à Arendonck dès le 22 octobre et conduisait leur attaque sur le chef-lieu. Turnhout fut occupé le 26 après un échange de coups de fusils entre la gendarmerie et les douaniers. La ville prise devint le centre d'une sorte d'organisation militaire. Les révoltés siégeaient à l'hôtel de ville après en avoir chassé la municipalité; des corps francs étaient régulièrement organisés sous les ordres du libraire Corbels. Après divers engagements à Diest et à Hérenthals, ce « Vendéen » tombait avec d'autres chefs au pouvoir du vainqueur près de Moll. Le « chouan » campinois, après une détention de huit mois à la citadelle de Lille, était conduit à Tournai, jugé et fusillé le 21 juin 1799. . . . .

La très modeste imprimerie de ce cabaretier-guerillero a été le berceau d'une puissante fabrique de cartes à jouer, de papier de fantaisie, de livres de dévotion et surtout d'images populaires.

C'est de cette fabrique notamment que sortent les drapelets des principaux pèlerinages de Belgique, entre autres celui de N.-D. de

Montaigue, que l'on retrouve dans toutes les chaumières enroulé autour d'une statuette de la Vierge.

Le dernier numéro de *la Vie Intellectuelle* contient un intéressant article de M. Fabrice Polderman sur les Lettres belges aux Etats-Unis. Il y est surtout question du bel ouvrage publié en 1900 par M. Vance Thomson à Boston, sous ce titre *French Portraits.* En 1895 avait déjà paru à Chicago, chez Stone et Kimball, un très joli recueil de traductions de contes d'auteurs belges par Miss Edith Wingate Rinder. L'autoresse faisait précéder ses traductions d'une notice sur la littérature française d'ici. Elle s'y occupait notamment de votre serviteur dont trois contes figuraient dans son anthologie : *Kors Davie, Ex Voto* et *Hiep Hioup.*

Memento. — *La Vie Intellectuelle* (15 septembre). Georges Rency : le Milieu Wallon ; Fabrice Polderman : Lettres belges à l'étranger ; André Du Fresnois : Quelques lettres de Huysmans.

La Belgique Artistique et Littéraire (septembre). — Oscar Tiry : la Miraculeuse Aventure des Jeunes Belgiques ; Louis Delattre : Contes d'avant l'Amour ; Henri Liebrecht : Un blessé ; P. Charles Morisseaux : le Douzième Provisoire.

La Société Nouvelle. — Alb. et Alex. Mary : la Légende de Pasteur et l'Effondrement du Dogme créatiste ; Georges Eekhoud : le Premier procès et la pénitence de Loïet le Couvreur ; Fernand Mazade : Fêtes Romaines ; Léon Legavre : la Théatromanie ; Georges Rens : Vocations.

Revue de Belgique (septembre), — Henri Schœn : Edouard Rod ; A. J. Wauters : le siècle de Rubens et l'exposition d'art ancien ; Michel Epuy : Du Peuple Enfant au Peuple Roi.

La Revue Générale (septembre). — Cte de Mercy Argenteau : Napoléon et l'Empire ; Arnold Goffin : l'Exposition de l'Art belge au XVIIe siècle.

Durendal (août). — Georges Virrès : la Confession ; l'Abbé Moeller : Lettres inédites de J.-K. Huysmans ; Paul Otlet : Sur l'Exposition.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Friedrich Hübner : *Paul Bourget als Psycholog ;* Dresden, Holze u. Pahl, M. 2. — Georg Bachmann : *Gesammelte Gedichte,* Moscou (hors commerce). — Memento.

Paul Bourget als Psycholog. — L'Allemagne, qui s'est intéressée assez tardivement à Stendhal, à Balzac et à Taine, suit de près les productions les plus récentes de notre littérature contemporaine. Et ce ne sont pas seulement les revues d'avant-garde qui analysent et traduisent tout ce qui paraît en France, les séminaires de philologie romane, dans les Universités, marquent le pas. Est-ce à dire que le choix qu'ils font dans les innombrables « chefs-d'œuvre » qu'une production intensive jette tous les jours sur le marché de la librairie soit judicieux? Leur sens critique, le plus souvent, laisse

beaucoup à désirer et les temps ne sont pas si éloignés où M. Georges Ohnet était considéré comme le représentant typique des lettres françaises. Au reste, Paul Féval ne passait-il pas pour le romancier favori de Bismarck, l'inventeur de l'Allemagne? Un si haut exemple n'était pas précisément fait pour imposer beaucoup de délicatesse dans le choix des auteurs. Pareillement, M. Edmond Rostand, dans certains milieux d'outre-Rhin, paraît aujourd'hui être représentatif de la France. Quand l'acteur Kainz mourut, il y a quelques semaines, on signala parmi ses principaux titres de gloire d'avoir été l'un des meilleurs interprètes de Cyrano de Bergerac. La « langue » de Rostand a déjà été l'objet de thèses de philologie et bientôt nous allons voir les situations imaginées par nos vaudevillistes gravement discutées devant un aréopage de professeurs « romanistes ».

M. Frédéric Hübner s'est attaché à l'étude des romans de M. Paul Bourget. Le « père du roman psychologique », écrit-il dans l'introduction de sa dissertation, a commencé à réunir ses œuvres complètes depuis 1900. Le moment lui paraît donc venu d'analyser ses livres, au point de vue de « leurs éléments constitutifs pour ce qui touche la psychologie des caractères ». L'auteur présente donc tout d'abord « les opinions et les intentions psychologiques et artistiques » de M. Bourget pour exposer ensuite les « procédés » de l'auteur et en donner la critique.

Des analyses bourrées de citations font voir la « méthode » du romancier que M. Hübner trouve, en fin de compte, mauvaise, parce que le talent de M. Bourget souffre d'une irréductible antinomie. Les théories scientifiques de l'écrivain le poussent à étudier les caractères exceptionnels et les situations rares. Son tempérament par contre le porte à rechercher des situations et des caractères dans des milieux où les hommes exceptionnels sont rares, où les événements extraordinaires ne sont qu' « en décors », à savoir dans le monde élégant. L'enquête sur l'homme, la notation des « petits faits » qu'il veut poursuivre, sont incompatibles avec l'admiration qu'il professe pour le raffinement artificiel des classes sociales où il se meut. « Les théories psychologiques de Bourget, qui étaient basées sur l'hypothèse de la multiplicité du moi et du phénoménalisme psychique, faisaient prévoir en fin de compte un renversement de constitution des caractères (?) — son tempérament n'est capable de concevoir et de décrire qu'un seul phénomène assez ordinaire de dualisme, pour prêter de la réalité à un être psychique d'une façon toute coutumière. »

Et M. Hübner de conclure sur un ton aussi doctrinaire qu'implacable :

Il faut chercher chez l'auteur dans cette opposition entre le tempérament (façon de concevoir et d'interpréter toute personnelle) et la connaissance (façon acquise de concevoir et d'interpréter) la racine secrète de l'insuffi-

sance de sa psychologie des caractères. Car le tempérament de Bourget, contrairement à la discipline de son esprit et à la méthode d'examen artistique et scientifique qui lui est propre, est profondément anti-moderne. Le modernisme, dont notre auteur aime à se targuer, comme s'il en était l'Argonaute, a laissé intact le plus intime de sa personnalité... Et de la sorte, par cette opposition irréductible entre des aspirations rétrogrades du tempérament et une science nouvelle, les ouvrages de l'auteur paraissent bien inférieurs à des romans qui sont peut-être par eux-mêmes sans grande valeur psychologique, mais dont l'organisme psychologique est du moins unitaire et logique. En dehors de l'attention passagère qu'il convient de leur accorder comme lecture amusante, ils ne conservent donc d'importance que comme documents sur la perplexité intellectuelle en France, aux environs de l'année 1900.

§

Les amis de Georges Bachmann ont eu l'excellente idée de réunir en volume les poésies laissées par cet écrivain distingué qui mourut en 1907. Rarement publication posthume ne nous a paru plus opportune. Georges Bachmann, né à Saint-Pétersbourg en 1852, passa toute sa vie en Russie et fut professeur de langue allemande à Moscou. Né de parents venus de Suisse, il conserva, sa vie durant, un attachement pour sa langue maternelle que l'on trouve rarement chez des Allemands, originaires de l'empire, toujours portés à se fondre dans la masse où les a placés leur destinée.

M. Arthur Luther, qui préfacie le recueil de Bachmann, nous donne quelques détails biographiques sur le poète et montre que c'était avant tout un amoureux de bonnes lettres européennes. Cet homme fruste, qui vivait loin de tout mouvement littéraire, a laissé des vers qui rappellent étrangement les productions des meilleurs écrivains allemands contemporains. Certaines pièces sont à rapprocher, tant par leur inspiration que par leur rythme, des plus beaux poèmes de Richard Dehmel. Et il ne peut être question ici d'imitations ou d'emprunts, car les morceaux de Bachmann sont tous datés et quelques-uns remontent à 1870-80. Il n'y a pas jusqu'à l'écriture de cet exilé, dont le volume nous donne un spécimen, qui ne fasse souvenir de celle du grand poète allemand. Les graphologues trouveront ici ample matière à disserter.

Bachmann a mêlé à son œuvre personnelle de nombreuses imitations poétiques. S'il admirait Goethe par-dessus tout, et l'on s'aperçoit dans son œuvre qu'il le pratiquait quotidiennement, il vivait aussi dans l'intimité de Victor Hugo et de Baudelaire, de Tennyson et d'Oscar Wilde, de Schiller et de Dehmel, chez qui il découvrit une âme fraternelle. Il traduisit beaucoup de poèmes du russe et du danois. On lui doit des adaptations de Baudelaire, de Verlaine, de Rollinat et de Maurice Maeterlinck. Il eut même l'idée de mettre en

allemand, d'une façon parfaite du reste, le *Thrène sur la mort de Mallarmé*, de M. Francis Vielé-Griffin.

Nous trouvons dans le recueil des **Gesammelte Gedichte** une pièce écrite directement en français qui s'intitule *Extase d'amour* et dont l'inspiration n'est pas éloignée de celle des chansons populaires de M. Maeterlinck. Elle témoigne au moins de la profonde compréhension de toutes les nuances de la pensée française que possédait ce poète, à qui il convient de souhaiter la gloire posthume qu'il mérite.

§

Memento. — Avec une nouvelle étude sur le centenaire de l'Université de Berlin, la *Deutsche Rundschau* (octobre) fait paraître des fragments d'une biographie de Balzac que publiera prochainement M. Antoine Bettelheim. L'auteur débute par un intéressant parallèle entre Beaumarchais et le créateur de *la Comédie humaine*. Deux jours après que Beaumarchais mourait à Paris, Honoré de Balzac naissait à Tours, le 20 mai 1799. M. Bettelheim trouve que les deux écrivains se ressemblent par leur formation intellectuelle, par des débuts incertains, Beaumarchais écrivant des comédies sentimentales et Balzac des tragédies classiques. Tous deux sont d'origine plébéienne. Après avoir montré l'évolution de l'opinion publique en France au sujet de Balzac, le critique allemand expose ensuite comment l'Allemagne fut lente à reconnaître sa valeur. Durant ces dernières années seulement son œuvre obtint cet éclatant témoignage d'estime qui consiste à être analysée dans le discours par quoi M. Erich Schmidt inaugura son rectorat de l'Université de Berlin. — M. Stahlein, professeur de l'université de Heidelberg, parle des généraux allemands pendant la guerre de 1870-71 et M. W. Alter analyse, sous le titre de *l'Unification de l'Allemagne et la politique autrichienne*, une correspondance inédite entre le ministre autrichien comte de Beust et Bray, ministre bavarois, le comte Vitzthum, le prince Richard de Metternich et le comte Choteck.

Das literarische Echo consacre son fascicule du 1er octobre exclusivement au centenaire de l'Université de Berlin. Les rapports entre l'Université et la littérature sont présentés par Richard M. Meyer ; M. Reinold Steig donne un aperçu historique de la création de l'Université qu'accompagnent des portraits de Guillaume de Humboldt, de J.-G. Fichte, de Savigny et de G.-F. Hegel ; le vieux Karl Frenzel rappelle ses années d'étude entre 1849 et 1853, alors que la capitale de la Prusse frémissait sous le poids du terrorisme réactionnaire ; M. de Wilamonitz-Moellendorff évoque le souvenir du grand philologue Auguste Bœckh, tandis que M. J. Rodenberg, le directeur actuel de la *Deutsche Rundschau*, décrit la maison des frères Grimm et que M. J. Minor chante les louanges du *rector magnificus* d'aujourd'hui, M. Erich Schmidt.

Mlle Anna Brunnemann publie, dans *Aus fremden Zungen* (1er septembre), un article nécrologique sur Jules Renard, dont elle fait un portrait très précis, montrant l'évolution de l'écrivain vers la maîtrise des dernières années. « Il ne développa que peu à peu un art subtil, saisissant, humain

et d'une ironie supérieure, cet art qui est intraduisible parce que l'esprit et la perfection de la langue aboutissent à un effet identique ».

En tête des *Süddeutsche Monatshefte* (octobre), M. Wilhelm Schmid rappelle le souvenir d'Ernest Holzer dont nous avons annoncé la disparition. On se souvient qu'il était en train de classer les papiers philologiques de Frédéric Nietzsche quand la mort l'a frappé. Après une existence obscure et aventureuse, il était depuis 1887 professeur au gymnase d'Ulm, mais il détesta toujours la contrainte que lui imposait cette situation officielle. Brutal et cynique devant le « philistin », il offrait à ceux qui le connaissaient de plus près l'aspect d'une âme d'élite. M. Schmid a copié dans son journal quelques aphorismes : « Autrefois on appelait le peuple une bande de cochons, maintenant on parle de psychologie des masses. » — « Si un Grec voyait une ville moderne, il se boucherait le nez et les oreilles. » — « L'industrialisme sue de bonheur. La détermination de l'homme c'est de gagner de l'argent. Celui qui gagne beaucoup *est* beaucoup. Celui qui a de l'argent possède le principal. *Non olet*, il ne sent pas mauvais, c'est-à-dire l'argent. » Après cet article, celui du professeur Hermann Paul, germaniste de l'Université de Munich, sur la « Psychologie des peuples » paraît être placé là par ironie.

Alors que la plupart des périodiques allemands ont été pris d'un accès de chauvinisme, dont le centenaire de l'Université de Berlin et le quarantième anniversaire de la guerre de 1870-71 leur a fourni l'occasion, c'est un plaisir de signaler dans la revue catholique *Hochland* (octobre) deux articles consacrés à la glorification de la France d'aujourd'hui. A propos de la publication en langue allemande de l'*Histoire de la France contemporaine*, de M. Gabriel Hanotaux (chez Grote, à Berlin), M. Martin Spahn, professeur à la faculté de théologie catholique de Strasbourg, consacre une longue étude « au relèvement et à la réfection de la France après la guerre ». Le portrait de Gambetta, qu'il esquisse, est particulièrement intéressant. C'est aussi de la « régénération de la France » que traite M. Eugène Schmitz dans un article sur « César Franck et la nouvelle musique française », où le petit ouvrage de M. Romain Rolland, *Paris als Musikstadt*, sert de documentation. — De belles reproductions du peintre Ferdinand Hodler (avec texte de M. Wackernagel) illustrent ce cahier.

Oesterreichische Rundschau (1er octobre) publie « la Société à l'époque du Congrès de Vienne, d'après les papiers de la comtesse de Thurkeim » par M. René van Rhyn et un article nécrologique sur le comédien Joseph Kainz, de M. J. Minor.

Dans *Maerz* (1er octobre), M. Léonhard Adelt étudie « le cas Zeppelin » et songe avec tristesse à ce que sont devenus les 6 millions 100.000 marks de la souscription nationale que l'Allemagne, dans un enthousiasme patriotique, a versés pour le malheureux inventeur.

Der Sturm (29 septembre) donne de l'inédit de Stanislaw Przybyszewski. Le philosophe polonais rappelle qu'il y a vingt ans son premier livre, *Messe des morts*, débutait par cette phrase : « Au commencement était le sexe. » Les dessins de M. Oscar Kokoschka sont toujours fort divertissants.

Deutsche Kunst und Dekoration (octobre) inaugure sa neuvième année par un fascicule de poids, illustré de 200 gravures. L'article de tête est de

M. Arthur Rœssler et s'intitule : « L'Art, l'Art appliqué et le public. » Les reproductions de tableaux sont faites d'après des œuvres de MM. Ad. Hengeler, Hans Unger, Erich Erler, Walter Püttner et Ferdinand Hodler.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Arnold Bennett : *Clayhanger*, 6 s., Methuen. — Maurice Hewlett : *Rest Harrow*, 6 s., Macmillan. — William de Morgan : *An Affair of Dishonour*, 6 s., Heinemann. — A. F. Wedgwood : *The Shadow of a Titan*, 6 s., Duckworth. — Eden Phillpotts : *Tales of the Tenements*, 6 s., Murray.

On répète volontiers que le génie est une longue patience, mais il n'est pas toujours facile de trouver une application de cet apophtegme, d'autant plus que le génie et la patience font assez généralement mauvais ménage. Cependant, après avoir lu le dernier ouvrage de Mr Arnold Bennett et jeté un regard rétrospectif sur l'ensemble de son œuvre, la fameuse phrase s'est tout naturellement présentée à notre esprit. Chaque nouveau roman de Mr Bennett gagne en force et en valeur, — nous laissons évidemment de côté ses « fantaisies ». Chaque fois, Mr Bennett perfectionne la mise en œuvre de ses dons d'observation et de divination psychologique. Sa préparation systématique à la profession qu'il ambitionne d'illustrer et la ferme volonté avec laquelle il poursuit son but, ses brillantes facultés, son sens artistique, ses dons d'écrivain l'amèneront sûrement au premier rang des auteurs de son temps ; nous lui souhaitons même une gloire plus grande encore. Et ce nous est une légitime satisfaction de rappeler que, maintes fois, dans ces chroniques, nous avons dit quelle confiance nous inspirait le beau talent de Mr Bennett. Son dernier roman, **Clayhanger**, est formidablement long — cinq cent soixante-quatorze pages copieuses, exactement. Mais la grimace qu'on ne peut retenir en faisant cette constatation préalable n'est que passagère : bientôt l'attrait des premières pages dissipe toute acrimonie ; le récit se continue avec un intérêt croissant et l'on n'éprouve aucune hâte de quitter la compagnie des personnages pour qui l'auteur sait vous imposer une sympathie jamais récalcitrante. Le récit cependant n'est jamais agité, l'affabulation ne comporte aucune péripétie romanesque plus ou moins vraisemblable. Tout se déroule dans le décor habituel des Cinq Villes, dans un milieu calmement et sagement bourgeois : rien d'imprévu, rien d'insolite, rien d'extravagant. Rien ne se passe qui ne puisse survenir dans l'existence de chacun de nous. Les personnages sont des êtres normaux, qui n'ont ni plus de bizarreries ni plus d'excentricités que vous ou moi, des gens sans rien de morbide physiquement ou moralement, qui se sont adaptés à leur ambiance, qui ont accepté l'existence ordinaire de ceux de leur condition, sans néanmoins se soumettre aveuglément à toutes les conventions socia-

les; ils conservent assez d'indépendance et d'intelligence pour s'affranchir de tyrannies excessives qu'ils réprouvent plus ou moins ouvertement, mais sans révolte violente, sans turbulente indiscipline. Les Orgreaves et les Clayhangers ne sont en aucun sens des êtres d'exception : nous coudoyons leurs semblables tous les jours, hommes et femmes. Seule, peut-être, Hilda a quelque chose de déconcertant, mais l'auteur nous promet, dans un subséquent volume, de nous la faire connaître plus intimement, et il convient donc de suspendre jusqu'alors notre jugement. Ce qui est surprenant, ce qui nous émerveille, c'est que, du simple et banal spectacle de la vie quotidienne, de la vie provinciale, Mr Bennett ait fait un tableau aussi captivant, aussi animé. C'est là vraiment du réalisme, s'il y en eut jamais, et le romancier y parvient sans forcer la note, sans qu'interviennent des complications romanesques ou tragi-comiques autres que celles que la vie nous offre tous les jours. La caractérisation de ses personnages ne souffre nullement de leur banalité; ils ont, chacun, une personnalité nette, précise, admirablement nuancée; ils s'harmonisent étroitement avec le cadre dans lequel ils s'agitent. Pendant une quinzaine d'années, nous suivons leur évolution et nous assistons aux événements extérieurs qui ont un rapport direct avec eux, ou dont ils ne peuvent manquer d'être les spectateurs. Tout l'étrange tohu-bohu de la vie, ses enchevêtrements multiples, Mr Bennett nous les présente avec un art incomparable, avec une maîtrise rare. Toutefois, nous voulons croire que l'œuvre eût gagné à être un peu plus courte ; il est des détails qui eussent pu, semble-t-il, être omis sans nuire à l'ensemble. Mais ce sont là seulement des impressions menues qui n'entament en rien l'impression totale qu'on a, en fermant le livre, d'avoir lu une des œuvres les plus puissantes, les plus vraiment originales que nous offre la littérature anglaise contemporaine.

§

L'œuvre de Mr Maurice Hewlett lui a valu une réputation des plus enviables et on le compte à l'heure actuelle au nombre des meilleurs romanciers contemporains. Son originalité est tout d'abord assez déconcertante, mais elle possède un charme auquel on cède promptement. Il possède au plus haut degré la maîtrise de son art, et il joint admirablement à la noblesse et à l'élévation de la pensée un sens affiné de la beauté des mots et de l'harmonie de la phrase, encore qu'on reproche à son style d'être parfois tourmenté, recherché, obscur même, et émaillé de termes archaïques ou rares. Les lecteurs français peuvent se faire une idée du talent de Mr Hewlett par la version de ses *Little Novels of Italy*, parue l'an dernier sous ce titre, approuvé par l'auteur : *Amours charmantes et cruelles*. A

présent, Mr Hewlett semble avoir renoncé à narrer des histoires de jadis. Parti du Moyen-Age, il s'est peu à peu rapproché de notre temps, et il écrit maintenant des romans dont les héros sont nos contemporains. Le dernier de ces romans, **Rest Harrow** (nom d'une herbe qui en français s'appelle prosaïquement « Arrête-bœuf »), est la suite d'*Open Country*, — « comédie avec un aiguillon », dit le sous-titre, — où nous est contée une partie de l'histoire de Sanchia Percival et de John Maxwell Senhouse. On a plaisir à retrouver ces personnages, auxquels s'ajoutent Chevenix et Ingram. Auprès de ce dernier, Sanchia, au grand scandale de sa famille, s'est réfugiée au titre d'intendante de sa maison ; et lorsqu'il devient veuf, elle refuse de l'épouser. Mais ce livre ne se raconte pas, il faut le lire. Sanchia est une adorable créature ; elle a la divinité incorruptible de la beauté, et elle reste fidèle, fermement, à son instinctive droiture. L'auteur a pour elle des tendresses émues et l'on sent qu'il en a fait son type idéal féminin. Quant à John Senhouse, ce philosophe cache, sous une extravagance apparente et de chimériques divagations, une sagacité rare et des opinions singulièrement judicieuses sur les hommes et la vie. C'est un beau livre de plus que Mr Maurice Hewlett ajoute aux œuvres qui lui valent notre admiration.

§

Il y a peu de temps que Mr William de Morgan a fait son apparition dans la littérature contemporaine. Ses débuts ne remontent qu'à 1906, date de la publication de *Joseph Vance*, roman qui eut un succès énorme et que l'auteur composa à l'âge de soixante-cinq ans. Dans le numéro d'août du *Bookman*, Mr A. Saint-John Adcock donne une curieuse esquisse biographique de ce débutant-vieillard. Nous avouons volontiers que, tout en goûtant les mérites de *Joseph Vance*, d'*Alice-for-Short*, de *Somehow Good*, de *It can never happen again*, et tout en admirant une pareille fécondité — ces romans sont interminablement longs, — notre appréciation ne va pas jusqu'à l'engouement. Dans ces œuvres, certes, l'auteur fait preuve de talent ; on y sent un homme intelligent qui a su, au cours d'une existence bien remplie, acquérir, des choses et des hommes, une connaissance dont il met maintenant à profit les enseignements dans ses copieux récits. Mais ces récits n'offrent rien de particulièrement exceptionnel, et leurs dimensions excessives rebutent bien des lecteurs. Cette fois, dans **An Affair of Dishonour**, Mr William de Morgan abandonne les sujets contemporains pour écrire une sorte de roman historique, dont les péripéties se déroulent au dix-septième siècle. Sir Oliver Raydon a enlevé, pour en faire sa maîtresse, Lucinda Mauleverer, et il tue en duel le père offensé. Pour cacher cette mort à Lucinda, il l'emmène dans un de ses châteaux

sur la côte du Suffolk ; sous leurs yeux, se livre une bataille navale entre les flottes anglaise et hollandaise, et ils recueillent un blessé, qui n'est autre que Vincent Mauleverer, le frère de Lucinda. Quand il reconnaît sa sœur, Vincent se bat à son tour avec Sir Oliver. Finalement, tout s'arrange ; le ravisseur, dont la femme meurt de la peste, épouse sa maîtresse. Le récit est conté par un narrateur vivant un siècle plus tard, et, par ce moyen, l'histoire gagne en vraisemblance. Des longueurs fréquentes agacent parfois, mais, somme toute, le livre, sans rivaliser avec l'*Esmond*, de Thackeray, est un bon spécimen du genre.

§

N'est-ce pas être trop exigeant, à l'heure actuelle, que de demander à ses contemporains de lire patiemment un roman de plus de cinq cents pages particulièrement compactes ? Et il serait curieux de savoir, hormis ceux qui le font par devoir professionnel, combien de lecteurs ont été jusqu'au bout du copieux livre de Mr. A. F. Wedgwood : **The Shadow of a Titan**. Même avec la meilleure volonté du monde, on a fréquemment envie de fermer le volume et de le lancer dans les oubliettes. Enfin, on arrive péniblement à la fin de la première partie, et l'on espère que la seconde, en vous transportant dans on ne sait quel Etat sud-américain, vous offrira plus de mouvement, avancera d'une allure plus accélérée, — et l'on est déçu. Alors, ayant poussé jusque-là, on se résigne à avaler les cent vingt pages qui restent, pour savoir finalement de quelle façon toute cette inconcevable intrigue va se dénouer. Quand on a tourné la dernière page, on est encore déçu. Mais si l'on réfléchit à cette lecture, si l'on cherche à se former un jugement sur l'ensemble de l'ouvrage, on est quelque peu surpris de constater que l'impression un peu « floue » qui vous en reste n'est pas, somme toute, désagréable. Et comme il ne s'agit pas ici de faire une critique détaillée, on peut avouer qu'on est, jusqu'à un certain point, récompensé de sa peine. On peut aussi compter, dans ce mince plaisir, le soulagement d'en avoir fini avec ces personnages incohérents et biscornus, dont certains traits ont cependant quelque chose de séduisant. Mais quel style ! C'est à croire vraiment que l'auteur s'efforce de tenir une gageure. Mettez ensemble les ingrédients les plus obscurs et les plus bistournés que vous trouverez dans Meredith, dans Henry James, dans Maurice Hewlett et vous aurez une idée du genre de phrases que fabrique Mr Wedgwood. C'est fâcheux, car voilà un auteur qui a vraiment du talent et on aime à penser qu'il ne tardera pas à l'employer mieux.

§

Les « tenements » dont il s'agit dans le récent volume de Mr Eden

Phillpotts, **Tales of the Tenements**, sont de très anciennes fermes perdues sur les confins des landes du Dartmoor, la contrée favorite de l'auteur. Les noms seuls de ces vieilles fermes, qui datent du début du dix-septième siècle, ont quelque chose de romanesque, et Mr Phillpots place autour de treize d'entre elles des histoires tour à tour tragiques ou humouristiques. Les sujets sont simples : des querelles de famille, des parents obstinés qui contrarient les amours de leurs enfants, des amants audacieux et rusés, des histoires d'argents ou de trésors enterrés, des vengeances et des haines, des diseurs de bonne aventure, des voleurs de grand chemin. Presque inévitablement, on pourrait reprocher quelque monotonie à ces récits qui, par des personnages ou des faits communs, ont entre eux des rapports, et il est facile parfois de prévoir le dénouement de certaines. Mais, malgré ces défauts, le nouveau recueil de Mr Phillpotts est aussi agréable à lire que ses œuvres de plus longue haleine.

HENRY-D. DAVRAY.

LA FRANCE JUGÉE A L'ÉTRANGER

Le peintre Henry Rousseau

La Revue italienne hebdomadaire, *la Voce*, a publié sur Henry Rousseau le curieux article que voici. L'auteur, M. Ardengo Soffici (1), n'a connu la mort du peintre qu'au moment où il en corrigeait les épreuves. Il faut donc voir dans ce jugement un acte de sincérité, nullement influencé par les complaisances nécrologiques. Quel beau jour cela aurait été pour le vieux « douanier » ! Quand je le connus d'abord, il y a bien longtemps déjà, il peignait des Cérès couronnées d'épis pour les plafonds des boulangeries d'art; il s'était acquis ainsi une juste renommée dans le monde de la brioche. Que ces messieurs y pensent : leurs plafonds sont l'œuvre d'un homme dont on a parlé dans les journaux ! Plus tard il m'offrit du thé dans son atelier mué en jungle, car il avait changé de genre et opérait dans l'exotisme fulgurant. Mais écoutons l'original critique italien. Son article est illustré de deux reproductions, dont l'une représente *Apollinaire et sa muse* et donne, en effet, une idée approximative du charmant poète qui a si merveilleusement traduit l'Arétin.

HENRY ROUSSEAU. — Je ne sais pas si vous êtes comme moi — probablement non, certainement même — mais j'adore la peinture que les personnes intelligentes jugent stupide. Je ne parle pas, entendons-nous bien, de celle de Barabino, ou de celle d'Ussi, ou de celle de Favretto, pas même de celle d'un Laurenti, d'un Delleani, ou d'un Ettore Tito. Non. L'imbécillité de ces entrepreneurs était ou est (comment dire?) trop compliquée, trop solide, trop sûre de soi : c'est une

(1) *L'Effort*, le beau journal philosophique dirigé par Jean Richard, a donné la traduction d'un autre article de M. Ardengo Soffici, sur le peintre impressionniste florentin, *Medardo Rosso*.

imbécillité armée enfin, vous comprenez ce que je veux dire — et la peinture en qui elle s'incarne me dégoûte aussi. Elle me fait l'impression d'un laboureur en jaquette, d'un richard qui vous aveugle du brillant chimique de sa bague pour que vous ne puissiez voir sa face stupide, d'un idiot vêtu en général qui se rengorge et se montre insolent derrière ses médailles et ses décorations. Fi! fi! La peinture dont je veux parler est toute différente : elle est plus ingénue, plus candide, plus virginale, pour ainsi dire. C'est la peinture des hommes simples, des pauvres d'esprit, de ceux qui n'ont jamais connu l'ombre d'un professeur, badigeonneurs, maçons, gamins, vernisseurs, bergers à moitié toqués, vagabonds. Oui! J'ai ainsi dans la tête toute un étrange musée d'œuvres qu'aucun philistin n'accepterait d'avoir chez lui, mais parmi lesquelles mon imagination se repose, se distrait et se complaît peut-être davantage qu'on ne pourrait le croire. Ce sont toiles de saltimbanques, vieux écrans, enseignes de laitiers, d'auberges, de barbiers, de vendeurs de simples, tabernacles de village, ex-votos, danseuses et soldats des baraques de la foire, natures mortes au-dessus des portes, fresques de grandes salles d'hôtelleries campagnardes. Je me rappelle, par exemple, la grande enseigne d'un marchand de pastèques pour laquelle j'aurais donné sans discussion possible — valeur commerciale mise à part — la Madone aux Harpies d'André del Sarto, l'Assomption de Murillo, et toute l'œuvre, toute, de Fra Bartolommeo. Elle représentait un soldat de cavalerie et une servante, plantés comme des piquets devant un étal jaune couvert de moitiés de pastèques flamboyantes comme des pleines lunes. Ces deux personnages se donnaient le bras et fixaient avec une incroyable attention le couteau du marchand à moustaches noires terribles qui taillait en tranches le fruit avec l'air d'égorger quelqu'un. Autour d'eux une place grise et sombre s'étendait comme un désert. Tout au fond, là-bas, un mur blanc et droit le long duquel courait un chien jaune. Nulle proportion, nul équilibre entre les diverses parties de cette peinture. Dessin et couleurs atroces. C'était un enduit de teintes huileuses, un gribouillage de coups de pinceau peureux, un tremblement de terre de membres disloqués, une horreur de tons et de masses qui se querellaient, hurlante, tibutante, affligeante. Mais quelle intensité d'expression que la gaucherie même des formes et du coloris augmentaient! Ce soldat dur comme du bois et brillant comme une casserole, cette servante fagotée et emplumée avec les rubans et les colifichets de sa maîtresse, seuls, sur cette place immense : ce marchand de pastèques, ce chien et ce mur blanc au fond! Désolation dominicale des quartiers excentriques, alentours de caserne, promenades muettes et solitaires menacées par la rencontre fatale du capitaine ou du majordome! Tragédie sans remède d'âmes obscures et subalternes! Toute la vie cosmique groupée autour d'une

pastèque, au lendemain d'un cataclysme. Maintenant que j'y repense je donnerais même — toujours valeur commerciale mise à part — le Mariage de la Vierge de Raphaël pour cette enseigne!

Une autre de ces peintures conservées dans la *Tribuna* de ma mémoire est l'enseigne d'un marchand de marrons. Elle représente aussi la charrette du marchand arrêtée au milieu d'une place; mais entourée de chalands et de passants. Deux prêtres passent, au nez vermeil, le mouchoir bleu à la main, causent à deux pas des sacs de marrons. Un gros officier court après une cocotte accompagnée d'un petit chien, une fleuriste achète un sou de châtaignes bouillies, un gamin attend son tour, un autre agace le baudet d'un blanchisseur qui passe avec son chariot rouge chargé de sacs de linge sur lesquels est assise sa femme tenant entre ses jambes un parapluie vert en toile cirée. Un tramway couleur jaune serin arrive, comble, glissant sur des raies noires, en courbe, tracées au compas. Au fond une file de maisons marron clair bâillent de toutes leurs cent fenêtres en ligne, impitoyablement carrées, ouvertes sur les chambres obscures, vides et — on le sent — inhabitées. Le dessin et la couleur valent ceux du précédent. Mais ici encore, comme dans mille autres peintures de cette espèce, même sens de mélancolie irréparable, quotidienne, éternelle.

C'est justement cette puissance de sentiment, malgré tout (conscient ou de hasard, il n'importe), qui compte à mes yeux. Je trouve dans de pareilles œuvres l'expression nue et crue d'une âme peu ornée, mais sincère, sans harmonie, mais pénétrée de réalité — et — comme je l'ai dit, je les adore...

Ceci dit, parlons de Henry Rousseau.

Ou plutôt continuons à en parler, car qu'ai-je fait jusqu'à présent sinon transcrire en secret et d'une manière indirecte les sensations les plus ordinaires que peut susciter en nous l'œuvre de ce peintre qui par tant de côtés s'apparente à ces peintres si humbles dont j'ai parlé plus haut? Non pas qu'il soit — il faut le dire de suite — un inculte peintre d'enseignes et de réclames pour commerçants infimes. Mais son art, par la simplicité de l'âme qu'elle reflète et par la puérilité du monde qu'elle représente, a avec le leur communauté d'origine, de tendance et d'aspects. De fait, s'il y a un peintre qui ne sache pas, grâce à des subterfuges, des larmes ou même une simple habileté technique, orner ou habiller sa fruste et pauvre vision de la réalité; s'il y a un peintre en un mot qui ne sache pas peindre, dans le sens où l'entend l'école et avec elle une très grande partie de la critique et du public, qu'il soit ignorant ou cultivé, c'est sans aucun doute Rousseau. Ayant commencé sa carrière d'artiste à quarante-deux ans, ce peintre singulier n'a jamais eu la possibilité d'acquérir le tour de main qui permet de fixer rapidement sur la toile une ombre fu-

gitive de beauté ; aussi sa peinture trahit-elle toujours l'effort et le douloureux travail d'une élaboration, d'une réalisation lentes et pénibles ; mais comme le contenu est, comme chacun le sait ou devrait le savoir, inséparable de la forme et que les émotions spirituelles trouvent toujours le moyen le plus adapté pour se manifester, il arrive que cette gaucherie et cette inarticulation des formes sont justement les caractères qui vont le mieux à un art qui ne veut que traduire l'émotion éperdue d'un homme du peuple. Car c'en est bien un qu'Henry Rousseau, ex-douanier, ou même ex-gabelou — comme dans son ingénuité il veut toujours qu'on le précise. Mais si, pour cette raison encore, il fait partie de cette famille d'artistes obscurs qui s'adonnent à la peinture, comme les moineaux à gazouiller, par un instinct naturel particulier, fournissant à l'histoire de l'art et au critique sans préjugés des documents curieux et précieux de ce que peut une faculté créatrice abandonnée à elle-même, avec les seules ressources naturelles, il s'en détache et la dépasse par une sensibilité plus intense et par un ardent amour de la vie et de la vérité poétique, sensibilité et amour qui se reflètent dans toutes ses peintures. Ainsi, tandis que l'homme absolument ignare agit par pur instinct, sans réussir à extérioriser autre chose que les mouvements peu nombreux et gauches de son esprit, Rousseau porte, dans l'extériorisation de ceux plus vifs et plus complexes du sien, une volonté de coordination et d'approfondissement qui amène résolument sa peinture dans la sphère de l'art. Et d'abord sa couleur, bien qu'obtenue bizarrement (il étend sur la toile ses tons un par un ; en premier lieu, par exemple, tous les verts, puis tous les rouges, puis tous les bleus, etc...) est raffinée et magnifique. Les plantes, le ciel, les fleurs, les vêtements, les chairs ont des nuances, des teintes d'une douceur et d'une richesse inouïes. Puis, il suffit de regarder ses portraits, ses groupes familiaux, ses scènes de vie populaire, champêtre ou citadine, ses noces, ses natures mortes, ses paysages pour sentir avec quelle pénétration aiguë, bien que débonnaire et comme sympathique, il a eu l'intuition de l'épouvante des âmes vides de ses modèles, de la misère mal fagotée du bourgeois, son semblable et son parent, de l'horreur comique de la foule joyeuse, dansant sur une place, sans musique, autour de quelque trophée républicain ou prolétarien, sous le regard consentant des autorités endimanchées et du « gardien de la paix » paternel. Comme il a su rendre la tristesse sinistre d'un square inhospitalier, d'une ruelle déserte, d'une file de toits parisiens sombres sous la voûte d'une grisaille de nuages ; ou la suavité grognonne d'une prairie avec des vaches, d'un champ dépouillé, d'un jardin, d'une villa abandonnée, blanche parmi les branches noires des tilleuls et des cèdres !

Mais ce qui différencie surtout Henry Rousseau de ses frères popu-

laires — dont il a toutefois l'humilité dans les moyens d'expression et le défaut de faconde picturale — c'est sa tendance vers le fantastique et spécialement sa passion presque nostalgique pour les spectacles et la vie des pays exotiques, passion qu'un séjour de deux ans, fait — à ce qu'il dit — au Mexique, ne suffit pas à expliquer; mais qui déborde en compositions nombreuses, immenses, où le grotesque s'unit à l'attendrissement, l'absurde au magnifique et des choses absolument biscornues à d'autres indéniablement belles et poétiques. Ce sont des luttes cruelles entre nègres et bêtes fauves parmi les herbes riches de sèves de la savane, des combats de tigres et d'antilopes en des profondeurs fleuries de broussailles inexplorées ; des grouillements de serpents, des idylles joyeuses de singes en amour, jouant à la balle de palmier en palmier avec une noix de coco. Imagination bizarre, sans autre couleur locale que la couleur rose ou sombre de l'âme puérile de l'artiste. Nouveau mélange de génie et de strabisme mental.

Le plus caractéristique, sinon le plus beau, de ces tableaux, dont nous donnons ici une brève analyse, est celui que l'artiste a exposé l'an passé à la société des *Indépendants* dont il faisait partie, je crois, depuis sa fondation.

Il s'appelait : *le Rêve d'Yadwiglia.*

Yadwiglia dans un beau rêve
S'étant endormie doucement
Entendait les sons d'une musette
Dont jouait un charmeur bien pensant.
Pendant que la lune reflète
Sur les fleurs, les arbres verdoyants,
Les fauves serpents prêtent l'oreille
Aux airs gais de l'instrument.

Ces vers, écrits par l'auteur sur une pancarte couleur d'or placée sur le cadre, devaient servir, selon lui, d'explication. Mais regardons le tableau.

Yadwiglia, en fait jeune fille polonaise — on l'a su plus tard, — des moins gracieuses à la vérité, mais amie spirituelle du peintre dans sa jeunesse, est étendue toute nue sur un canapé de velours couleur sang de bœuf, au cœur d'une forêt vierge des tropiques. Le charmeur bien pensant qui l'a éveillée de son beau rêve continue à souffler dans sa flûte, attirant de toutes parts des bêtes fauves. Elle regarde surprise, et même un peu effrayée, un lion et un tigre accourus des premiers aux sons joyeux de l'instrument, qui glissent prudemment, avec de la férocité seulement dans leurs yeux ronds et fixes, autour de la nudité ténébreuse du joueur de flûte, nouveau et original Orphée couvert en tout et pour tout d'un caleçon de bain couleur d'arc-en-ciel. Parmi les plantes grasses et gonflées d'une

luxuriance exotique se déroule un serpent noir et rose, et un éléphant à larges oreilles lève sa trompe vers une orange. Sur les branches en fleurs se balance un singe, et des oiseaux de neige ou de flamme s'y reposent en écoutant. Fleurs horribles, espèces de lotus ou de nénuphars monstrueux, feuilles rondes et velues, feuilles veinées de rose comme celles de la vigne turque, ou pointues comme des baïonnettes s'élèvent du sol bouillant et fertile, vers un ciel de perle, dans le silence ami de la lune. La lune blanche et large comme un disque de voie ferrée pend immobile au milieu des branches et des cimes.

Et l'on en vient alors à se demander : mais que signifie cette réunion de choses hétérogènes, qui hurlent d'être ensemble, rapprochées sans la moindre vraisemblance dans ce grand tableau devant lequel le critique sérieux hausse les épaules, tandis que le bon public se décroche les mâchoires, se roule par terre à force de rire, et que le plus accueillant des amateurs d'art lui-même ne peut retenir une grimace d'étonnement et un sourire ? Qu'est-ce que cela signifie ? Eh bien : cela ne signifie rien. Quelqu'un demandait à l'artiste au moins le pourquoi de ce canapé parmi ces plantes d'une flore inconnue, il lui fut répondu qu'il était absolument nécessaire. C'est que Henry Rousseau, qui ne raisonne pas, mais travaille de premier jet et selon sa façon particulière de concevoir, avait compris cette vérité, qu'en art tout est permis et légitime si chaque chose concourt à la sincère expression d'un état d'âme. Ce canapé, ce corps nu, cette lune, ces oiseaux, ces fauves, ces fleurs, soit à cause de leur couleur, soit à cause de leur structure, représentaient pour lui autant d'images qui, indépendamment de toute logique discursive, aboutissaient dans son esprit à une unité purement artistique et il s'en était servi comme des éléments les plus propres à extérioriser une vision qui lui était personnelle. Se conformant de cette façon aux tendances de l'école de peinture moderne qui veut toujours davantage dépouiller l'art de tout élément rationnel pour s'abandonner entièrement à l'exaltation lyrique qui émane des couleurs et des lignes, vues et conçues indépendamment de leur destination pratique et de leur office de *délimitateurs* et de *différenciateurs* de corps et d'objets. Aussi, plutôt que de se demander ce que veulent dire ces choses qui pour le peintre ne sont que des images, il vaudra mieux voir si de leurs formes et de leurs couleurs respectives se dégage ce sentiment poétique que l'auteur a voulu leur faire exprimer ; et si oui, reconnaître sa force et en même temps son bon droit de libre créateur. Que si, au surplus, la nouveauté et la singularité de la combinaison nous donnent, à première vue, envie de rire, rions : cela voudra dire peut-être que le peintre n'a pas réussi complètement à se réaliser ; mais réfléchissons aussitôt après aux raisons profondes de toute forme

d'art, et nous nous apercevrons peut-être que, comme le veut Rousseau, ce divan de velours rouge est vraiment nécessaire et qu'on ne pourrait pas corriger un doigt « mal dessiné » de la laide polonaise Yadwiglia, sans que toute harmonie fût détruite. Le bon Donatello riait aussi de son temps des étrangetés picturales de son timide ami Paolo Uccello ; mais quiconque sait ce que veulent dire les mots art et beauté sait aujourd'hui qu'il avait tort et que le toqué qui ne savait pas construire un cheval selon l'anatomie était un des plus frais, des plus sincères, des plus courageux et, pour toutes ces raisons, un des plus grands peintres du *Quattrocento* et de tous les temps, de Florence, de l'Italie, du monde.

J'ai, en rappelant Paolo Uccello, nommé, sans le vouloir, le seul artiste européen auquel on puisse peut-être comparer Henry Rousseau. Comme lui il vit dans un monde étrange, fantastique et réel à la fois, présent et lointain, tantôt risible et tantôt tragique ; comme lui, il se complaît dans l'abondance luxuriante des gerbes, des fruits et des fleurs, dans la compagnie imaginaire d'animaux, bêtes féroces et oiseaux ; comme lui, il passe sa vie à travailler obscurément, recueilli et patient, salué de rires et de huées, toutes les fois qu'il sort de sa solitude pour montrer au monde le fruit de ses fatigues. Certes je ne veux pas dire qu'ils soient tous deux également grands. Trop de choses, beaucoup trop, manquent à Henry Rousseau que notre Florentin avait eues en abondance : la faculté de bâtir solidement les corps, celle d'approfondir plus vivement les aspects du réel, un plus grand sentiment de la vérité dans la conception, une vision plus vaste, plus virile et plus religieuse du monde. Ce qui équivaut à dire que Paolo Uccello est très grand et que Rousseau ne l'est pas. Nul ne veut affirmer le contraire. Mais ne suffit-il pas que le moderne puisse être comparé à l'ancien sans scandale ? Et qu'on puisse l'y comparer sans scandale, c'est ce qu'auraient droit de dire les quelques admirateurs de ce peintre qui, sans crainte des moqueries ou des insultes, suivent depuis plusieurs années son évolution et connaissent quelques-unes de ses vieilles toiles jalousement conservées dans les ateliers de jeunes artistes ou dans des collections privées, dignes en tout et pour tout d'être rapprochées de toute chose belle, antique ou moderne.

Il est vrai, d'ailleurs, que, malgré la beauté indéniable de certaines œuvres, il n'a pas manqué de gens pour émettre à plusieurs reprises le soupçon qu'Henry Rousseau était, comme on dit à Paris, un *fumiste*. C'est le mot que risquent toujours ceux qui, ne sachant pas bien ce que veut dire art en général et art moderne en particulier, ne voient pas une hardiesse, une nouveauté, quelque chose qu'aucune « grosse légume » n'a vue et approuvée et livrée à l'admiration des foules, sans qu'aussitôt la crainte d'être mis dedans ne

les fasse devenir insolents. Pourtant, dans ce cas-ci, un mot pareil n'est pas seulement injuste et calomnieux, il est sacrilège. Il suffit en effet d'avoir vu ce pauvre retraité dans son atelier presque misérable, en train de caresser tendrement les pétales d'une de ces fleurettes inimitables dont il aime, comme les primitifs, égayer ses paysages et ses fonds de portraits, il suffit de l'avoir entendu parler de sa vie et de son art, de connaître sa bonté et son désintéressement, pour comprendre avec quelle sincérité, quelle passion il se plonge tout entier dans son travail, sans autre objet que de faire plaisir à lui-même et aux autres.

Bien plus, en insistant sur ce point et en tenant compte de sa mentalité d'ancien gabelou comme de son défaut de facultés critiques, qui lui fait aimer à peu près également Michel-Ange et Carolus-Duran, Cézanne et Didier-Pouget, on pourrait arriver à cette conclusion que, loin de peindre pour *épater*, comme on dit, *le bourgeois*, il ne fait qu'avec l'illusion de faire autrement et presque contre son propre gré. Pour ma part, j'ai toujours pensé et je crois m'être aperçu que son rêve le plus secret, la suprême Thulé de ses désirs est la manière de Bouguereau, ou, que sais-je? de Cabanel, de Gérôme. Mais l'intelligence est, comme on sait, une faculté tout à fait secondaire chez l'artiste — et, d'autre part, l'Esprit souffle où il lui plaît.

J'ajouterai, pour terminer, que, jusqu'à ces derniers temps, personne n'a jamais parlé de lui, écrit sur lui, si ce n'est en plaisantant et pour le ridiculiser. L'an passé seulement, Arsène Alexandre eut enfin le courage de le présenter aux lecteurs du journal *Comœdia;* mais en prudent critique qu'il est, il ne le fit que sur un ton mi-sérieux mi-ironique, donnant et reprenant; et il ne se trouvera pas compromis dans la suite si par hasard...

Oh ! la critique tardive et pusillanime n'est pas une spécialité italienne, soyez-en persuadés !

Maintenant, pour savoir qui a raison, il ne s'agit plus que de faire une exposition des œuvres de Rousseau. Cela serait toujours amusant et le succès, certain.

LUCILE DUBOIS.

VARIÉTÉS

L'Art de faire de l'or et la découverte de Gabin Zettmann-Rys. — Au sortir des *Archives Nationales*, sous le porche du somptueux hôtel des Rohan-Soubise, Sader me dit à brûle-pourpoint :

— Tu as lu, je crois, Paracelse, Raymond-Lulle et Albert le Grand?

Certes, répondis-je. Et, sans vanité, si mes connaissances en her-

métisme se bornaient à ces trois maîtres, je n'aurais qu'un bien modeste bagage de la *vaste science*. Mais avant d'écrire l'étude que tu connais sur la *Maison de Nicolas Flamel*, j'ai lu et traduit les trois traités inédits de Sébaldinus Timbalesco, les livres de Géber et de Vincent de Beauvais, les grimoires du savant dalmate Cagelly, de Tomassi Boronello, du bénédictin Dom Porrelli, le Miroir d'Alchimie de Roger Bacon et les manuscrits du Padouan Luc Gasparino Fortini.

— Alors, réjouis-toi, reprit Sader.... Aux rêves qu'en ton cerveau ces écrits ont pu faire naître, une réalité brillante va succéder....

— Quoi... tu connaîtrais un souffleur?...

Complaisamment, mon ami s'empara de ma serviette pesante de livres et notes documentaires; et sans répondre directement à ma question, il ajouta :

— Hâtons-nous; c'est demain jour de sabbat, et notre homme pourrait bien ce soir chauffer plus tôt que d'ordinaire son athanor....

A grands pas nous déambulons dans l'affreux ghetto qui entoure le marché des *Blancs-Manteaux*. Boutiques sordides aux enseignes hébraïques, enfants sales sur le pas des portes, brocanteurs aux étalages poussiéreux, polyglottes jargons, physionomies aux lignes judaïques, population de haillons vêtue, atmosphère nauséabonde, tel est le pittoresque tableau et l'humaine agitation au milieu desquels nous passons.

Brusquement j'arrête Sader, qui multipliait ses enjambées :

— J'ai compris, lui dis-je... Tu m'emmènes chez le mage Frantz Barnner, que l'on a soupçonné récemment d'avoir dérobé au tabernacle de Notre-Dame des hosties consacrées qui furent utilisées dans quelque cérémonie sacrilège et nécromante... Non, merci, ami... Je ne tiens pas à faire la connaissance d'un tel personnage... D'ailleurs, ses dernières discussions avec le chanoine Pernet m'ont suffisamment troublé... J'avoue que cet homme me fait peur... N'y allons pas...

— Rassure-toi, dit Sader sans sourire... C'est tout simplement chez l'alchimiste juif Gabin Zettmann-Rys que je te conduis.

Sans plus d'opposition de ma part, nous reprîmes notre course, franchissant la rue des Rosiers, passant dans celle des Ecouffes, où nous pénétrons en un corridor qu'emplit une nuit éternelle.

— C'est au cinquième, dit Sader; prends garde à l'usure glissante des marches...

D'excrémentitielles émanations, mêlées à l'odeur de permanentes moisissures, emplissaient cette sinistre maison... A l'étage indiqué, porte de gauche, mon guide frappa... Un pas traînassant, de savates chaussé, s'approcha de l'issue, qui s'ouvrit sans hâte :

— Entrez, dit l'homme, et soyez les bienvenus, Messieurs ; je vous attendais...

Comme par un coup de baguette magique, je me crus subitement transporté à quatre siècles en arrière, chez Henri Khunrath, par exemple... C'était un vieillard de haute taille,au teint bilieux, à la barbe inculte, au type sémitique le plus pur, et dont les yeux jaunâtres pétillaient d'intelligence, derrière les verres épais de lunettes à forte monture. S'il ne portait pas la pelisse fourrée de ses confrères du moyen-âge, il était coiffé d'une toque d'astrakan, et vêtu d'une robe de chambre aux coudes troués, et aux brandebourgs usés.

Sader me présenta. Poliment le vieillard déclara connaître mon nom pour avoir lu, en 1907, mes études sur les sciences occultes publiées dans la revue des *Forces Mentales* (1). Sans autre préambule, il nous fit les honneurs de son chez lui.

C'était le classique laboratoire, le rituélique sanctuaire, où mystérieusement et traditionnellement s'élabore le grand art de la *philosophie hermétique*. En une vaste chambre, matras et mélangeurs, cornues et creusets, serpentins et tubes de sûreté, cristallisoirs et vases à précipités, eudiomètres et appareils de Kipp, mortiers et grilles à pyrites, trébuchets et cuves à mercure, éprouvettes et cloches, valets, supports, triangles, agitateurs, capsules et têts à combustion, voisinaient pêle-mêle avec les prises de gaz et d'eau, et un four à coupellation sous une hotte placé. C'était aussi l'indispensable série de produits nécessaires aux chimiques mélanges; et des rayons chargés de livres de tous âges et de tous formats; et la longue table de travail encombrée de papiers formulaires; et le fauteuil antique, profond, bien fait pour le repos et pour les veilles au cours desquelles l'œuf philosophique ou les matras d'essayeur rougeoient dans la flamme des fourneaux.

Mais voici que le maître parle; et toute notre attention est maintenant fixée à sa parole. De moyen-âgeux, Zettmann-Rys n'a décidément que la forme extérieure; c'est vraiment au contraire un savant très positif et très moderne.Sobre de gestes, d'une voix paisible, mais ferme, avec un léger accent étranger, il nous expose ses théories sur la chimie unitaire, sur les phases d'existence de la matière, sur la genèse et l'évolution des atomes :

— Il n'y a plus de corps simples, dit-il, puisque les atomes de ces corps sont dissociables...

Et à l'appui de cette assertion, il nous sert des preuves corroborant celles, fournies sur le même sujet, par l'éminent astronome anglais, Norman Lockyer.

— Donc, continue-t-il, si les métaux sont des corps composés, si,

(1) Voir notamment le n° 2 de l'année 1907, page 51 : *l'Alchimie au XX*e *siècle et M. Théodore Tiffereau.*

selon l'expression du Docteur Gustave Le Bon, il y a une vie de la matière, si les éléments chimiques sont comme les plantes et comme les animaux, c'est-à-dire si ce sont des amas organisés, produits d'une lente évolution, nous pouvons transmuer la matière métallique, la modifier, l'affiner, la purifier et, de métaux d'ordre inférieur, en faire des métaux d'ordre supérieur...

Sur cette première conclusion, Zettmann-Rys se lève, va à une petite armoire et revient porteur d'une collection de lingots divers, soigneusement étiquetés, ainsi que des flacons contenant, les uns de la limaille d'or, les autres de la limaille d'argent et de cuivre :

— Voici, Messieurs, poursuivit-il, le résultat de quarante années de travail. Voilà de la limaille de fer transmuée en limaille de cuivre. Voilà de la limaille de cuivre transmuée en limaille d'argent. Voilà de la limaille d'argent transmuée en limaille d'or et finalement travaillée, fondue, transformée en lingots d'or chimiquement pur.

Et comme sur ma demande il consent à nous décrire sa méthode de transmutation finale, qui consiste à traiter de la limaille d'argent par l'acide azotique, je lui fais observer que de point en point cette formule est celle de Théodore Tiffereau, mon ancien maître, Théodore Tiffereau surnommé l'alchimiste du xxe siècle, et dont les expériences au Mexique, aussi couronnées de succès que celles de Zettmann-Rys, sont aujourd'hui universellement connues des chimistes unitaires.

Le Juif eut un sourire...

— Je vous attendais là, me dit-il... Oui, vous avez raison, Monsieur, c'est bien la formule de Tiffereau. Mais c'est surtout la mienne puisque Tiffereau n'a jamais opéré que sur des quantités indéterminées de matières. J'ai d'abord fixé pour toujours les proportions des produits constituant une formule que Tiffereau ne devait qu'au hasard et qu'il n'a pu utiliser qu'une seule fois avec succès. De plus, si Tiffereau a réussi son expérience au Mexique en 1847, à Guadalajara, il n'a jamais rien obtenu en France : et par conséquent il n'a jamais pu prouver d'une manière tangible la valeur de sa découverte. En dehors d'un manque de précision dans sa méthode, la cause de son insuccès sous notre ciel brumeux, Tiffereau la connaissait bien. C'est tout simplement, Monsieur, parce que notre climat n'est pas le climat des placers mexicains, et que notre atmosphère n'a aucune des propriétés magnétiques que possède l'ancien pays des Aztèques et des Toltèques. Ce qu'il fallait à Tiffereau, c'était l'air dans lequel vivent les bacilles agents de l'évolution métallique ; c'était l'ambiance où se développent et se multiplient ces animalcules minéraux. Or, Monsieur, là est ma découverte. Ce que Tiffereau ne possédait pas, je l'ai cherché, et je l'ai trouvé. Il y a deux ans que j'ai enfin réussi la synthèse de l'atmosphère des placers ; et je puis maintenant pratiquer

non seulement la transmutation des métaux en or, mais accroître le rendement métallique d'un minerai quelconque dans d'importantes proportions. Les échantillons que vous avez sous les yeux en sont une preuve palpable. Mais si, jusqu'alors, je n'ai pu opérer que sur des petites quantités, grâce auxquelles il m'a été permis de subvenir aux exigences modestes d'une existence de vieux célibataire, tout en achetant des livres, des produits et des appareils nombreux, d'ici quelques mois je serai incontestablement en mesure de pratiquer en grand la fabrication de l'or. A ce moment-là, je...

Croyant deviner la pensée dont il n'achevait pas l'expression, je dis :

— Vos résultats sont pourtant suffisamment probants pour que vous songiez, d'ores et déjà, à faire la démonstration publique de votre découverte par devant le gouvernement et la science officielle.

Le chercheur eut un haussement d'épaules, et sa voix devint plus forte, avec un débit plus rapide :

—Les politiciens ! dit-il indigné, le monde scientifique officiel !... Ah ! Monsieur, puisque vous avez connu et estimé Théodore Tiffereau, vous devez savoir comment le monde que vous citez a accueilli ses communications, ses conférences, ses essais ! Comment le Président du Conseil Municipal parisien, en 1902, n'a jamais daigné répondre ni à ses demandes d'audience, ni à ses rapports de travaux ! Comment M. Pelouze, directeur de la *Monnaie*, a éconduit ce chimiste ! Comment les savants l'ont bafoué et comment l'*Académie des Sciences* l'a ridiculisé par un obstiné silence ! A peine a-t-il obtenu, en 1854, dans le bulletin de cette docte assemblée, l'insertion d'une communication sur la production artificielle du diamant. Et pourtant, Tiffereau aurait dû intéresser les Académiciens, puisque Franck (l'un des rares membres de l'Institut, avec Berthelot, dont l'esprit était assez délivré de préjugés pour ne reculer devant aucune hypothèse) avait, l'année précédente (1853), donné lecture d'un captivant travail sur *Paracelse et l'Alchimie du XVI*[e] *siècle*. Mais, Monsieur, ces gens-là ont avant tout la peur des mots. *Alchimie*, *magie*, *occultisme*, ne trouvez-vous pas que cela sent encore effroyablement le fagot ?..... Et ne me dites pas que les choses sont changées, qu'aujourd'hui je serais mieux placé pour espérer plus d'attention, plus de bienveillance de la part de nos gouvernants et de nos savants en haut titre, que ne l'était mon malheureux confrère Théodore Tiffereau... (1). Non, Monsieur, les temps passent, les hommes

(1) Les efforts réalisés par Théodore Tiffereau pour répandre l'importance de sa découverte furent en effet nombreux et stériles. Indépendamment d'un savant mémoire présenté en 1853 à *l'Académie des Sciences*, et de diverses communications faites à cette même Académie au cours des années 1896-1897 et 1898, Théodore Tiffereau s'est efforcé de démontrer, dans plusieurs publications, que les métaux ne sont pas des corps simples. En outre, dans une série d'intéressantes bro-

restent les mêmes... Est-ce que vous avez vu souvent la science officielle s'intéresser aux travaux d'Albert Poisson, de Jollivet-Castelot, de Barlet, de Strindberg, de l'ingénieur Le Brun de Virloy, de Léder, des docteurs Gustave Le Bon, Marc Haven, Krauss, Favre et Fugairon ?... Pour les politiciens, aussi bien que pour les détenteurs de chaires, ces noms-là sont des noms de *fous*, et que l'on ne doit prononcer qu'avec ironie, afin d'éviter la dangereuse moquerie des censeurs... Et vous voudriez, Monsieur, que je m'expose au même ridicule, à la même indifférence, aux mêmes insultes subis par mes devanciers ?... Nullement, Monsieur, nullement ; je suis un solitaire, un désillusionné de la vie, presque un misanthrope. Et, demain, Monsieur, demain, quand je ferai de l'or en quantité notable, je ne dirai rien de ma découverte au gouvernement français... Car songez donc au bouleversement des lois que je produirais ? Songez donc à ce que deviendraient les DEUX MILLIARDS NEUF CENTS MILLIONS, qui constituent l'encaisse de la Banque de France ? Songez donc à quoi se réduirait la grosse fortune des Rothschild et autres capitalistes importants ? Songez enfin ce que vaudrait la richesse en marchandises des joailliers ?..... Mais tout cela ne pourrait plus être considéré que comme un métal ayant juste la valeur de son poids, descendue à la valeur du cuivre ou du fer ! Ce serait la fin de l'or et de son règne ! De tous côtés s'établiraient des usines pour l'exploitation de mon procédé et chaque jour on livrerait des tombereaux d'or à l'*hôtel de la Monnaie*, livraisons que le Directeur serait obligé d'accepter selon la loi présente.... Non, Monsieur, non, mille fois non, je ne dirai rien, je ne révélerai rien !... Seulement, je m'offrirai le luxe d'une incommensurable satisfaction...

Un instant, l'inventeur s'arrêta pour reprendre haleine. Et comme il constatait notre impatience à connaître cette *satisfaction* future, il continua avec une accentuation dans sa volubilité nerveuse :

— Vous voulez savoir ?... Eh bien, Messieurs, je jetterai mon or..... Oui, je jetterai mon or par cette fenêtre, à cette populace grouillante et minable de ce quartier sombre qui cause tant d'horreur à votre esthétique... Je jetterai mon or à mes semblables, pour le plaisir

chures publiées en partie par la *Bibliothèque Chacornac*, ce chimiste a donné la marche détaillée de toutes ses expériences et les résultats obtenus par lui ; voici les titres de ses principaux ouvrages : *Les Métaux sont des corps composés ; La Production artificielle de l'or*, 1888.—*Mes voyages au Mexique* (étude sur la production de l'or au sein des placers), 1888. — *L'Art de faire de l'or*, 1892, 1894 et 1896. — *L'Accroissement de la matière minérale et la transmutation des métaux*, 1893. — *Faits curieux de transmutation métallique*, 1896. — *La Crise agricole et la crise monétaire*, 1894 et 1895. — *La Transmutation des métaux*, 1900. Enfin, résumant les travaux alchimiques des savants modernes, tels que Le Brun de Virloy, Gustave Le Bon, Albert Robin, etc., Théodore Tiffereau, dans son plus récent ouvrage : *La Science en face de la transmutation des métaux* (1905), a exposé clairement la valeur de sa découverte et la correlation existant entre ses recherches personnelles et les théories nouvelles des divers savants précités.

intense de les voir se battre, se rouler dans la boue, s'entredéchirer, s'arracher mon métal duquel ils ne sauront tirer que des plaisirs stupides et bas... Et ces bêtes humaines ne comprendront pas ; ils diront : « Le vieux juif, le vieux Zettmann-Rys est devenu fou. Cet avare avait entassé des louis dans des cassettes, et maintenant que son cerveau est vide, il vide aussi ses coffres ! »... Ah, la bonne histoire pour les journaux du jour !... Et, comme à la porte des églises aux jours de baptême, hommes, femmes et enfants réclameront à grands cris sous ma fenêtre mes dragées jaunes et sonnantes. Cette tourbe sera de déments ! Les uns prendront mes louis pour des pièces fausses, d'autres en mourront de bonheur ; c'est certain ! Les chopiniers du quartier ne désempliront pas, et tout Paris descendra au ghetto pour avoir sa part dans l'or du vieux juif !... Et je comblerai la foule, et je l'accablerai, et je l'écraserai sous mon trésor, jusqu'à ce que je meure, et qu'avec moi disparaisse le moyen dont tous ces imbéciles auront vécu durant quelques jours !...

Longtemps il délira, vociféra, goûtant ainsi par avance toute la joie quintessenciée qu'il se promettait... Cependant que par la fenêtre haute du laboratoire, dans l'hialinité crépusculaire, Paris nous étalait sa gloire opulente, avec ses dômes, ses arcs de triomphe, ses clochers défiant un ciel qu'enfumaient proches, par intervalles, les cheminées de l'*Imprimerie Nationale*... Et voici que sous, l'incidence des derniers rayons du soleil, la somptueuse cité se teignit d'or fauve, comme pour la réalisation du rêve de l'alchimiste... D'or aussi les petits yeux jaunes du juif ; d'or les lingots étalés ; d'or les flacons ; d'or le fond des matras et des creusets ! De l'or, partout de l'or chez cet homme qui fait de l'or, et qui, demain, s'il le veut, achètera le monde !... La singularité du discours entendu, l'étrangeté du milieu, la mystique du soir qui tombait, tout cela produisait sur mon ami et moi une indéfinissable impression :

— Sortons, me dit Sader... L'*auri sacra fames* m'indispose...

Et dans la moiteur fiévreuse de sa main qui avait saisi la mienne, je sentis, obsédante, la fraîcheur aurummate et lapidaire de ses bagues.

EUGÈNE DEFRANCE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme.

Dr H.-C. Agrippa : *La Magie d'Arbatel* ; trad. par le Dr Marc Haven ; Durville. » »

Histoire

Dr Cabanès : *Mœurs Intimes du Passé, 3e série* ; A. Michel. 3 50

Edouard Guillon : *Napoléon et la Suisse, 1803-1815* ; Plon. » »

Emile Le Senne : *Mme de Païva* ; Daragon. 4 »

Eugène Welvert : *Autour d'une Dame d'Honneur : Françoise de Chalus, Duchesse de Narbonne-Lara* ; Calmann-Lévy. 7 50

Littérature

J.-N. Nickels : *Alfred de Vigny* ; Esch-sur-l'Alzette, Impr. J. Origer. » »

A. Varloy : *G. Nadaud, sa Vie et ses Œuvres, 1820-1893* ; Daragon. 3 50

Philologie

Gustave Gautherot : *La Question de la langue auxiliaire internationale* ; Hachette. 3 50

Poésie

J. Martin : *Plaintes et Complaintes 1908-1910* ; Arras, Imp. Répessé. » »

Edouard Michaud : *Le Chalet d'or* ; Limoges, « Courrier du Centre. »

Gaston Mestre : *Poèmes, 1903-1910* ; Nouvelle Ed. Française. » »

Questions coloniales

A. Lathrille : *Mes Impressions sur l'Afrique Occident. Française* ; A. Picard. 3 50

Questions religieuses

Jorge Corredor la Torre : *L'Eglise romaine dans l'Amérique latine* ; Giard et Brière. 4 50

Léon Tolstoï : *Les Quatre Evangiles* ; 1re partie, trad. de J.-W. Bienstock ; Stock. 2 50

G Tyrrell : *De Charybde à Scylla* ; E. Nourry. 3 50

Roman

Félix Albinet : *Contes de toutes les Heures* ; Libr. Universelle. 1 50

Germaine Blanvilain : *Le Soir d'une Vie d'Amour* ; B. Grasset. 3 50

Victor E. Magdelaine : *Fred* ; Ollendorff. 3 50

L. Martin : *Chez les Humbles* ; Arras, Impr. Répessé. » »

Gaston Mestre : *La Chose qui chante et autres Contes* ; Nouvelle Ed. Française. 3 50

Gaston Mestre : *L'Imitation de M. d'Etigny, Prieur des Jacobins* ; Nouvelle Ed. Française. 3 50

Louis Pergaud : *De Goupil à Margot* ; « Mercure de France ». 3 50

Charles Renel : *La Race Inconnue* ; B. Grasset. 3 50

Adolphe Retté : *Les Objections aux Miracles de Lourdes* ; Vanier. 0 15

Gaston Roupnel : *Nono* ; Plon. 3 50

Paul Wenz : *Sous la Croix du Sud* ; Plon. 3 50

Sciences

Dr E. Pettidi : *Réflexions sur la Tuberculose* ; Maloine. » »

Sociologie

Carlo Cafiero : *Abrégé du « Capital » de Karl Marx* ; Stock. 1 50

Lubor Niederle : *La Race Slave*, trad. du tchèque par L. Léger ; Alcan. 3 50

William H. Tolman : *L'Œuvre de l'Ingénieur Social*, trad. par Pierre Janelle ; Vuibert et Nony. » »

Octave Uzanne : *Parisiennes de ce temps en leurs divers milieux, états et conditions* ; « Mercure de France » 7 50

Théâtre

Georges Pellissier : *Anthologie du Théâtre Français contemporain, 1850 à nos jours* ; Delagrave. 3 50

Voyages

Emile Hinzelin : *Images d'Alsace-Lorraine* ; Plon. 3 50

Comte Jean de Kergorlay : *Sites délaissés d'Orient* ; Hachette. 4 »

Dr A.-F. Legendre : *Le Far-West Chinois. Kientchang et Lolotie* ; Plon. 3 50

Divers

Ernest Archdeacon : *Pourquoi je suis devenu Espérantiste* ; Fayard. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Lettres de MM. E. Vuillermoz, Georges Casella, Jean Marnold. — A propos de la conversion de Littré. — Le Monument de Paul Verlaine. —La conservation du Musée de Chantilly.— Errata. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

Lettres de MM. E. Vuillermoz, Georges Casella, Jean Marnold.

5 octobre 1910.

Monsieur le Directeur du « Mercure de France »,

Ceux de vos lecteurs qui, trompés par le titre : *Musique*, auront lu jusqu'au bout l'article où M. Marnold donne de son horreur pour la S.M. I. la justification la plus imprévue, auront pu emporter la conviction : 1° que je dispose à mon gré des rosettes et rubans de la Légion d'honneur ; 2° que le ministère des Affaires étrangères n'a rien à me refuser ; 3° que mon talent d'écrivain est si notoire que de brillants journalistes comme mes amis Georges Casella et Louis Vuillemin (pour ne citer que ces deux-là !) viennent humblement me prier de rédiger leur « copie » pour *l'Intransigeant* et *Comœdia*. Portrait flatteur, enviable renommée. Une telle peinture ne saurait offenser que ma modestie. Je ne me fâcherai que le jour où l'on s'avisera de m'attribuer la paternité d'un article de M. Marnold. Je ne partage pas, en effet, sa conception de la critique d'art. Trahir des confidences recueillies de la bouche d'un ami à l'époque où cet ami se fiait à votre loyauté, abuser des secrets surpris dans une maison où l'on a reçu quotidiennement l'hospitalité la plus confiante et la plus affectueuse, fouiller dans la vie privée d'un adversaire et chercher à l'accabler en créant d'irréparables conflits dans sa famille au moyen d'anecdotes perfides sont des ressources de musicographie que je m'honore d'ignorer.

M. Marnold stigmatise vertueusement l'usage des interviews et des communiqués, au nom de la « dignité de notre art musical » : je laisse à vos lecteurs le soin de juger si cette dignité a été plus noblement défendue par les procédés de polémique inaugurés par votre collaborateur.

Je vous prie, monsieur le Directeur, de vouloir bien publier cette lettre dans votre prochain numéro, à la place même où parut l'article de M. Marnold, et de croire à l'expression de ma haute considération.

E. VUILLERMOZ.

6 octobre 1910.

Monsieur le Directeur,

L'« interview frisant le haut comique » reproduite dans le *Mercure de France* du 1er octobre, pp. 562 et 563, a paru dans *l'Intransigeant* sous ma signature. Or, lorsqu'un article paraît sous ma signature, c'est que cet article est de moi. Je n'ai pas l'habitude de m'approprier ce qui ne m'appartient pas.

J'ai interrogé le Secrétaire Général de la S. M. I., et j'ai prié mon excellent ami M. Emile Vuillermoz, présent à l'entretien, de vouloir bien me donner quelques notes résumant la partie technique des déclarations de M. A. Z. Mathot. Toute question musicale m'est en effet étrangère, aussi étrangère que la syntaxe l'est à M. Marnold. (Mais on ne peut pas plus

« exiger de moi que j'apprenne la musique pour exercer mon dévouement d'ami » qu'on ne peut demander à M. Marnold d'apprendre le français pour exercer sa haine d'adversaire.) Cette ignorance, je l'avais déclarée au début de l'article, et je ne prétendais pas à autre chose, en parlant Société et Concerts, qu'à me faire l'écho des paroles entendues. M. Vuillermoz m'a fort aimablement adressé les notes et je m'en suis servi avec confiance. Il paraît qu'elles contiennent des erreurs « musicales » nombreuses. Vous m'en voyez surpris.

Je le répète : cet article est de moi et je n'ai utilisé le résumé de M. Emile Vuillermoz que comme on consulte un document. Ceci, M. Jean Marnold le sait parfaitement, puisque je le lui ai dit moi-même. M. Marnold, au cours d'une conversation, me dit avec autorité que l'interview contenait, « au point de vue musical », de véritables hérésies. Je lui objectai que j'avais cependant demandé des notes à M. Vuillermoz, dont la compétence est notoire, et que l'esprit de ses notes avait été respecté. M. Marnold se mit à rire et me confia qu'il serait très plaisant de raconter que cet article sur la S. M. I. était d'un des membres du Comité. Je lui remontrai que ce système d'attaque ne serait ni franc, ni courtois, ni correct. Il parut le comprendre et me donna sa *parole d'honneur* de ne pas employer un tel procédé. — Je déclare que tout ce que pourra dire M. Marnold, et qui ne sera pas d'accord avec ce que j'affirme, sera contraire à la vérité. Aussi bien, j'en donne ma parole d'honneur. La mienne est bonne. Et je défends à M. Marnold de la mettre en doute.

J'ignore si le « droit du critique musical » confère aussi celui de dévoiler au public les affaires de famille d'un éditeur honorable ou celui d'abuser des confidences reçues, mais je sais, en toute certitude, que personne n'est libre de reproduire un article en supprimant la signature de son auteur, ni d'accuser cet auteur de plagiat.

Je vous serais obligé de bien vouloir publier cette lettre, dans le prochain numéro du *Mercure de France*, à la place où fut imprimée la singulière « Critique musicale », et je vous prie d'agréer l'assurance de ma considération la plus distinguée.

GEORGES CASELLA.

Paris, 7 octobre 1810.

Cher monsieur Vallette,

Je me retrouve presque dans ma rubrique, car c'est bien le cas ici de parler de la forme et du fond. Je ne puis qu'être enchanté de la publication des deux lettres que vous m'avez communiquées, puisque leur fond ne fait que confirmer ce que j'ai dit dans mon article. A celle de M. Georges Casella, je répondrai tout simplement que les paroles : « *cet article, c'est Vuillermoz qui l'a fait* », m'ont été adressées par lui-même. Quant à la forme de ces épîtres, j'y donne la suite qu'elle comporte.

Bien cordialement vôtre

JEAN MARNOLD.

§

A propos de la Conversion de Littré. — Notre collaborateur Charles-Henry Hirsch a reçu et nous communique la lettre suivante :

Ce 8 octobre.

Mon cher Confrère,

L'étude documentaire que j'ai publiée dans la *Grande Revue* sur la pseudo-conversion de Littré a été, en son temps, enregistrée par toute la presse libérale. Par contre, aucun journal catholique n'a osé entreprendre de la réfuter ouvertement. A présent donc que la bataille est gagnée, je veux dire la légende détruite, je ne me remettrai pas en campagne pour quelques coups de fusil perdus que les fuyards me tirent dans le dos.

Qu'il me suffise de retenir trois faits :

1° L'organe de l'archevêché, la *Semaine religieuse de Paris*, elle-même, a reconnu que Littré avait reçu le baptême dans un état de faiblesse tel qu'il « était incapable de donner aucun signe d'acceptation ou de dénégation ».

2° L'écrivain catholique réputé, M. Julien de Narfon, veut bien m'écrire que j'ai « pleinement raison dans l'affaire du baptême ».

3° Pierre, Paul ou Jacques ont beau jeu à citer selon leur fantaisie de prétendues *paroles* de l'abbé Huvelin. Moi j'ai cité de lui une *lettre*. De l'aveu du prêtre qui le visitait, Littré, que la légende représentait comme converti aux dogmes chrétiens, « craignit », au contraire, jusqu'au bout « d'aller au delà de ce qu'il pensait ». Je mets l'original de cette lettre à la disposition de tout le monde.

Enfin je le répète une fois encore, j'ai eu entre les mains un autre *écrit* du même signataire : le mémoire que l'abbé Huvelin rédigea sur les derniers moments de Littré, mémoire dont la famille du philosophe empêcha toujours la publication parce que son contenu offre un trop violent contraste avec la version orthodoxe. Dites donc de ma part, mon cher Confrère, aux correspondants anonymes qui vous adressent des petits papiers, qu'ils feraient mieux d'employer leur zèle à provoquer la publication de ces pages. Le mémoire existe, je peux même leur dire où il est.

Il ne me reste plus, Monsieur, qu'à vous remercier personnellement de la « totale confiance que vous avez dans mon caractère », vous et, je crois, un autre rédacteur au *Mercure*, M. Remy de Gourmont, qui, dans *la Dépêche de Toulouse*, m'a fait l'honneur de prendre texte de mon étude pour venger la « mort des philosophes ». Mais ce n'est pas à moi que doivent aller vos éloges, c'est au principe qui conduit ma plume : le service de la vérité.

Cordialement vôtre,

PAUL-HYACINTHE LOYSON.

§

Le Monument de Paul Verlaine. — Nous avons exposé, dans notre livraison du 16 juin dernier (n° 312, p. 657) la situation de l'œuvre du Monument de Paul Verlaine, et donné l'économie de la « souscription avec primes » ouverte en vue de réunir les derniers fonds nécessaires (1). Nous n'avons rien à modifier à nos déclarations d'alors relatives à l'époque de l'inauguration du monument (premières semaines de 1911) ; par contre, nous avons la grande satisfaction de pouvoir publier une information qui réjouira tous les admirateurs de Paul Verlaine. M. Léon Dierx, président du Comité, a reçu de M. Arthur Hustin, Secrétaire Général de la Questure du Sénat, la lettre suivante :

Paris, le 13 juillet 1910.

Monsieur le Président,

Je m'empresse de vous informer que MM. les Questeurs, après avoir pris, dans leur séance d'hier, connaissance de la lettre que vous leur avez adressée au nom du Comité du monument Verlaine, lui ont donné, en principe, leur approbation.

Ils se font une règle de ne plus autoriser l'érection de monuments dans le Jardin du Luxembourg, qui en est encombré, mais ils ont pensé qu'une exception pouvait être faite en faveur du grand poète qui a souvent puisé ses inspirations dans le Jardin du Luxembourg.

(1) Nous tenons à la disposition de ceux de nos lecteurs qui nous en feront la demande un tirage à part de cet article. Envoi franco.

Veuillez agréer, monsieur le Président du Comité, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Le Secrétaire Général de la Questure,

ARTHUR HUSTIN.

Voici les souscriptions que nous avons reçues depuis la publication de la première liste (1) :

1910			
11 juin.....	Anonyme..	40	»
11 —	Mme Theibert (p. *Vers et Prose*)................	5	»
11 —	M. Guy Charles Cros (p. *Vers et Prose*).........	10	»
21 —	M. Georges Polti................................	10	»
21 —	M. Henry Spiess.................................	10	»
23 —	* M. Robert Lebaudy............................	100	»
24 —	* M. Marcel Coulon.............................	10	»
24 —	M. Dussert......................................	20	»
29 —	M. Benoit Joly..................................	30	»
29 —	M. P. Tenaillon (p. *Vers et Prose*).............	25	»
4 juillet....	M. Jacques Lévy.................................	20	»
4 —	M. Emile Cottinet (p. *Vers et Prose*)...........	20	»
6 —	M. Emile Straus.................................	10	»
8 —	M. Félix Georges................................	20	»
18 —	M. Otto Grautoff (p. *Vers et Prose*)............	10	»
30 —	M. Gaffié.......................................	5	»
2 août......	* M. Lucien Rainier (p. *Vers et Prose*).........	5	»
4 —	M. G. Lerouge...................................	5	»
6 —	M. R. Masse.....................................	100	»
11 —	M. Georges A. Tournoux..........................	20	»
25 —	M. Maurice Montébrun (p. *Vers et Prose*).......	10	»
19 septembre.	M. P. Coste (p. *Vers et Prose*)................	10	»
30 — .	M. Maillard (p. *Vers et Prose*).................	25	»
4 octobre...	MM. Eugène Figuière et Cie (p. *Vers et Prose*)...	20	»
		540	»
	Report de la première liste.....	4.100	»
	Total......	4.640	»

Le Comité, d'autre part, a reçu les dons suivants, à joindre aux toiles, objets d'art, ouvrages, dont nous avons donné l'énumération, et qui seront répartis entre les souscripteurs :

Mme Aguttes : une toile.

M. Eugène Montfort : *Montmartre et les Boulevards*, ex. sur japon, signé ; *les Marges*, 2e série, ex. sur japon, signé.

M. F. Durio : grès (céramique grand feu).

M. Jean de Bosschere : *Béale-Gryne, d'autres Poèmes et des Images*, vol. in-4, signé.

Les souscriptions sont reçues au *Mercure de France*, 26, rue de Condé, et à *Vers et Prose*, 15, rue Racine.

(1) Les souscripteurs dont le nom est précédé d'une astérisque ont déclaré renoncer à toute attribution des œuvres, objets d'art et ouvrages offerts à l'œuvre du monument.

§

La Conservation du château de Chantilly. — Il n'est pas de conservation de musée plus désirée que celle du château de Chantilly. On sait que, selon les dernières volontés du duc d'Aumale, la direction générale du domaine de Chantilly doit être confiée à trois conservateurs et à un conservateur adjoint. Les trois conservateurs doivent être nommés par l'Institut et choisis : un parmi les membres de l'Académie française ; un parmi les membres de l'Académie des Beaux-Arts ; un troisième parmi les autres classes de l'Institut. Les conservateurs actuels sont MM. Alfred Mézières, de l'Académie française, et M. Lafenestre, de l'Académie des Beaux-Arts. Depuis la mort de M. Léopold Delisle, le troisième poste est vacant. Les compétiteurs sont nombreux, car la fonction assure un logement au château et exige peu de travail : le seul conservateur dont la conservation est effective étant à la vérité le conservateur adjoint, qui est actuellement M. Gustave Macon, l'ancien secrétaire du duc d'Aumale et que le prince désigna par volonté testamentaire. On assure que M. Emile Picot, qui semblait tout désigné pour succéder à M. Léopold Delisle, va s'effacer devant la personne de M. Paul Meyer, directeur de l'Ecole des Chartes, qui fut le grand ami de Gaston Paris, le fondateur d'une revue d'histoire littéraire et dirige la revue bien connue des philologues *Romania*.

§

Errata.

Dans le présent numéro, article *Jean-Jacques Rousseau aviateur*, p. 583, l. 23, au lieu de : D'Alembert, lire : Barruel ; p. 586, l. 10, au lieu de : 1747, lire : 1749.

Cher Monsieur Vallette,

A quoi sert de déverser à pleins bords, dans les rubriques, les trésors d'un esprit opiniâtrement méconnu par les protes de MM. Blais et Roy, imprimeurs du *Mercure ?*

Dans mon dernier article sur la *S. M. I.*, page 561, ligne 26, au lieu de «... le petit *manteau* bleu... », qui me fut impitoyablement corrigé, prière de lire : «... dont le sécrétaire général fut ainsi devenu le petit *mateau* bleu d'une notable portion de notre musicographie française ».

Enfin, « pour rendre un hommage précis à la vérité », au lieu de « ministre », prière de lire un peu plus haut «... le *Ministère* des Affaires étrangères », ainsi qu'il me fut dit textuellement.

Bien cordialement vôtre

JEAN MARNOLD.

No 318, p. 340, ll. 41-42, lire : C'est surtout de la science à côté, des causeries.

§

Publications du « Mercure de France » :

PAGES CHOISIES DE FRÉDÉRIC NIETZSCHE, publiées par Henri Albert, avec une préface. Portrait de Frédéric Nietzsche gravé sur bois par Julien Tinayre. Nouvelle édition entièrement refondue. Vol. in-18, 3.50.

PARISIENNES DE CE TEMPS EN LEURS DIVERS MILIEUX, ÉTATS ET CONDITIONS,

par Octave Uzanne. *Etudes pour servir à l'histoire des femmes, de la galanterie française, des mœurs contemporaines et de l'égoïsme masculin. (Ménagères, ouvrières et courtisanes, bourgeoises et mondaines, artistes et comédiennes).* Vol. in-8, 7.50 (12 hollande à 20 fr.)

DE GOUPIL A MARGOT, *Histoires de Bêtes*, par Louis Pergaud. Vol. in-18, 3.50.

LETTRES D'AMOUR DE JANE WELSH ET DE THOMAS CARLYLE (*Carlyle intime*), publiées avec autorisation spéciale de M. Alexandre Carlyle, traduites des textes originaux par Elsie et Emile Masson, avec un portrait de Miss Welsh et un portrait de Thomas Carlyle. Deux vol. in-18, prix des deux volumes, 7 fr.

Nous publierons en novembre, à l'occasion du centenaire (11 décembre 1910) de la naissance d'Alfred de Musset, un ouvrage de M. Léon Séché : *la Jeunesse dorée sous Louis-Philippe*, qui parachève le tableau de mœurs qu'il avait esquissé à grands traits il y a trois ans dans son ouvrage sur Musset. Prenant texte de spirituelles lettres d'Alfred Tattet à Guttinguer et à Arvers (le volume en contient cinquante) qui étaient en sa possession, l'auteur a fait entrer dans son ouvrage un grand nombre de documents et d'anecdotes sur les bals, les cercles, les restaurants, les cafés et les maisons de jeu que fréquentèrent de 1830 à 1850 les lions et les dandys, amis et camarades de Musset. Le volume sera illustré des portraits de Tattet, Musset, Guttinguer, Arvers, la reine Pomaré, la Présidente. Il sera tiré un nombre d'exemplaires de luxe strictement limité à celui des souscriptions qui nous parviendront avant le 8 novembre : japon impérial, 30 fr. ; chine, 25 fr. ; hollande, 20 fr.

§

Le Sottisier universel.

UN JEUNE HOMME SE POIGNARDE DEVANT CELLE QU'IL AIME. — Désespéré, il s'éloigna un peu, et, à quelques pas de la cruelle, il se tira dans la poitrine trois coups de révolver. — *Le Petit Parisien*, 24 septembre.

A La Fère, puis à Toul, deux artilleurs indignes ont essayé de dérober un débouchoir pour en faire un honteux usage. Qu'est-ce donc que ce débouchoir dont on parle tant, etc. — *L'Echo de Versailles et de Seine-et-Oise*, 30 septembre.

On a parlé de créer une sorte de tolérance pour les honnêtes gens. Mais ce serait un privilège accordé à une catégorie de citoyens et ce serait une mesure antidémocratique. — *L'Intransigeant*, 9 septembre.

La garde civile a tiré en l'air. Il y a de nombreux blessés. — *Paris-Journal*, 4 octobre.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCURE DE FRANCE (Blais et Roy), 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

Personne ne s'étonnera que la Bourse montre en ce moment un mouvement de recul assez sensible. En peut-il être autrement ? La Révolution vient d'éclater en Portugal, en attendant qu'elle éclate en Espagne, en Grèce... et même ailleurs ; le congrès radical socialiste tenu à Rouen a, de son côté, décidé de faire une petite révolution dans le ministère Briand ; celui-ci ne voudra certainement pas prendre la fuite aussi facilement que le Roi Manuel II et va nous reparler de l'impôt sur le revenu pour tenter d'amadouer les Combistes, Pelletanistes et autres Berteautistes ; comme bouquet, enfin, les cheminots de la Compagnie du Nord ont proclamé la grève sur tout le réseau. Ce dont il faut s'étonner, c'est que, dans de pareilles conditions, le marché financier présente une aussi bonne tenue !

Notre 3 o/o rétrograde seulement à 97,10, le Portugais à 65,50, l'Extérieure espagnole à 93,37, le Turc unifié à 92,52. Les Russes fléchissent dans des proportions plutôt infimes : nous voyons le Consolidé 4 o/o à 95,10, le 5 o/o 1906 à 106,15, le 4 1/2 o/o 1909 à 101,10, le 3 o/o 1891 à 79,50, le 3 o/o 1896 à 78,70.

Les établissements financiers échappent, pour la plupart, à l'influence des événements actuels. Le Comptoir d'Escompte s'avance même à 850 ! Le Crédit Lyonnais s'inscrit à 1432, le Crédit Foncier à 800, le Crédit mobilier à 715, la Société Générale à 737. La Banque Ottomane continue sa réaction à 679.

Les Grèves, ou menaces de grève, ne sont pas faites pour favoriser les chemins de fer. Le Nord perd une vingtaine de francs à 1.655 ; l'Est passe de 910 à 903 ; le Lyon reste aux environs de 1.295, le Midi aux environs de 1.150, l'Orléans aux environs de 1.360.

Au fait, si les cours demeurent aussi fermes, c'est qu'il y a encore partout en France, malgré la mauvaise récolte générale, d'importantes disponibilités d'argent. Nous en avons la preuve d'abord dans l'admirable résistance de notre marché, ensuite dans le succès qu'obtient le nouvel emprunt de 235 millions de la Ville de Paris, dont les obligations de 400, émises à 390 fr., le 15 octobre seulement, font déjà prime de 7 fr., à la Bourse. Ces obligations sont au nombre de 587.000 avec un dixième en coupures de 100 fr., offertes à la petite épargne à 97,50 et donnant droit au quart des avantages des obligations entières. On sait en effet que la Ville de Paris aime favoriser les capitalistes modestes. Elle a donc établi que les souscripteurs de quarts d'obligation, comme d'ailleurs les souscripteurs d'obligations entières, pourraient se libérer en sept versements échelonnés jusqu'au mois d'août 1913, savoir : 20 fr. en souscrivant, 30 fr. à la répartition, 50 fr. du 1er au 15 février 1911, 60 fr. du 1er au 15 juin 1911, 60 fr. du 1er au 15 octobre 1911, 50 fr. du 1er au 15 février 1912, 50 fr. du 1er au 15 août 1912, 40 fr. du 1er au 15 février 1913, 30 fr. du 1er au 15 août 1913.

Pour les quarts d'obligation, les versements seront respectivement le quart de ces sommes.

Les souscriptions à 1, 2, 3 quarts d'obligation et celles de 1 à 4 obligations entières sont déclarées irréductibles et donneront lieu au versement immédiat de la totalité du premier terme.

Les nouvelles obligations de la Ville de Paris bénéficieront de six tirages annuels. Les tirages des 20 février et 20 août de chaque année seront dotés de : 1 lot de 100.000 fr., 1 lot de 10.000 fr., 58 lots de 1000 fr.; les tirages des 20 avril et 20 octobre de : 1 lot de 100.000 fr., 1 lot de 10.000 fr., 59 lots de 1000 fr.; les tirages des 20 juin et 20 décembre de : 1 lot de 200.000 fr., 1 lot de 10.000 fr., 58 lots de 1000 fr.

Voilà de quoi exciter à juste titre les petits rentiers ! Ajoutons que toutes les banques de Paris et de Province serviront d'intermédiaires à la Ville de Paris.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.